







H. Gravelot inv. Duclos Sculp.

CONTES MORAUX,

Par M. Marmontel, de l'Académie Françoise.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez Merlin, Libraire, rue de la Harpe, à S. Joseph.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE DES CONTES

Contenus dans le troisieme Tome.



H. Gravelot inven. *J. J. Pasquier Sculp.*

L'HEUREUX DIVORCE.



CONTES MORAUX.

L'HEUREUX DIVORCE.

L'Inquiétude & l'inconſtance ne ſont, dans la plûpart des hommes, que la ſuite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuſe pour les biens qu'on deſire, fait qu'on éprouve, dès qu'on les poſſede, ce mal-aiſe & ce dégoût qui ne nous laiſſent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent ſe portent à de nouveaux objets, dont la perſpective nous éblouit à ſon tour, & dont l'approche nous déſabuſe. Ainſi d'illuſion en illuſion, l'on paſſe ſa vie à changer de chimere : c'eſt la maladie des ames vives & délicates ; la

nature n'a rien d'aſſez parfait pour elles : de-là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme.

Lucile au Couvent, s'étoit peint les charmes de l'amour & les délices du mariage avec le coloris d'une imagination de quinze ans, dont rien encore n'avoit terni la fleur.

Elle n'avoit vu le monde que dans ces fictions ingénieuſes, qui ſont le roman de l'humanité. Il n'en coûte rien à un homme éloquent pour donner à l'Amour & à l'Hymen tous les charmes qu'il imagine. Lucile, d'après ces tableaux, voyoit les amans & les époux comme ils ne ſont que dans les fables, toujours tendres & paſſionnés, ne diſant que des choſes flatteuſes, occupés uniquement du ſoin de plaire, ou par des hommages nouveaux, ou par des plaiſirs variés ſans ceſſe.

Telle étoit la prévention de Lucile, quand on vint la tirer du Couvent pour épouſer le Marquis de Liſere. Sa figure intéreſſante & noble la prévint favora-

blement. Ses premiers entretiens acheverent de déterminer l'irréſolution de ſon ame. Elle ne voyoit point encore dans le Marquis l'ardeur d'un amour paſſionné ; mais elle penſoit aſſez modeſtement d'elle-même pour ne pas prétendre à l'enflammer d'un premier coup-d'œil. Ce goût tranquille dans ſa naiſſance, alloit faire des progrès rapides : il falloit lui en donner le tems. Cependant le mariage fut conclu & terminé avant que l'inclination du Marquis fût devenue une paſſion violente.

Rien de plus vrai, de plus ſolide que le caractere du Marquis de Liſere. En épouſant une jeune perſonne, il ſe propoſoit, pour la rendre heureuſe, de commencer par être ſon ami, perſuadé qu'un honnête homme fait tout ce qu'il veut d'une femme bien née, quand il a gagné ſa confiance ; & qu'un époux qui ſe fait craindre, invite ſa femme à le tromper & l'autoriſe à le haïr.

Pour ſuivre le plan qu'il s'étoit tracé,

il étoit eſſentiel de n'être point amant paſſionné : la paſſion ne connoît point de regle. Il s'étoit bien conſulté avant de s'engager, ſur l'eſpece de goût que lui inſpiroit Lucile, réſolu de n'épouſer jamais celle dont il ſeroit follement épris. Lucile ne trouva dans ſon mari que cette amitié vive & tendre, cette complaiſance attentive & ſoutenue, cette volupté douce & pure, cet amour enfin qui n'a ni accès ni langueur. D'abord elle ſe flattoit que l'ivreſſe, l'enchantement, les tranſports auroient leur tour ; l'ame de Liſere fut inaltérable.

Cela eſt ſingulier, diſoit-elle : je ſuis jeune, je ſuis belle, & mon mari ne m'aime pas ! Je lui appartiens ; c'en eſt aſſez pour me poſſéder avec froideur. Mais auſſi pourquoi le laiſſer tranquille ? Peut-il deſirer ce qui eſt à lui ſans réſerve & ſans trouble ? Il ſeroit paſſionné s'il étoit jaloux. Que les hommes ſont injuſtes ! il faut les tourmenter pour leur plaire. Soyez tendre, fidelle, empreſſée, ils ſe

négligent, ils vous dédaignent. L'égalité du bonheur les ennuie. Le caprice, la coquetterie, l'inconſtance les réveillent, les excitent : ils n'attachent de prix au plaiſir qu'autant qu'il leur coûte des peines. Liſere moins sûr d'être aimé, en feroit mille fois plus amoureux lui-même. Cela eſt aiſé, ſoyons à la mode. Tout ce qui m'environne m'offre aſſez de quoi l'inquiéter, s'il eſt capable de jalouſie.

D'après ce beau projet, Lucile joua la diſſipation, la coquetterie; elle mit du myſtere dans ſes démarches ; elle ſe fit des ſociétés dont le Marquis n'étoit pas. Ne l'ai-je pas prévu, diſoit-il en lui-même, que j'avois une femme comme une autre ? Au bout de ſix mois de mariage elle commence à s'en ennuyer. Je ſerois un joli homme ſi j'étois amoureux de ma femme ! Heureuſement mon goût & mon eſtime pour elle me laiſſent toute ma raiſon : il faut en faire uſage, diſſimuler, me vaincre, & n'employer pour la retenir que la douceur & les bons procédés : ils

ne réussissent pas toujours ; mais les reproches, les plaintes, la gêne & la violence réussissent encore moins. La modération, la complaisance, la tranquillité du Marquis, achevoient d'impatienter Lucile. Hélas ! disoit-elle, j'ai beau faire, cet homme-là ne m'aimera jamais : c'est une de ces ames froides que rien n'émeut, que rien n'intéresse, & je suis condamnée à passer ma vie avec un marbre qui ne sçait aimer ni haïr ! O délices des ames sensibles ! charme des cœurs passionnés ! Amour, qui nous éleves au ciel sur tes aîles enflammées ! où sont ces traits brûlans dont tu blesses les amans heureux ? Où est l'ivresse où tu les plonges ? Où sont ces transports ravissans qu'ils s'inspirent tour-à-tour ? Où ils sont, poursuivoit-elle ? dans l'amour libre & indépendant, dans l'abandon de deux cœurs qui se donnent eux-mêmes. Et pourquoi le Marquis seroit-il passionné ? Quel sacrifice lui ai-je fait ? par quels traits courageux, par quel dévouement héroïque ai-je ému la

ſenſibilité de ſon ame ? où eſt le mérite d'avoir obéi, d'avoir accepté pour époux un jeune homme aimable & riche qu'on a choiſi ſans mon aveu ? Eſt-ce à l'amour à ſe mêler d'un mariage de convenance ? Cependant eſt-ce là le ſort d'une femme de ſeize ans, à qui, ſans vanité, la Nature a donné de quoi plaire, & plus encore de quoi aimer ? Car enfin je ne puis me diſſimuler ni les graces de ma figure, ni la ſenſibilité de mon cœur. A ſeize ans languir ſans eſpoir dans une froide indifférence, & voir s'écouler ſans plaiſir au moins une vingtaine d'années qui pourroient être délicieuſes ! Je dis une vingtaine au moins, & ce n'eſt pas vouloir ennuyer le monde que d'y renoncer avant quarante ans. Cruelle famille ! eſt-ce pour toi que j'ai pris un époux ? Tu m'as choiſi un honnête homme ; le rare préſent que tu m'as fait ! S'ennuyer avec un honnête homme, & s'ennuyer toute ſa vie ! En vérité cela eſt bien dur.

Le mécontentement dégénéra bien-

tôt en humeur du côté de Lucile, & Lisere crut enfin s'appercevoir qu'elle l'avoit pris en aversion. Ses amis lui déplaisoient, leur société lui étoit importune, elle les recevoit avec une froideur capable de les éloigner. Le Marquis ne put dissimuler plus long-tems. Madame, dit-il à Lucile, l'objet du mariage est de se rendre heureux; nous ne le sommes pas ensemble, & il est inutile de nous piquer d'une constance qui nous gêne. Notre fortune nous met en état de nous passer l'un de l'autre, & de reprendre cette liberté dont nous nous sommes fait imprudemment un mutuel sacrifice. Vivez chez vous, je vivrai chez moi; je ne vous demande pour moi que de la décence & les égards que vous vous devez à vous-même. Très-volontiers, Monsieur, lui répondit Lucile avec la froideur du dépit; & dès ce moment tout fut arrangé pour que Madame eût son équipage, sa table, ses gens, en un mot sa maison à elle.

Le ſouper de Lucile devint bientôt un des plus brillans de Paris. Sa ſociété fut recherchée par tout ce qu'il y avoit de jolies femmes & d'hommes galans. Mais il falloit que Lucile eût quelqu'un, & c'étoit à qui l'engageroit dans ce premier pas, le ſeul, dit-on, qui ſoit difficile. Cependant elle jouiſſoit des hommages d'une cour brillante, & ſon cœur irréſolu encore, ſembloit ne ſuſpendre ſon choix que pour le rendre plus flatteur. On crut voir enfin celui qui devoit le déterminer. A l'approche du Comte de Blamzé, tous les aſpirans baiſſerent le ton. C'étoit l'homme de la Cour le plus redoutable pour une jeune femme. Il étoit décidé qu'on ne pouvoit lui réſiſter, & l'on s'en épargnoit la peine. Il étoit beau comme le jour, ſe préſentoit avec grace, parloit peu, mais très-bien; & s'il diſoit des choſes communes, il les rendoit intéreſſantes par le ſon de voix le plus flatteur, & le plus beau regard du monde. On n'oſoit

dire que Blamzé fût un fat, tant sa fatuité avoit de nobleſſe. Une hauteur modeſte formoit ſon caractere ; il décidoit de l'air du monde le plus doux, & du ton le plus laconique : il écoutoit les contradictions avec bonté, n'y répondoit que par un ſourire ; & ſi on le preſſoit de s'expliquer, il ſourioit encore & gardoit le ſilence, ou répétoit ce qu'il avoit dit. Jamais il n'avoit combattu l'avis d'un autre, jamais il n'avoit pris la peine de rendre raiſon du ſien : c'étoit la politeſſe la plus attentive, & la préſomption la plus décidée qu'on eût encore vu réunies dans un jeune homme de qualité.

Cette aſſurance avoit quelque choſe d'impoſant qui le rendoit l'oracle du goût & le légiſlateur de la mode. On n'étoit sûr d'avoir bien choiſi le deſſein d'un habit ou la couleur d'une voiture, qu'après que Blamzé avoit applaudi d'un coup-d'œil. *Il eſt bien*, *elle eſt jolie*, étoient de ſa bouche des mots précieux,

& son silence un arrêt accablant. Le despotisme de son opinion s'étendoit jusques sur la beauté, les talens, l'esprit & les graces. Dans un cercle de femmes, celle qu'il avoit honorée d'une attention particuliere, étoit à la mode dès ce même instant.

La réputation de Blamzé l'avoit précédé chez Lucile, mais les déférences que lui marquoient ses rivaux eux-mêmes, redoublerent l'estime qu'elle avoit pour lui. Elle fut éblouie de sa beauté, & plus surprise encore de sa modestie. Il se présenta de l'air le plus respectueux, s'assit à la derniere place; mais bientôt tous les regards se dirigerent sur lui. Sa parure étoit un modele de goût : tous les jeunes gens qui l'environnoient l'étudioient avec une attention scrupuleuse. Ses dentelles, sa broderie, sa coëffure, on examinoit tout : on écrivoit les noms de ses Marchands & de ses Ouvriers. Cela est singulier, disoit-on, je ne vois ces desseins, ces couleurs qu'à lui. Blamzé

avouoit modeſtement qu'il lui en coûtoit peu de ſoin. L'induſtrie, diſoit-il, eſt au plus haut point; il n'y a qu'à l'éclairer & à la conduire. Il prenoit du tabac en diſant ces mots, & ſa boëte excitoit une curioſité nouvelle; elle étoit cependant d'un jeune artiſte que Blamzé tiroit de l'oubli. On lui demandoit le prix de tout; il répondoit en ſouriant, qu'il ne ſçavoit le prix de rien; & les femmes ſe diſoient à l'oreille le nom de celle qui étoit chargée de ces détails.

Je ſuis honteux, Madame, dit Blamzé à Lucile, que ces bagatelles occupent une attention qui devroit ſe réunir ſur un objet bien plus intéreſſant. Pardon ſi je me prête aux queſtions frivoles de cette jeuneſſe : jamais complaiſance ne m'a tant coûté. J'eſpere, ajoûta-t-il tout bas, que vous voudrez bien me permettre de venir m'en dédommager dans quelque moment plus tranquille. J'en ſerai fort aiſe, répondit Lucile en rougiſſant; & à ſa rougeur & au ſourire

tendre dont Blamzé accompagna une révérence respectueuse, l'assemblée jugea que l'intrigue ne traîneroit pas en longueur. Lucile, qui ne sentoit pas la conséquence de quelques mots dits à l'oreille, & qui ne croyoit pas avoir donné un rendez-vous, fit à peine attention aux regards d'intelligence que les femmes se lançoient, & aux légeres plaisanteries qui échappoient aux hommes. Elle se livra insensiblement à ses réflexions, & fut rêveuse toute la soirée. On ramena souvent le propos sur Blamzé; tout le monde en dit du bien : ses rivaux en parloient avec estime; les rivales de Lucile en parloient avec complaisance. Personne n'étoit plus honnête, plus galant, plus respectueux, & de vingt femmes dont il avoit eu à se louer, aucune n'avoit eu à s'en plaindre. Alors Lucile devenoit attentive : rien ne lui échappoit. Vingt femmes ! disoit-elle en elle-même, cela est bien fort! mais faut-il en être surpris? il en cherche une qui soit

digne de le fixer, & capable de se fixer elle-même.

On espéroit le lendemain qu'il viendroit de bonne heure & avant la foule : on l'attendit, on fut inquiete, il ne vint point, on eut de l'humeur ; il écrivit, on lut son billet, & l'humeur cessa. Il étoit désespéré de perdre les plus beaux momens de sa vie. Des importuns l'excédoient, il eût voulu pouvoir s'échapper ; mais ces importuns étoient des personnages. Il ne pouvoit être heureux que le jour suivant ; mais il conjuroit Lucile de le recevoir le matin, pour abréger, disoit-il, de quelques heures les ennuis cruels de l'absence. La société s'assembla comme de coutume, & Lucile reçut son monde avec une froideur dont on fut piqué. Nous n'aurons pas Blamzé ce soir, dit Clarice avec l'air affligé, il va souper à la petite maison d'Araminte. A ces mots, Lucile pâlit, & la gaieté qui régnoit autour d'elle, ne fit que redoubler la douleur

qu'elle tâchoit de diſſimuler. Son premier mouvement fut de ne plus revoir le perfide. Mais Clarice avoit voulu peut-être, ou par malice ou par jalouſie, lui donner un tort qu'il n'avoit pas. Ce n'étoit après tout s'engager à rien, que de le voir encore une fois; & avant que de le condamner, il étoit juſte de l'entendre.

Comme elle étoit à ſa toilette, Blamzé arrive en poliſſon, mais le plus élégant poliſſon du monde. Lucile fut un peu ſurpriſe de voir paroître en négligé un homme qu'elle connoiſſoit à peine; & s'il lui en avoit donné le tems, peut-être ſe ſeroit-elle fâchée. Mais il lui dit tant de jolies choſes ſur la fraîcheur de ſon teint, ſur la beauté de ſes cheveux, ſur l'éclat de ſon réveil, qu'elle n'eut pas le courage de ſe plaindre. Cependant Araminte ne lui ſortoit pas de l'idée; mais il n'eût pas été décent de paroître ſitôt jalouſe, & un reproche pouvoit la trahir. Elle ſe contenta de lui de-

mander ce qu'il avoit fait la veille. — Ce que j'ai fait ! & le sçais-je moi-même ? Ah que le monde est fatiguant ! qu'on est heureux d'être oublié loin de la foule, d'être à soi, d'être à ce qu'on aime ! Croyez-moi, Lucile, défendez-vous de ce tourbillon qui vous environne : plus de repos, plus de liberté sitôt qu'on s'y laisse entraîner. A propos de tourbillon, que faites-vous de ces jeunes gens qui composent votre cour ? Ils se disputent votre conquête : avez-vous daigné faire un choix ? La tranquille familiarité de Blamzé avoit d'abord étonné Lucile ; cette question acheva de l'interdire. Je suis indiscret peut-être, reprit Blamzé qui s'en apperçut ? Point du tout, répondit Lucile avec douceur ; je n'ai rien à dissimuler, & je ne crains pas que l'on me devine. Je m'amuse de la légéreté de cette jeunesse évaporée, mais pas un d'eux ne me semble digne d'un attachement sérieux. Blamzé parla de ses rivaux avec indulgence, & trouva

que Lucile les jugeoit trop ſévérement. Cléon, par exemple, diſoit-il, a dequoi être aimable; il ne ſçait rien encore, c'eſt dommage, car il parle aſſez bien des choſes qu'il ne ſçait pas, & il me prouve qu'avec de l'eſprit on ſe paſſe du ſens commun. Clairfons eſt un étourdi, mais c'eſt le premier feu de l'âge, & il n'a beſoin que d'être diſcipliné par une femme qui ait vécu. Le caractere de Pomblac annonce un homme à ſentiment, & cette naïveté qui reſſemble à la bêtiſe, me plairoit aſſez ſi j'étois femme: quelque coquette en fera ſon profit. Le petit Linval eſt ſuffiſant; mais il n'aura pas été ſupplanté cinq ou ſix fois, qu'on ſera ſurpris de le voir modeſte. Quant à préſent, pourſuivit Blamzé, rien de tout cela ne vous convient; cependant vous voilà libre: que faites-vous de cette liberté? Je tâche d'en jouir, répondit Lucile. C'eſt une enfance, reprit le Comte; on ne jouit de ſa liberté qu'au moment qu'on y renonce, & l'on ne doit la con-

ſerver avec ſoin, qu'afin de la perdre à propos. Vous êtes jeune, vous êtes belle, ne vous flattez pas d'être longtems à vous-même : ſi vous ne donniez pas votre cœur, il ſe donneroit tout ſeul ; mais parmi ceux qui peuvent y prétendre, il eſt important de choiſir. Dès que vous aimerez, & quand vous n'aimeriez pas, vous ſerez aimée infailliblement : ce n'eſt point-là ce qui m'inquiete ; mais à votre âge on a beſoin de trouver dans un amant, un conſeil, un guide, un ami, un homme formé par l'uſage du monde, & en état de vous éclairer ſur les dangers que vous y allez courir. Un homme, comme vous, par exemple, dit Lucile d'un ton ironique & avec un ſourire moqueur. Vraiment oui, continua Blamzé, je ſerois aſſez votre fait, ſans tout ce monde qui m'aſſiége ; mais le moyen de m'en débarraſſer ? N'en faites rien, reprit Lucile, vous exciteriez trop de plaintes, & vous m'attireriez trop d'ennemis. Pour

les plaintes, dit froidement le Comte, j'y ſuis accoutumé. A l'égard des ennemis, l'on ne s'en met guere en peine lorſqu'on a de quoi ſe ſuffire, & le bon ſens de vivre pour ſoi. A mon âge, dit Lucile en ſouriant, on eſt trop timide encore; & quand il n'y auroit à eſſuyer que le déſeſpoir d'une Araminte, cela ſeul me feroit trembler. Une Araminte, reprit Blamzé ſans s'émouvoir? une Araminte eſt une bonne femme qui entend raiſon, & qui ne ſe déſeſpere point: je vois qu'on vous en a parlé; voici mon hiſtoire avec elle. Araminte eſt une de ces beautés qui ſe voyant ſur leur déclin, pour ne pas tomber dans l'oubli, & pour ranimer leur conſidération expirante, ont beſoin de tems en tems de faire un éclat dans le monde. Elle m'a engagé à lui rendre quelques ſoins, & à lui marquer quelque empreſſement. Il n'eût pas été honnête de la refuſer; je me ſuis prêté à ſes vûes. Pour donner plus de célébrité à

notre aventure, elle a voulu prendre une petite maiſon. J'ai eu beau lui repréſenter que ce n'étoit pas la peine, pour un mois tout au plus que j'avois à lui donner. La petite maiſon a été meublée à mon inſçu, & le plus galamment du monde : on m'a fait promettre, & c'étoit-là le grand point, d'y ſouper avec l'air du myſtere : c'étoit hier le jour annoncé. Araminte, pour plus de ſecret, n'y avoit invité que cinq de ſes amies, & ne m'avoit permis d'y amener qu'un pareil nombre de mes amis. J'y allai donc : j'eus l'air du plaiſir, je fus galant, empreſſé auprès d'elle : en un mot, je laiſſai partir les convives, & ne me retirai qu'une demi-heure après eux : c'eſt-là, je crois, tout ce qu'exigeoit la bienſéance ; auſſi Araminte fut-elle enchantée de moi. C'en eſt aſſez pour lui attirer la vogue ; & je puis déſormais prendre congé d'elle quand il me plaira, ſans avoir aucun reproche à craindre. Voilà, Madame, quelle eſt ma façon de me

conduire. La réputation d'une femme m'eſt auſſi chere que la mienne : je vous dirai plus ; il ne m'en coûte rien de faire à ſa gloire le ſacrifice de ma vanité. Le plus grand malheur pour une femme à prétentions, c'eſt d'être quittée ; je ne quitte jamais, je me fais renvoyer, je fais ſemblant même d'en être inconſolable, & il m'eſt arrivé quelquefois de m'enfermer trois jours de ſuite ſans voir perſonne, pour laiſſer à celle dont je me détachois tous les honneurs de la rupture. Vous voyez, belle Lucile, que les hommes ne ſont pas tous auſſi malhonnêtes qu'on le dit, & qu'il y a encore parmi nous des principes & des mœurs.

Lucile, qui n'avoit lu que les romans du tems paſſé, n'étoit point accoutumée à ce nouveau ſtyle, & ſa ſurpriſe redoubloit à chaque mot qu'elle entendoit. Quoi, Monſieur, dit-elle, c'eſt-là ce que vous appellez des mœurs & des

principes! — Oui, Madame, mais cela eſt rare, & la conſidération ſinguliere que mes procédés m'ont acquiſe, ne fait pas l'éloge de nos jeunes gens. En honneur, plus j'y penſe, & plus je voudrois, pour votre intérêt même, que vous euſſiez quelqu'un comme moi. Je me flatte, dit Lucile, que je ſerois ménagée comme une autre, & qu'au moins n'aurois-je pas le déſagrément d'être quittée. — C'eſt une plaiſanterie, Madame; mais ce qui n'en eſt pas une, c'eſt que vous méritez un homme qui penſe & qui ſçache développer les qualités de l'eſprit & du cœur, que je crois démêler en vous. Liſere eſt un bon enfant; mais il n'auroit jamais ſçu tirer parti de ſa femme; & en général le deſir de plaire à un mari n'eſt pas aſſez vif, pour qu'on ſe donne la peine d'être aimable avec lui juſqu'à un certain point. Heureuſement qu'il vous laiſſe à votre aiſe; & vous ne ſeriez pas digne d'un procédé auſſi rai-

ſonnable, ſi vous perdiez le tems le plus précieux de votre vie dans l'indolence ou dans la diſſipation.

Je ne crains, dit Lucile, de tomber dans aucun de ces deux excès. — On ne voit pourtant que cela dans le monde. — Je le ſçais bien, Monſieur; & voilà pourquoi je ſerois difficile dans le choix, ſi j'avois deſſein d'en faire un : car je ne pardonne un attachement qu'autant qu'il eſt ſolide & durable. — Quoi, Lucile! à votre âge vous piqueriez-vous de conſtance? En vérité ſi je le croyois, je ſerois capable de faire une folie. — Et cette folie ſeroit? — D'être ſage & de m'attacher tout de bon. — Sérieuſement, vous auriez ce courage? — Ma foi j'en ai peur, ſi vous voulez que je vous parle vrai. — Voilà une ſinguliere déclaration. — Elle eſt aſſez mal tournée; mais je vous prie de me pardonner : c'eſt la premiere de ma vie. — La premiere, dites-vous? — Oui, Madame : juſqu'ici on avoit eu la bonté de m'épargner les avances;

mais je vois bien que je vieillis. — Eh bien, Monſieur, pour la rareté du fait je vous pardonne ce coup d'eſſai. Je ferai plus encore ; je vous avouerai qu'il ne peut me déplaire. — En vérité ? Cela eſt heureux ! Madame approuve que je l'aime ! & me fera-t-elle auſſi l'honneur de m'aimer ? – Ah! c'eſt autre choſe; le tems m'apprendra ſi vous le méritez. — Regardez-moi, Lucile. — Je vous regarde. — Et vous ne riez pas ? — De quoi rirois-je ? — De votre réponſe : me prenez-vous pour un enfant ? — Je vous parle raiſon, ce me ſemble. — Et c'eſt pour me parler raiſon que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder un tête-à-tête ? — Je ne croyois pas que pour être raiſonnables nous euſſions beſoin de témoins ; après tout, que vous ai-je dit à quoi vous n'ayez dû vous attendre ? Je vous trouve des graces, de l'eſprit, un air intéreſſant & noble. — Vous avez bien de la bonté. — Mais ce n'eſt pas aſſez pour mériter ma confiance & pour déterminer mon

mon inclination. — Ce n'eſt pas aſſez, Madame? Excuſez du peu. Et que faut-il de plus, s'il vous plaît? — Une connoiſſance plus approfondie de votre caractere, une perſuaſion plus intime de vos ſentimens pour moi. Je ne vous promets rien, je ne me défends de rien; vous avez tout à eſpérer, mais rien à prétendre: c'eſt à vous de voir ſi cela vous convient. — Rien ne doit coûter ſans doute, belle Lucile, pour vous mériter & vous obtenir; mais de bonne foi, voulez-vous que je renonce à tout ce que le monde a de charmes, pour faire dépendre mon bonheur d'un avenir incertain? Je ſuis, vous le ſçavez, & je ne m'en fais pas accroire, je ſuis l'homme de France le plus recherché: ſoit goût, ſoit caprice, il n'importe; c'eſt à qui m'aura, ne fût-ce qu'en paſſant. Vous avez raiſon, dit Lucile, j'étois injuſte, & vos momens ſont trop précieux. — Non, je l'avoue de bonne foi: je ſuis las d'être à la mode; je cherchois un

objet qui pût me fixer; je l'ai trouvé; je m'y attache: rien de plus heureux; mais encore faut-il que ce ne ſoit pas en vain. Vous voulez le tems de la réflexion; je vous donne vingt-quatre heures: je crois que cela eſt bien honnête, & je n'en ai jamais tant donné. J'ai la réflexion trop lente, reprit Lucile, & vous êtes trop preſſé pour nous accorder ſur ce point. Je ſuis jeune, peut-être ſenſible; mais mon âge & ma ſenſibilité ne m'engageront jamais dans une démarche imprudente. Je vous l'ai dit: ſi mon cœur ſe donne, le tems, les épreuves, la réflexion, la douce habitude de la confiance & de l'eſtime, l'auront décidé dans ſon choix. — Mais, Madame, de bonne-foi, croyez-vous trouver un homme aimable aſſez déſœuvré pour perdre ſon tems à filer une intrigue? & vous-même, prétendez-vous paſſer votre jeuneſſe à conſulter ſi vous aimerez? Je ne ſçai, répondit Lucile, ſi j'aimerai jamais, ni quel tems j'em-

ployerai à m'y résoudre ; mais ce tems ne sera pas perdu s'il m'épargne des regrets. Je vous admire, Madame, je vous admire, dit Blamzé en prenant congé d'elle ; mais je n'ai pas l'honneur d'être de l'ancienne Chevalerie ; & je n'étois pas venu si matin pour composer avec vous un Roman.

Lucile étourdie de la scene qu'elle venoit d'avoir avec Blamzé, passa bientôt de l'étonnement à la réflexion. C'est donc là, dit-elle, l'homme à la mode, l'homme aimable par excellence ? Il daigne me trouver jolie ; & s'il me croyoit capable de constance, il feroit la folie de m'aimer tout de bon ! Encore n'a-t-il pas le loisir d'attendre que je me sois consultée : il falloit saisir le moment de lui plaire, me décider dans les vingt-quatre heures : il n'en a jamais tant donné. Est-ce donc ainsi que les femmes s'avilissent & que les hommes leur font la loi ! Heureusement il s'est fait connoître. Sous cet air modeste qui m'avoit séduite,

quelle suffisance, quelle présomption! Ah! je vois que le malheur le plus humiliant pour une femme, est celui d'aimer un fat.

Le même jour, après l'Opéra, la société de Lucile étant assemblée, Pomblac vint lui dire avec l'air du mystere, qu'elle n'auroit à souper ni Blamzé ni Clairfons. A la bonne heure, dit-elle. Je n'exige pas de mes amis une assiduité qui les gêne : il y a même telles gens dont l'assiduité me gêneroit. Si Blamzé étoit de ce nombre, reprit ingénuement Pomblac, Clairfons vous en a délivrée au moins pour quelque tems. — Comment cela? — Ne vous effrayez point : tout s'est passé le mieux du monde. — Hé quoi, Monsieur, que s'est-il passé? — Après l'Opéra, la toile baissée, nous étions sur le théâtre, & selon notre usage, nous écoutions Blamzé décidant sur tout. Après nous avoir dit son avis sur le chant, la danse, les décorations, il nous a demandé si nous soupions chez la pe-

tite Marquiſe; (pardon, Madame, c'eſt de vous qu'il parloit) nous lui avons répondu qu'oüi. Je n'en ſerai point, a-t-il dit; depuis ce matin nous nous boudons. J'ai demandé quel pouvoit être le ſujet de cette bouderie. Blamzé nous a raconté que vous lui aviez donné un rendez-vous, qu'il y avoit manqué, que vous en aviez été piquée; qu'il avoit réparé cela ce matin; que vous faiſiez l'enfant; qu'il s'étoit preſſé de conclure; que vous aviez demandé le tems de la réflexion, & qu'ennuyé de vos *ſi* & de vos *mais*, il vous avoit plantée là. Il nous a dit que vous vouliez débuter par un engagement ſérieux, qu'il en avoit eu quelque envie, mais qu'il n'avoit pas aſſez de momens à lui; qu'en calculant les forces de la place, il avoit jugé qu'elle pouvoit ſoutenir un ſiége, & qu'il n'étoit bon, lui, que pour les coups de main. C'eſt un exploit digne de quelqu'un de vous, a-t-il ajouté; vous êtes jeunes, c'eſt l'âge où l'on aime à trou-

ver des difficultés pour les vaincre ; mais je vous préviens que la vertu eſt ſon fort & que le ſentiment eſt ſon foible : tout étoit dit, ſi j'avois pris la peine de jouer l'amant paſſionné. J'étois bien perſuadé qu'il mentoit, reprit le jeune homme, mais j'ai eu la prudence de me taire. Clairfons n'a pas été auſſi patient que moi ; il lui a témoigné qu'il ne croyoit pas un mot de ſon hiſtoire ; à ce propos ils ſont ſortis enſemble. Je les ai ſuivis, Clairfons a reçu un coup d'épée. —Et Blamzé ?—Blamzé en tient deux dont il guérira difficilement. Tandis que je lui aidois à gagner ſon carroſſe, Si Clairfons, m'a-t-il dit, ſçait tirer avantage de cette aventure, il aura Lucile. Une femme ſe défend mal contre un homme qui la défend ſi bien. Dis-lui que je le diſpenſe du ſecret avec elle ; il eſt juſte qu'elle ſçache ce qu'elle doit à ſon Chevalier.

Lucile eut toutes les peines du monde à cacher le trouble & la frayeur dont ce récit l'avoit pénétrée. Elle feignit un mal

de tête, & l'on ſçait qu'un mal de tête pour une jolie femme eſt une maniere civile de congédier les importuns. On la laiſſa ſeule au ſortir de table.

Livrée à elle-même, Lucile ne ſe conſoloit pas d'être le ſujet d'un combat qui alloit la rendre la fable du monde. Elle étoit vivement touchée de la chaleur avec laquelle Clairfons avoit vengé ſon injure; mais quelle humiliation pour elle ſi cette aventure faiſoit un éclat, & ſi Liſere en étoit inſtruit! Heureuſement le ſecret fut gardé. Pomblac & Clairfons ſe firent un devoir de ménager l'honneur de Lucile; & Blamzé guéri de ſes bleſſures n'eut garde de ſe vanter d'une imprudence dont il étoit ſi bien puni. On demandera peut-être comment un homme ſi diſcret juſques alors, avoit tout-à-coup ceſſé de l'être? C'eſt qu'on eſt moins tenté de publier les faveurs qu'on obtient, que de ſe venger des rigueurs qu'on éprouve. Cette premiere indiſcrétion faillit à lui coûter

la vie, il fut un mois au bord du tombeau. Clairfons eut moins de peine à guérir de sa blessure, & Lucile le revit avec un attendrissement qui lui étoit inconnu. Si l'on s'attache à quelqu'un qui a exposé sa vie pour nous, on s'attache aussi naturellemen à quelqu'un pour qui l'on a exposé sa vie ; & de tels services sont peut-être des liens plus forts pour celui qui les a rendus, que pour celui qui en est redevable. Clairfons devint donc éperdument amoureux de Lucile ; mais plus elle lui devoit de retour, moins il osoit en exiger. Il avoit un plaisir sensible à se trouver généreux, & il alloit cesser de l'être s'il se prévaloit des droits qu'il avoit acquis sur la reconnoissance de Lucile : aussi fut-il plus timide auprès d'elle que s'il n'avoit rien mérité ; mais Lucile lut dans son ame, & cette délicatesse de sentiment acheva de l'intéresser. Cependant la crainte de paroître manquer à la reconnoissance, ou celle de la porter trop loin, lui fit

dissimuler la confidence que Pomblac lui avoit faite : ainsi la bienveillance qu'elle témoignoit à Clairsons paroissoit libre & désintéressée, & il en étoit d'autant plus touché. Leur inclination mutuelle faisoit chaque jour des progrès sensibles. Ils se cherchoient des yeux, se parloient avec intimité, s'écoutoient avec complaisance, se rendoient compte de leurs démarches, à la vérité, sans affectation & comme pour dire quelque chose, mais avec tant d'exactitude qu'ils sçavoient, à une minute près, l'heure à laquelle ils devoient se revoir. Insensiblement Clairsons devint plus familier & Lucile moins réservée. Il n'y avoit plus qu'à s'expliquer, & pour cela il n'étoit pas besoin de ces incidens merveilleux que l'Amour envoie quelquefois au secours des amans timides. Un jour qu'ils étoient seuls, Lucile laissa tomber son éventail ; Clairsons le releve & le lui présente ; elle le reçoit avec un doux sourire ; ce sourire donne à son

amant la hardieſſe de lui baiſer la main : cette main étoit la plus belle du monde, & dès que la bouche de Clairfons s'y fut appliquée, elle ne put s'en détacher. Lucile dans ſon émotion fit un léger effort pour retirer ſa main ; il lui oppoſa une douce violence, & ſes yeux tendrement attachés ſur les yeux de Lucile acheverent de la déſarmer. Leurs regards s'étoient tout dit avant que leur voix s'en fût mêlée ; & l'aveu mutuel de leur amour fut fait & rendu en deux mots. Je reſpire, nous nous aimons, dit Clairfons enivré de joie. Hélas ! oui, nous nous aimons, répondit Lucile avec un profond ſoupir ; il n'eſt plus tems de s'en dédire. Mais ſouvenez-vous que je ſuis liée par des devoirs : ces devoirs ſont inviolables, & ſi je vous ſuis chere, ils vous feront ſacrés.

Le penchant de Lucile n'étoit point de ces amours à la mode qui étouffent la pudeur en naiſſant, & Clairfons le reſpectoit trop pour s'en prévaloir com-

me d'une foiblesse. Enchanté d'être aimé, il borna long-tems ses desirs à la possession délicieuse d'un cœur pur, vertueux & fidele. Qu'on aime peu, disoit-il lui-même dans son délire, quand on n'est pas heureux du seul plaisir d'aimer ! Quel est le sauvage stupide qui le premier appella rigueur la résistance que la pudeur craintive oppose aux desirs insensés ? Est-il, belle Lucile, est-il un refus que n'adoucissent vos regards ? Puis-je me plaindre quand vous me souriez ? Et mon ame a-t-elle des vœux à former encore, quand mes yeux puisent dans les vôtres cette volupté céleste dont vous enivrez tous mes sen s ? Loin de nous, j'y consens, tous ces plaisirs suivis de regrets, qui troubleroient la sérénité de votre vie. Je respecte votre vertu autant que vous la chérissez, & je ne me pardonnerois jamais d'avoir fait naître le remords dans le sein de l'innocence même. Des sentimens si héroïques enchantoient Lucile ; & Clairfons plus

tendre chaque jour, étoit chaque jour plus aimé, plus heureux, plus digne de l'être. Mais enfin les plaisanteries de ses amis & les soupçons qu'on lui fit naître sur cette vertu qu'il adoroit, empoisonnerent son bonheur. Il devint sombre, inquiet, jaloux ; tout l'importunoit, tout lui faisoit ombrage. Chaque jour Lucile sentoit resserrer & appesantir sa chaîne, chaque jour c'étoit de nouvelles plaintes à entendre, de nouveaux reproches à essuyer. Tout homme reçu avec bienveillance étoit un rival qu'il falloit bannir. Les premiers sacrifices qu'il exigea lui furent faits sans résistance ; il en demanda de nouveaux, il les obtint ; il en voulut encore, on se lassa de lui obéir. Clairfons crut voir dans l'impatience de Lucile un attachement invincible aux liaisons qu'il lui défendoit, & cet amour d'abord si délicat & si soumis, devint farouche & tyrannique. Lucile en fut effrayée ; elle tâcha de l'appaiser ; mais inutilement. Je ne croirai, lui dit l'im-

périeux Clairfons, je ne croirai que vous m'aimez, que lorſque vous vivrez pour moi ſeul, comme je vis pour vous ſeule. Hé ! ſi je poſſede, ſi je remplis votre ame, que vous fait ce monde importun? Doit-il vous en coûter d'éloigner de vous ce qui m'afflige? M'en coûteroit-il de renoncer à tout ce qui vous déplairoit? Que dis-je? n'eſt-ce pas une violence continuelle que je me fais, de voir tout ce qui n'eſt pas Lucile? Plût au ciel être délivré de cette foule qui vous aſſiége, & qui me dérobe à chaque inſtant ou vos regards ou vos penſées ! la ſolitude qui vous effraye mettroit le comble à tous mes vœux. Nos ames ne ſont-elles pas de la même nature? ou l'amour que vous croyez reſſentir n'eſt-il pas le même que je reſſens? Vous vous plaignez que je vous demande des ſacrifices ! Exigez, Lucile, exigez à votre tour; choiſiſſez, parmi les épreuves, les plus pénibles, les plus douloureuſes; vous verrez ſi je balance. Il n'eſt point

de lien que je ne rompe, il n'eſt point d'effort que je ne faſſe ; ou plutôt je n'en ferai aucun. Le plaiſir de vous complaire me dédommagera, me tiendra lieu de tout ; & ce qu'on appelle des privations, ſeront pour moi des jouiſſances. Vous le croyez, Clairſons, lui répondit la tendre & naïve Lucile ; mais vous vous faites illuſion. Chacune de ces privations eſt peu de choſe ; mais toutes enſemble ſont beaucoup. C'eſt la continuité qui en eſt fatigante : vous m'avez fait éprouver qu'il n'eſt point de complaiſance inépuiſable. Tandis qu'elle parloit ainſi, les yeux de Clairſons étincelans d'impatience, tantôt ſe tournoient vers le ciel, & tantôt s'attachoient ſur elle. Croyez-moi, pourſuivit Lucile, les ſacrifices du véritable amour ſe font dans le cœur & ſous le voile du myſtere ; l'amour-propre ſeul en veut de ſolemnels : pour lui c'eſt peu de la victoire, il aſpire aux honneurs du triomphe : c'eſt-là ce que vous demandez.

Quelle froide analyse, s'écria-t-il, & quelle vaine métaphysique ! C'est bien ainsi que raisonne l'amour ! Je vous aime, Madame, rien n'est plus vrai pour mon malheur ; je sacrifierois mille vies pour vous plaire, & quel que soit ce sentiment que vous appellez amour-propre, il me détache de l'univers entier pour me livrer uniquement à vous ; mais en m'abandonnant ainsi je veux vous posséder de même. Cléon, Linval, Pomblac, tout cela peut m'inquiéter : je ne réponds pas de moi-même. Après cela si vous m'aimez, rien ne doit vous être plus précieux que mon repos ; & mon inquiétude, fût-elle une folie, c'est à vous de la dissiper. Mais que dis-je, une folie ? Vous ne rendez que trop raisonnables mes alarmes & mes soupçons. Et comment serois-je tranquille, en voyant que tout ce qui vous approche vous intéresse plus que moi ?

Ah, Monsieur, que je vous dois de reconnoissance ! dit Lucile avec un sou-

pir : vous me faites voir la profondeur de l'abîme où l'amour alloit m'entraîner. Oui, je reconnois qu'il n'eſt point d'eſclavage comparable à celui qu'impoſe un amant jaloux. — Moi, Madame, je vous rends eſclave ! N'avez-vous pas vous-même un empire abſolu ſur moi ? Ne diſpoſez-vous pas ?... — C'en eſt aſſez, Monſieur, j'ai ſouffert long-tems, je me ſuis flattée ; vous me tirez de mon illuſion, & rien ne peut m'y ramener. Soyez mon ami, ſi vous pouvez l'être, c'eſt le ſeul titre qui vous reſte avec moi. — Ah cruelle, voulez-vous ma mort ? — Je veux votre repos & le mien. — Vous m'accablez. Quel eſt mon crime ? — De vous aimer trop vous-même, & de ne m'eſtimer pas aſſez. — Ah je vous jure. — Ne jurez de rien : votre jalouſie eſt un vice de caractere, & le caractere ne ſe corrige pas. Je vous connois, Clairſons, je commence à vous craindre, & je ceſſe de vous aimer. Dans ce moment, je le vois, ma franchiſe vous déſeſpere ; mais

de deux ſupplices je choiſis le plus court, & en vous ôtant le droit d'être jaloux, je vous fais une heureuſe néceſſité de ceſſer de l'être. Je vous connois à mon tour, reprit Clairfons avec une fureur étouffée : la délicateſſe d'une ame ſenſible s'accorde mal avec la légereté de la vôtre ; c'eſt un Blamzé qu'il vous faut pour amant, & j'étois bien fou de trouver mauvais...... N'allez pas plus loin, interrompit Lucile : je ſçai tout ce que je vous dois ; mais je me retire pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche.

Clairfons s'en alla furieux, & bien réſolu de ne plus revoir une femme qu'il avoit ſi tendrement aimée, & qui le congédioit avec tant d'inhumanité.

Lucile rendue à elle-même, ſe ſentit comme ſoulagée d'un fardeau qui l'accabloit. Mais d'un côté les dangers de l'amour qu'elle venoit de connoître, de l'autre la triſte perſpective d'une éternelle indifférence, ne lui laiſſerent voir

dans l'avenir que de cruelles inquiétudes, ou que des ennuis accablans. Hé quoi, disoit-elle, le Ciel ne m'a-t-il donné un cœur sensible que pour me rendre le jouet d'un fat, la victime d'un tyran, ou la triste compagne d'une espece de Sage qui ne s'affecte & ne s'émeut de rien? Ces réflexions la plongerent dans une langueur qu'elle ne put dissimuler : sa société s'en ressentit & devint bientôt aussi triste qu'elle. Les femmes, dont sa maison étoit le rendez-vous, en furent alarmées. Elle est perdue, dirent-elles, si nous ne la retirons de cet état funeste; la voilà dégoûtée du monde : elle n'aime plus que la solitude; les symptômes de sa mélancolie deviennent chaque jour plus terribles, & à moins de quelque passion violente qui la ranime, il est à craindre qu'elle ne retombe en puissance de mari. Ne connoissons-nous personne qui puisse tourner cette jeune tête? Blamzé lui-même s'y est mal pris & n'en est pas

venu à bout. Pour ce Clairfons sur lequel nous comptions, c'est un petit sot qui aime comme un fou, il n'est pas étonnant qu'elle en soit excédée. Attendez, dit Céphise après avoir rêvé quelque tems, Lucile a du romanesque dans l'esprit, il lui faut de la féerie, & le magnifique Dorimon est justement l'homme qui lui convient. Elle en rafolera, j'en suis sûre; engageons-la seulement à lui aller demander à souper dans sa belle maison de campagne: je me charge de le prévenir & de lui faire sa leçon. La partie fut acceptée & Dorimon en fut averti.

Dorimon étoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux quels étoient les plus habiles Artistes, qui les accueilloit avec le plus de graces, & qui les récompensoit le plus libéralement; aussi avoit-il la réputation de connoisseur & d'homme de goût.

Si dans quelques siecles on lisoit ce conte, on le croiroit fait à plaisir, & le

féjour que je vais décrire pafferoit pour un château de Fée ; mais ce n'eft pas ma faute fi le luxe de notre tems le difpute au merveilleux des fables, & fi dans la peinture de nos folies la vraifemblance manque à la vérité.

Sur les riches bords de la Seine s'éleve en amphitéâtre un côteau expofé aux premiers rayons de l'aurore, & aux feux ardens du midi. La forêt qui le couronne le défend du fouffle glacé des vents du nord, & de l'humide influence du couchant. Du fommet de la colline tombent en cafcades trois fources abondantes d'une eau plus pure que le cryftal ; la main induftrieufe de l'art les a conduites par mille détours fur des pentes de verdure. Tantôt ces eaux fe divifent, & ferpentent en ruiffeau ; tantôt elles fe réuniffent dans des baffins où le ciel fe plaît à fe mirer ; tantôt elles fe précipitent & vont fe brifer contre des rochers taillés en grottes, où le cifeau a imité les jeux variés de la nature. La

Seine qui ſe courbe au pied de la colline, les reçoit dans ſon paiſible ſein, & leur chûte rappelle ce tems fabuleux, où les Nymphes des fontaines deſcendoient dans l'humide palais des fleuves, pour y tempérer les ardeurs de la jeuneſſe & de l'amour.

Un caprice ingénieux ſemble avoir deſſiné les jardins que ces ondes arroſent. Toutes les parties de ce riant tableau ſont d'accord ſans monotonie : la ſymétrie même en eſt piquante : la vue s'y promene ſans laſſitude & s'y repoſe ſans ennui. Une élégance noble, une richeſſe bien ménagée, un goût mâle & pourtant délicat ont pris ſoin d'embellir ces jardins. On n'y voit rien de négligé, rien de recherché avec trop d'art. Le concours des beautés ſimples en fait la magnificence, & l'équilibre des maſſes joint à la variété des formes, produit cette belle harmonie qui fait les délices des yeux.

Des boſquets ornés de ſtatues, des

treillages façonnés en corbeilles & en berceaux décorent tous les jardins connus; mais le plus ſouvent ces richeſſes étalées ſans intelligence & ſans goût, ne cauſent qu'une admiration froide & triſte que ſuit de près la ſatiété. Ici l'ordonnance & l'enchaînement des parties ne fait de mille ſenſations diverſes qu'un enchantement continu. Le ſecond objet qu'on découvre ajoute au plaiſir que le premier a fait; & l'un & l'autre s'embelliſſent encore des charmes de l'objet nouveau qui leur ſuccede ſans les effacer.

Ce payſage délicieux eſt terminé par un palais d'une architecture aërienne: l'ordre corinthien lui-même a moins d'élégance & de légereté. Ici les colonnes imitent les palmiers unis en berceaux. La naiſſance des palmes forme un chapiteau plus naturel & auſſi noble que le vaſe de Callimaque. Ces palmes s'entrelacent dans l'intervalle des colonnes, & leurs volutes naturelles dérobent aux yeux ſéduits la peſanteur de l'en-

tablement. Comme les colonnes ſuffiſent à la ſolidité de l'édifice, elles laiſſent aux murs une tranſparence continue, au moyen des vuides ménagés avec art. On n'y voit point de ces toits redoublés qui écraſent notre architecture moderne ; & l'irrégularité choquante de nos cheminées gothiques ſe perd dans le couronnement.

Le luxe intérieur du palais répond à la magnificence des dehors. C'eſt le temple des arts & du goût. Le pinceau, le ciſeau, le burin, tout ce que l'induſtrie a inventé pour les délices de la vie y eſt étalé avec une ſage profuſion, & les voluptés, filles de l'opulence, y flattent l'ame par tous les ſens.

Lucile fut éblouie de tant de magnificence ; la premiere ſoirée lui parut un ſonge : ce ne fut qu'un tiſſu de ſpectacles & de fêtes dont elle s'apperçut bien qu'elle étoit la divinité. L'empreſſement, la vivacité, la galanterie avec laquelle Dorimon fit les honneurs de ce

beau séjour, les changemens de ſcene qu'il produiſoit d'un ſeul regard, l'empire abſolu qu'il ſembloit exercer ſur les arts & ſur les plaiſirs, rappelloit à Lucile tout ce qu'elle avoit lu des plus célebres enchanteurs. Elle n'oſoit ſe fier à ſes yeux, & ſe croyoit enchantée elle-même. Si Dorimon eût profité de l'ivreſſe où elle étoit plongée, peut-être le ſonge eût-il fini comme finiſſent les romans nouveaux. Mais Dorimon ne fut que galant; & tout ce qu'il oſa ſe permettre fut de demander à Lucile qu'elle vînt quelquefois embellir ſon hermitage : car c'eſt ainſi qu'il nommoit ce ſéjour.

Les compagnes de Lucile l'avoient obſervée avec ſoin. Les plus expérimentées jugerent que Dorimon s'étoit trop occupé de ſa magnificence, & pas aſſez de ſon bonheur. Il falloit ſaiſir, diſoient-elles, le premier moment de la ſurpriſe : c'eſt une eſpece de raviſſe-

ment

ment que l'on n'éprouve pas deux fois.

Cependant Lucile, la tête remplie de tout ce qu'elle venoit de voir, se faisoit de Dorimon lui-même la plus merveilleuse idée. Tant de galanterie supposoit une imagination vive & brillante, un esprit cultivé, un goût délicat, & un amant, s'il l'étoit jamais, tout occupé du soin de plaire. Ce portrait, quoiqu'un peu flatté, ne manquoit pas de ressemblance. Dorimon étoit jeune encore, d'une figure intéressante, & du caractere le plus enjoué. Son esprit étoit tout en saillies; il avoit dans le sentiment peu de chaleur, mais beaucoup de finesse. Personne ne disoit des choses plus galantes; mais il n'avoit pas le don de les persuader: on aimoit à l'entendre, on ne le croyoit pas. C'étoit l'homme du monde le plus séduisant pour une coquette, le moins dangereux pour une femme à sentiment.

Elle consentit à le revoir chez lui, & ce furent de nouvelles fêtes. Mais en

vain la galanterie de Dorimon y avoit raſſemblé tous les plaiſirs qu'elle faiſoit naître, en vain ces plaiſirs furent variés à chaque inſtant avec autant d'art que de goût: Lucile en fut d'abord légerement émue, bientôt après raſſaſiée; & avant la fin du jour elle conçut qu'on pouvoit s'ennuyer dans ce ſéjour délicieux. Dorimon qui ne la quittoit pas, mit en uſage tous les talens de plaire; il lui tint mille propos ingénieux, il y en mêla même de tendres; mais ce n'étoit point encore ce qu'elle avoit imaginé. Elle croyoit trouver un dieu, & Dorimon n'étoit qu'un homme; le faſte de ſa maiſon l'éclipſoit, les proportions n'étoient pas gardées; & Dorimon en ſe ſurpaſſant fut toujours au-deſſous de l'idée que donnoit de lui tout ce qui l'environnoit.

Il étoit bien loin de ſoupçonner le tort que lui faiſoit cette comparaiſon dans l'eſprit de Lucile, & il n'attendoit qu'un moment heureux pour profiter

de ses avantages. Après le concert & avant le soupé, il l'amena, comme par hasard, dans un cabinet solitaire où elle iroit rêver, disoit-il, quand elle auroit des momens d'humeur. La porte s'ouvre & Lucile voit son image répétée mille fois dans des trumeaux éblouissans; les peintures voluptueuses dont les panneaux étoient couverts, se multiplioient autour d'elle. Lucile crut voir en se mirant la déesse des Amours. A ce spectacle il lui échappa un cri de surprise & d'admiration, & Dorimon saisit l'instant de cette émotion soudaine. Regnez ici, voilà votre trône, lui dit-il, en lui montrant un sopha, que la main des Fées avoit semé de fleurs. Mon trône! dit Lucile en s'asseyant, & sur le ton de la gaieté : mais oui, je m'y trouve assez bien, & je suis Reine d'un joli peuple. Elle parloit de la foule des Amours qu'elle appercevoit dans les glaces. Parmi ces sujets daigneriez-vous m'admettre, dit Dorimon avec ardeur,

en ſe jettant à ſes genoux? Ah! pour vous, dit-elle d'un air ſérieux, vous n'êtes pas un enfant; & à ces mots elle voulut ſe lever, mais il la retint d'une main hardie, & l'effort qu'elle fit pour s'échapper le rendit plus audacieux. Où ſuis-je donc, dit-elle avec frayeur? Laiſſez-moi, laiſſez-moi, vous dis-je, ou mes cris..... Ces mots lui impoſerent. Excuſez, Madame, dit-il, une imprudence dont vous êtes un peu la cauſe. Venir ici tête-à-tête ſe repoſer ſur ce ſopha, comme vous avez fait, c'eſt donner à entendre, ſelon l'uſage reçu, qu'on veut bien ſouffrir un peu de violence. Avec vous je vois bien que cela ne veut rien dire; nous nous ſommes mal entendus. Oh! très-mal, dit Lucile en ſortant couroucée; & Dorimon la ſuivit, un peu confus de ſa mépriſe. Heureuſement leur abſence n'avoit pas été aſſez longue pour donner le tems d'en médire. Lucile diſſimulant ſon trouble annonça qu'elle venoit de voir un

cabinet très-bien décoré. On y courut en foule ; & les cris d'admiration ne furent interrompus que par l'arrivée du ſoupé.

La ſomptuoſité de ce feſtin ſembloit renchérir encore ſur tous les plaiſirs qu'on avoit goûtés. Mais Dorimon eut beau prendre ſur lui-même, il n'eut point cette gaieté qui lui étoit ſi naturelle ; & Lucile ne répondit aux galanteries qu'on lui adreſſoit pour la tirer de ſa rêverie, que par ce ſourire forcé, avec lequel la politeſſe tâche de déguiſer la mauvaiſe humeur.

Voilà, lui dirent ſes amies, en ſe retirant avec elle, voilà l'homme qui vous convient : avec lui la vie eſt un enchantement continuel ; il ſemble que tous les plaiſirs reconnoiſſent ſa voix : dès qu'il commande, ils arrivent en foule.

Il en eſt, dit froidement Lucile, qui ne ſe commandent point : ils ſont audeſſus des richeſſes ; on ne les trouve que dans ſon cœur. Ma foi, ma chere

enfant, lui dit Céphise, vous êtes bien difficile. Oui, Madame, bien difficile, répondit-elle avec un soupir; & pendant tout le reste du voyage elle garda un profond silence. Ce n'est-là qu'une jolie femme manquée, dirent ses amies en la quittant. Encore si ses caprices étoient enjoués, on s'en amuseroit; mais rien au monde n'est plus triste. C'étoit bien la peine de se séparer de son mari pour être prude dans le monde.

Est-ce donc là ce monde si vanté, disoit de son côté Lucile? J'ai parcouru rapidement tout ce qu'il y a de plus aimable; qu'ai-je trouvé, un fat, un jaloux, un homme avantageux qui s'attribue comme autant de charmes ses jardins, son palais & ses fêtes, & qui croit que la vertu la plus sévere ne demande pas mieux que de lui céder. Ah! que je hais ces faiseurs de romans qui m'ont bercée de leurs fables! L'imagination pleine de mille chimeres, j'ai trouvé mon mari insipide; & il vaut

mieux que tout ce que j'ai vu. Il eſt ſimple; mais ſa ſimplicité n'eſt-elle pas mille fois préférable aux vaines prétentions d'un Blamzé? il eſt tranquille dans ſes goûts; & que deviendrois-je s'il étoit violent & paſſionné comme Clairſons? Il m'aimoit peu, mais il n'aimoit que moi; & ſi j'avois été raiſonnable, il m'aimoit aſſez pour me rendre heureuſe. Je n'avois point avec lui de ces plaiſirs faſtueux & bruyans qui nous enivrent d'abord, & qui bientôt nous excedent; mais ſa complaiſance, ſa douceur, ſes attentions délicates me ménageoient à chaque inſtant des plaiſirs plus purs, plus ſolides, ſi j'avois bien ſçu les goûter. Inſenſée que j'étois! je courois après des illuſions, & je fuyois le bonheur même: il eſt dans le ſilence des paſſions, dans l'équilibre & le repos de l'ame. Mais, hélas! il eſt bien tems de reconnoître mes erreurs, quand elles m'ont fait perdre l'amitié, la confiance, peut-être l'eſtime de mon mari! Grace au Ciel, je n'ai

à me reprocher que les imprudences de mon âge. Mais Lifere eft-il obligé de m'en croire, & daigneroit-il m'écouter? Ah, qu'il eft mal-aifé de rentrer dans fon devoir quand on en eft une fois forti! Mal-aifé! Pourquoi donc? Qui me retient? La crainte d'être humiliée? Mais Lifere eft honnête homme; & s'il m'a épargnée dans mes erreurs, m'accableroit-il dans mon retour? Je n'ai qu'à me détacher d'une fociété pernicieufe, à vivre chez moi avec celles de mes amies que mon époux refpecte, & que je puis voir fans rougir. Tant qu'il m'a vue livrée au monde, il ne s'eft pas rapproché de moi; mais s'il me voit rendue à moi-même, il daignera peut-être me rappeller à lui; & fi fon cœur ne m'eft pas rendu, la feule confolation qui me refte eft celle de m'en rendre digne: je ferai du moins réconciliée avec moi-même, fi je ne puis l'être avec mon mari.

Lifere en gémiffant l'avoit fuivie des

yeux dans le tourbillon du monde: il comptoit ſur la juſteſſe de ſon eſprit & ſur l'honnêteté de ſon ame. Elle ſentira, diſoit-il, la frivolité des plaiſirs qu'elle cherche, la folie des femmes, la vanité des hommes, la fauſſeté des uns & des autres; & ſi elle revient vertueuſe, ſa vertu n'en ſera que plus affermie par les dangers qu'elle aura courus. Mais aura-t-elle échappé à tous les écueils qui l'environnent, aux charmes de la louange, aux piéges de la ſéduction, aux attraits de la volupté? L'on mépriſe le monde quand on le connoît bien; mais on s'y livre avant de le connoître, & ſouvent le cœur eſt égaré avant que la raiſon l'éclaire. O Lucile! s'écrioit-il en regardant le portrait de ſa femme, qui étoit dans la ſolitude ſon unique entretien, ô Lucile! vous étiez ſi digne d'être heureuſe! & je me flattois que vous le ſeriez avec moi. Hélas! peut-être quelqu'un de ces jolis corrupteurs qui font l'ornement & les malheurs du monde,

eſt-il actuellement occupé à ſéduire ſon innocence, & ne s'obſtine à ſa défaite que pour le plaiſir de s'en glorifier. Quoi, la honte de ma femme éleveroit entre nous une éternelle barriere! Il ne me ſeroit plus permis de vivre avec celle dont la mort ſeule devoit me ſéparer! Je l'ai trahie en l'abandonnant. Le Ciel m'avoit choiſi pour gardien de ſa jeuneſſe imprudente & fragile. Je n'ai conſulté que l'uſage, & je n'ai été frappé que de l'idée effrayante d'être haï comme un tyran.

Tandis que Liſere flottoit ainſi dans cette cruelle incertitude, Lucile n'étoit pas moins agitée entre le deſir de retourner à lui, & la crainte d'en être rebutée. Vingt fois, après avoir paſſé la nuit à gémir & à pleurer, elle s'étoit levée dans la réſolution d'aller attendre ſon réveil, de ſe jetter à ſes pieds, & de lui demander pardon. Mais une honte qui eſt bien connue des ames ſenſibles & délicates, avoit toujours retenu

ſes pas. Si Liſere ne la mépriſoit point, s'il conſervoit encore pour elle quelque ſenſibilité, quelque eſtime ; depuis le tems qu'elle avoit rompu avec ſes ſociétés, depuis qu'elle vivoit retirée & ſolitaire, comment n'avoit-il pas daigné la voir une ſeule fois ? Tous les jours en paſſant il s'informoit de la ſanté de Madame ; elle l'entendoit, elle eſpéroit qu'à la fin il demanderoit à la voir ; chaque jour cet eſpoir renaiſſoit ; elle attendoit toute tremblante le moment du paſſage de Liſere ; elle s'approchoit le plus près qu'il lui étoit poſſible pour l'écouter, & ſe retiroit toute en larmes après avoir entendu demander en paſſant : *Comment ſe porte Madame ?* Elle auroit voulu que Liſere fût inſtruit de ſon repentir, de ſon retour à elle-même : Mais à qui ſe fier, diſoit-elle ? à des amis ? En eſt-il d'aſſez sûrs, d'aſſez diſcrets, d'aſſez ſages pour une entremiſe ſi délicate ? Les uns en auroient les talens, & n'en auroient pas le zele ; & les autres

en auroient le zele & n'en auroient pas les talens: d'ailleurs il eſt ſi dur de confier aux autres ce qu'on n'oſe s'avouer à ſoi-même! Une lettre... Mais que lui écrirai-je? des mots vagues ne le toucheroient pas, & les détails ſont ſi humilians! Enfin il lui vint une idée dont ſa délicateſſe & ſa ſenſibilité furent également ſatisfaites. Liſere s'étoit abſenté pour deux jours, & Lucile ſaiſit le tems de ſon abſence pour exécuter ſon deſſein.

Liſere avoit un vieux domeſtique que Lucile avoit vu s'attendrir au moment de leur ſéparation, & dont le zele, l'honnêteté, la diſcrétion lui étoient connus. Ambroiſe, lui dit-elle, j'ai un ſervice à vous demander. Ah! Madame, dit le bon-homme, ordonnez; je ſuis à vous de toute mon ame: plût à Dieu que vous & mon maître vous vous aimaſſiez comme je vous aime? Je ne ſçai qui de vous deux a tort, mais je vous plains tous les deux: c'étoit un charme

de vous voir enſemble, & je ne vois plus rien ici qui ne m'afflige, depuis que vous faites mauvais ménage. C'eſt peut-être ma faute, dit Lucile humiliée; mais, mon enfant, le mal n'eſt pas ſans remede: fais ſeulement ce que je te dirai. Tu ſçais que mon portrait eſt dans la chambre de ton maître? – Oh, oui, Madame, il le ſçait bien auſſi; car il s'enferme quelquefois avec lui des journées entieres: c'eſt toute ſa conſolation; il le regarde, il lui parle, il ſoupire à faire pitié, & je vois bien que le pauvre homme aimeroit encore mieux s'entretenir avec vous, qu'avec votre reſſemblance. – Tu me dis là des choſes fort conſolantes, mon cher Ambroiſe; mais va prendre ce portrait en cachette, & choiſis, pour l'apporter chez moi, un moment où tu ne ſois vu de perſonne. – Moi, Madame, priver mon maître de ce qu'il a de plus cher au monde? Demandez-moi plutôt ma vie. Raſſure-toi, reprit Lucile, mon deſſein n'eſt pas de

l'en priver. Demain au ſoir tu viendras le reprendre & le remettre en place : je te demanderai ſeulement de n'en rien dire à mon mari. A la bonne heure, dit Ambroiſe. Je ſçai que vous êtes la bonté même, & vous ne voudriez pas me donner à la fin de mes jours le chagrin d'avoir affligé mon maître. Le fidele Ambroiſe exécuta l'ordre de Lucile. Elle avoit dans ſon portrait l'air tendre & languiſſant qui lui étoit naturel ; mais ſon regard étoit ſerein, & ſes cheveux étoient mêlés de fleurs. Elle fit venir ſon Peintre, lui ordonna de la repréſenter échevelée, & de faire couler des larmes de ſes yeux. Dès que ſon idée fut remplie, le tableau fut replacé dans l'appartement de Liſere. Il arrive, & bientôt ſes yeux ſe levent ſur cet objet chéri. Il eſt aiſé de concevoir quel fut l'excès de ſa ſurpriſe. Les cheveux épars le frappent d'abord : il approche, & il voit couler des larmes. Ah ! s'écria-t-il, ah, Lucile ! ſont-ce les larmes du repen-

tir ? Eſt-ce-là la douleur de l'amour ? Il ſort tranſporté, il vole chez elle, il la cherche des yeux, & il la trouve dans la même ſituation où le tableau la lui avoit préſentée. Immobile un inſtant, il la contemple avec attendriſſement ; & tout-à-coup ſe précipitant à ſes genoux, Eſt-il bien vrai, dit-il, que ma femme me ſoit rendue ? Oui, dit Lucile avec des ſanglots, oui, ſi vous la trouvez encore digne de vous. Peut-elle avoir ceſſé de l'être, reprit Liſere en la ſerrant dans ſes bras ? Non, mon enfant raſſure-toi : je connois ton ame, & je n'ai jamais ceſſé de te plaindre & de t'eſtimer. Tu ne reviendrois pas à moi ſi le monde avoit pu te ſéduire, & ce retour volontaire eſt la preuve de ta vertu. Oh ! grace au Ciel, dit-elle, (le cœur ſoulagé par les pleurs qui couloient en abondance de ſes yeux) grace au Ciel, je n'ai à rougir d'aucune foibleſſe honteuſe : j'ai été folle, mais j'ai été honnête. Si j'en doutois, ſerois-tu dans mon

ſein, reprit Liſere? & à ces mots... Mais qui peut rendre les tranſports de deux cœurs ſenſibles, qui après avoir gémi d'une ſéparation cruelle, ſe réuniſſent pour toujours? En apprenant leur réconciliation, leurs gens furent ſaiſis de joie, & le bon-homme Ambroiſe diſoit, les yeux mouillés de larmes: Dieu ſoit loué, je mourrai content.

Depuis ce jour, la tendre union de ces époux ſert d'exemple à tous ceux de leur âge. Leur divorce les a convaincus que le monde n'avoit rien qui pût les dédommager l'un de l'autre; & c'eſt ce que j'appelle un divorce heureux.





H. Gravelot inven. *N. Le Mire Sculp.*

LE BON MARI.

L'E BON MARI.

L'UN de ces bons peres de famille qui nous rappellent l'âge d'or, Félisonde avoit marié Hortence sa fille unique au Baron de Valsain, & sa niéce Amélie au Président de Lusane.

Valsain, galant sans assiduité, assez tendre sans jalousie, trop occupé de sa gloire & de son avancement pour s'établir le gardien de sa femme, la laissoit sur sa bonne foi, se livrer aux dissipations d'un monde où répandu lui-même, il se plaisoit à la voir briller. Lusane plus recueilli, plus assidu, ne respiroit que pour Amélie, qui de son côté ne vivoit que pour lui. Le soin mutuel de se complaire les occupoit sans cesse, & pour eux le plus saint des devoirs étoit le plus doux des plaisirs.

Le vieux Félisonde jouissoit de l'union de sa famille, quand la mort d'Amélie

& celle de Valſain y répandirent la triſteſſe & le deuil. Luſane dans ſa douleur n'avoit pas même la conſolation d'être pere ; Valſain laiſſoit à Hortence deux enfans avec peu de bien. Les premiers regrets de la jeune veuve n'eurent pour objet que ſon époux ; mais on a beau s'oublier ſoi-même, on y revient inſenſiblement. Le tems du deuil fut celui des réflexions.

A Paris, une jeune femme qui n'eſt que diſſipée, eſt à l'abri de la cenſure tant qu'elle eſt au pouvoir d'un mari : l'on ſuppoſe que le plus intéreſſé doit être le plus difficile, & ce qu'il approuve on n'oſe le blâmer ; mais livrée à elle-même, elle rentre ſous la tutelle d'un public ſévere & jaloux, & ce n'eſt pas à vingt-deux ans que le veuvage eſt un état libre. Hortence vit donc bien qu'elle étoit trop jeune pour ne dépendre que d'elle-même, & Féliſonde le vit encore mieux. Un jour ce bon pere confia ſes craintes à Luſane ſon neveu. Mon ami,

lui dit-il, tu es bien à plaindre, mais je le ſuis beaucoup plus que toi. Je n'ai qu'une fille, tu ſçais ſi je l'aime, & tu vois les dangers qu'elle court. Ce monde qui l'a ſéduite la rappelle; ſon deuil fini, elle va s'y livrer; & je crains, tout vieux que je ſuis, de vivre aſſez pour avoir à rougir. Ma fille a un fond de vertu; mais notre vertu eſt en nous, & notre honneur, cet honneur ſi cher eſt dans l'opinion des autres.—Je vous entends, Monſieur, & s'il faut l'avouer, je partage votre inquiétude. Mais ne peut-on pas déterminer Hortence à un nouvel engagement? —Hé, mon ami! quelles raiſons n'a-t-elle pas à m'oppoſer! deux enfans, deux enfans ſans fortune; car tu ſçais que je ne ſuis pas riche, & que leur pere étoit ruiné. —N'importe, Monſieur, conſultez Hortence: je connois un homme, s'il lui convenoit, qui penſe aſſez bien, qui a le cœur aſſez bon pour ſervir de pere à ſes enfans. Le vieux bonhomme crut l'entendre. O toi, lui dit-il,

qui faisois le bonheur de ma niéce Amélie, toi que j'aime comme mon fils, Lusane! le Ciel lit dans mon cœur... Mais, dis-moi, l'époux que tu propose connoît-il ma fille? n'est-il point effrayé de sa jeunesse, de sa légereté, de l'essor qu'elle a pris dans le monde? — Il la connoît comme vous-même, & il ne l'en estime pas moins. Félisonde ne tarda point à parler à sa fille. Oui, mon pere, je conviens, lui dit-elle, que ma position est délicate. S'observer, se craindre sans cesse, être dans le monde comme devant son juge, c'est le sort d'une veuve à mon âge: il est pénible & dangereux. — Hé bien, ma fille, Lusane m'a parlé d'un époux qui te conviendroit. — Lusane, mon pere! ah! s'il est possible qu'il m'en donne un qui lui ressemble: heureuse moi-même avec Valsain, je ne laissois pas quelquefois d'envier le sort de sa femme. Le pere enchanté de sa réponse, vint la rendre à son neveu. Si vous ne me flattez pas, lui dit Lusane, demain

nous ſerons tous contens. — Quoi, mon ami, c'eſt toi? — C'eſt moi-même. — Hélas! mon cœur me l'avoit dit. — Oui, c'eſt moi, Monſieur, qui veux faire la conſolation de votre vieilleſſe, en ramenant à ſes devoirs une fille digne de vous. Sans donner dans des travers indécens, je vois qu'Hortence a pris tous les airs, tous les ridicules d'une femme à la mode. La vivacité, le caprice, l'envie de plaire & de s'amuſer l'ont engagée dans le labirinthe d'une ſociété bruyante & frivole; il s'agit de l'en retirer. J'ai beſoin pour cela d'un peu de courage & de réſolution : j'aurai peut-être des larmes à combattre, & c'eſt beaucoup pour un cœur auſſi ſenſible que le mien; cependant je vous réponds de moi. Mais vous, Monſieur, vous êtes pere; & ſi Hortence venoit ſe plaindre à vous...— Ne crains rien; diſpoſe de ma fille : je la confie à ta vertu, & ſi ce n'eſt pas aſſez de l'autorité d'un époux, je te remets celle d'un pere.

Luſane fut reçu d'Hortence avec les

graces les plus touchantes. Croyez voir en moi, lui dit-elle, l'épouſe que vous avez perdue; ſi je la remplace dans votre cœur, je n'ai plus rien à regretter.

Quand il s'agit de dreſſer les articles, Monſieur, dit Luſane à Féliſonde, n'oublions pas que nous avons deux orphelins. L'état de leur pere ne lui a pas permis de leur laiſſer un gros héritage; ne les privons pas de celui de leur mere, & que la naiſſance de mes enfans ne ſoit pas un malheur pour eux. Le vieillard fut touché juſqu'aux larmes de la généroſité de ſon neveu, qu'il appella dès ce moment ſon fils. Hortence ne fut pas moins ſenſible aux procédés de ſon nouvel époux. Le plus élégant équipage, les plus riches habits, les bijoux les plus précieux, une maiſon où tout reſpiroit le goût, l'agrément, l'opulence, annoncerent à cette jeune femme un mari ſoigneux de tous ſes plaiſirs. Mais la joie qu'elle en reſſentit ne fut pas de longue durée.

Dès que le calme eut ſuccédé au tumulte

des nôces, Lusane crut devoir s'expliquer avec elle sur le plan de vie qu'il vouloit lui tracer. Il prit pour cet entretien sérieux le moment paisible du réveil; ce moment où le silence des sens laisse à la raison toute sa liberté, où l'ame elle-même appaisée par l'évanouissement du sommeil, semble renaître avec des idées pures, & se possédant toute entiere, se contemple & lit dans son sein, comme on voit au fond d'une eau claire & tranquille.

Ma chere Hortence, lui dit-il, je veux que vous soyez heureuse, & que vous le soyez toujours. Mais il vous en coûtera de légers sacrifices, & j'aime mieux vous les demander de bonne foi, que de vous y engager par des détours qui marqueroient de la défiance. Vous avez passé avec le Baron de Valsain quelques années agréables. Fait pour le monde & pour les plaisirs, jeune, brillant & dissipé lui-même, il vous inspiroit tous ses goûts. Mon caractere est plus sérieux, mon état plus modeste, mon humeur un peu plus sévere; il ne m'est pas possible de pren-

dre ſes mœurs, & je crois que c'eſt un bien pour vous. La route que vous avez ſuivie eſt ſemée de fleurs & de piéges ; celle que nous allons tenir a moins d'attraits & moins de dangers. Le charme qui vous environnoit ſe fût diſſipé avec la jeuneſſe ; les jours ſereins que je vous prépare ſeront les mêmes dans tous les tems. Ce n'eſt pas au milieu du monde qu'une honnête femme trouve le bonheur ; c'eſt dans l'intérieur de ſon ménage, dans l'amour de ſes devoirs, dans le ſoin de ſes enfans, & dans le commerce intime d'une ſociété composée de gens de bien.

Ce début cauſa quelque ſurpriſe à Hortence, ſur-tout le *ménage* étonna ſon oreille ; mais prenant le ton de la plaiſanterie, Je ſerai peut-être quelque jour, lui dit-elle, une excellente ménagere ; quant à préſent je n'y entends rien. Mon devoir eſt de vous aimer ; je le remplis : mes enfans n'ont pas encore beſoin de moi : pour ma ſociété, vous ſçavez bien

que je ne vois que d'honnêtes gens. — Ne confondons pas, ma chere amie, les honnêtes gens avec les gens de bien. — Oui, j'entends votre diſtinction ; mais en fait de connoiſſances, l'on ne doit pas être ſi difficile. Le monde tel qu'il eſt m'amuſe, & ma façon d'y vivre n'a rien d'incompatible avec la décence de votre état : ce n'eſt pas moi qui porte la robe, & je ne vois pas pourquoi Madame de Luſane ſeroit plus obligée de s'ennuyer que Madame de Valſain. Soyez donc, mon cher Préſident, auſſi grave qu'il vous plaira ; mais trouvez bon que votre femme ſoit étourdie encore quelques années : chaque âge amenera ſes goûts. C'eſt dommage, reprit Luſane, de te ramener au ſérieux, car tu es charmante quand tu badines. Il faut cependant te parler raiſon. Dans le monde aime-tu ſans choix tout ce qui le compoſe ? — Non pas en détail ; mais enſemble, tout ce mélange me plaît aſſez. — Quoi ! les méchans, par exemple ? — Les méchans ont leur

agrément, ils ont celui de donner un tour ridicule aux choſes les plus ſimples, un air criminel aux plus innocentes, & de publier, en les exagérant, les foibleſſes ou les travers de ceux qu'ils viennent de flatter. Il eſt certain qu'au premier coup-d'œil on eſt effrayé de ces caractères, mais dans le fond ils ſont peu dangereux : depuis qu'on médit de tout le monde, la médiſance ne fait plus aucun mal : c'eſt une eſpece de contagion qui s'affoiblit à meſure qu'elle s'étend. — Et ces étourdis, dont les ſeuls regards inſultent une honnête femme, & dont les propos la deshonorent? qu'en dis-tu? — On ne le croit pas.—Je ne veux pas les imiter en diſant du mal de ton ſexe: il y a beaucoup de femmes eſtimables, je le ſçais; mais il y en a! — C'eſt comme parmi vous, mélange de vertus & de vices. —Hé-bien, dis-moi, dans ce mélange, qui nous empêche de faire un choix? — On en fait un pour l'intimité, mais dans le monde on vit avec le monde. — Moi,

mon enfant, je ne veux vivre qu'avec des gens qui par leurs mœurs & leur caractere méritent d'être mes amis. — Vos amis, Monſieur, vos amis! & combien en a-t-on dans la vie? — On en a beaucoup quand on en eſt digne & que l'on ſçait les cultiver. Je ne parle point de cette amitié généreuſe dont le dévouement va juſqu'à l'héroïſme ; j'appelle amis ceux qui viennent chez moi avec le deſir d'y trouver la joie & la paix, diſpoſés à me pardonner des foibleſſes, à les diſſimuler aux yeux du public, à me traiter préſent avec franchiſe, abſent avec ménagement. De tels amis ne ſont pas ſi rares, & j'oſe eſpérer d'en avoir. —A la bonne heure, nous en ferons notre ſociété familiere.—Je n'aurai point deux ſociétés. — Quoi, Monſieur, votre porte ne ſera pas ouverte! — Ouverte à mes amis, toujours ; à tout venant, jamais, je te le jure.—Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point que vous révoltiez le public par des diſtinctions offenſantes. On peut

ne pas aimer le monde ; mais on doit le craindre & le ménager. — Oh, ſois tranquille, ma chere amie : c'eſt moi ſeul que cela regarde. Ils diront que je ſuis un ſauvage, peut-être un jaloux : peu m'importe. — Il m'importe à moi. Je veux que mon époux ſoit conſidéré, & n'avoir pas à me reprocher d'en avoir fait la fable du monde. Compoſez votre ſociété comme bon vous ſemblera ; mais laiſſez-moi cultiver mes anciennes connoiſſances, & empêcher que la cour & la ville ne ſe déchaînent contre vous.

Luſane admiroit l'adreſſe d'une jeune femme à défendre ſa liberté. Ma chere Hortence, lui dit-il, ce n'eſt pas en étourdi que j'ai pris ma réſolution : elle eſt bien méditée, tu peux m'en croire, & rien au monde ne peut la changer. Choiſis parmi les gens que tu vois, tel nombre qu'il te plaira de femmes décentes & d'hommes honnêtes, ma maiſon ſera la leur ; mais ce choix fait, prends congé du reſte. Je joindrai mes amis aux tiens ;

nos deux liſtes réunies ſeront dépoſées chez mon portier pour être ſa regle de tous les jours ; & s'il s'en écarte il ſera renvoyé. Voilà le plan que je me propoſe, & que j'ai voulu te communiquer.

Hortence reſta confondue de voir en un moment tous ſes beaux projets s'évanouir. Elle ne pouvoit croire que ce fût Luſane, cet homme ſi doux, ſi complaiſant qui venoit de lui parler. Après cela, dit-elle, que l'on ſe fie aux hommes : voyez le ton que prend celui-ci ! avec quel ſang froid il me dicte ſes volontés ! Ne voir que des femmes vertueuſes, que des hommes accomplis ! la bonne chimere ! & puis l'amuſante ſociété que ce cercle d'amis reſpectables ! Tel eſt mon plan, dit-il : comme s'il n'y avoit plus qu'à obéir quand il a parlé. Voilà comme on les gâte. Ma couſine étoit une bonne petite femme qui s'ennuyoit tant qu'on vouloit. Elle étoit contente comme une reine dès que ſon mari daignoit lui ſourire, & enchantée d'une careſſe,

elle venoit me le vanter comme un homme divin. Il croit ſans doute qu'à ſon exemple je vais n'avoir d'autre ſoin que de lui complaire ; il ſe trompe, & s'il a prétendu me mener à la liſiere, je lui ferai voir que je ne ſuis plus un enfant.

Dès ce moment, à l'air enjoué, libre & careſſant qu'elle avoit eu avec Luſane, ſuccéda un air froid & réſervé dont il s'apperçut à merveille ; mais il ne lui en témoigna rien. Elle n'avoit pas manqué de faire part de ſon mariage à cet eſſain de connoiſſances légeres qu'on appelle des amis. On vint en foule la féliciter, & Luſane ne put s'empêcher de rendre avec elle ces viſites de bienſéance ; mais il mit dans ſa politeſſe des diſtinctions ſi frappantes, qu'il ne fut pas difficile à Hortence de remarquer ceux qu'il vouloit revoir.

De ce nombre n'étoit pas une Olympe, qui pleine d'un mépris tranquille pour l'opinion du public, prétend que tout ce qui plaît eſt bien, & qui joint l'exemple

au précepte ; ni une Climene, qui ne ſçait pas pourquoi l'on fait ſcrupule de changer d'amant, quand on eſt laſſe de celui qu'on a pris, & qui trouve les timides précautions du myſtere trop au-deſſous de ſa qualité. De ce nombre n'étoient pas non plus ces jolis coureurs de toilettes & de couliſſes, qui promenant dans Paris leur oiſive inutilité, *chenilles le matin & papillons le ſoir*, paſſent la moitié de leur vie à ne rien faire, & l'autre moitié à faire des riens ; ni ces complaiſantes de profeſſion, qui n'ayant plus dans le monde d'exiſtence perſonnelle, s'attachent à une jolie femme pour paſſer encore à ſa ſuite, & qui la perdent pour ſe ſoutenir.

Hortence rentra chez elle inquiete & rêveuſe. Elle ſe croyoit voir au moment d'être privée de tout ce qui fait l'agrément de la vie : la vanité, le goût du plaiſir, l'amour de la liberté, tout en elle ſe révoltoit contre l'empire que ſon époux vouloit prendre. Cependant,

après s'être armée de résolution, elle crut devoir dissimuler encore, pour mieux choisir le moment d'éclater.

Le lendemain Lusane lui demanda si elle avoit fait sa liste. Non, Monsieur, dit-elle, je n'en ai point fait, & je n'en ferai point. Voici la mienne, poursuivit-il, sans s'émouvoir : voyez si dans le nombre de vos amis & des miens j'ai oublié quelqu'un qui vous plaise & qui nous convienne.— Je vous l'ai dit, Monsieur, je ne me mêle point de vos arrangemens, & je vous prie une fois pour toutes de ne pas vous mêler des miens. Si nos sociétés ne s'accordent pas, faisons ce que fait tout le monde, partageons-nous sans nous gêner. Ayez à dîner les personnes que vous aimez ; j'inviterai à souper celles que j'aime.— Ah, ma chere Hortence ! que ce que vous me proposez est éloigné de mes principes ! n'y pensez point : jamais dans ma maison cet usage ne s'établira. Je la rendrai pour vous aussi agréable qu'il me sera

poſſible ; mais point de diſtinction, s'il vous plaît, entre vos amis & les miens. Ce ſoir tous ceux que contient cette liſte ſont invités à ſouper avec vous. Recevez-les bien, je vous en conjure, & arrangez-vous pour vivre avec eux. A ces mots il ſe retira, en laiſſant la liſte ſous les yeux d'Hortence. Voilà donc, dit-elle, ſa loi tracée ! & en la parcourant des yeux, elle s'encourageoit elle-même à ne pas s'y aſſujettir, lorſque la Comteſſe de Fierville, tante de Valſin, vint la voir, & la trouva les larmes aux yeux. Cette femme hautaine avoit pris Hortence en amitié, & comme elle flattoit ſes penchans elle avoit gagné ſa confiance. La jeune femme, dont le cœur avoit beſoin de ſe ſoulager, lui dit la cauſe de ſon dépit. Hé quoi, s'écria la Comteſſe, après avoir eu la ſottiſe de vous méſallier, aurez-vous celle de vous avilir ? Vous, eſclave ! & de qui ? d'un homme de robe ! Souvenez-vous que vous avez eu l'honneur d'être Madame de Valſain. Hortence

rougit d'avoir eu la foiblesse de compromettre son mari. Le tort qu'il peut avoir, dit elle, ne m'empêche pas de le respecter : c'est le plus honnête homme du monde, & ce qu'il a fait pour mes enfans... — Honnête homme ! & qui ne l'est pas ? c'est un mérite qui court les rues. Qu'a-t-il donc fait, cet honnête homme, de si merveilleux pour vos enfans ? Il ne leur a pas volé leur bien. Certes il eût mieux valu qu'il abusât de la foiblesse de votre pere ! Non, Madame, il n'a point acquis le droit de vous parler en maître. Qu'il préside à son audience, mais qu'il vous laisse commander chez vous. A ces mots Lusane rentra. Chez moi, lui dit-il, Madame, ce n'est ni ma femme ni moi qui commande, c'est la raison, & vraisemblablement ce n'est pas vous qu'elle choisira pour arbitre. Non, Monsieur, répliqua la Comtesse du ton le plus imposant, il ne vous appartient pas de faire des loix à Madame. Vous m'avez entendue & j'en suis bien aise :

vous ſçavez ce que je penſe du ridicule de vos procédés. Madame la Comteſſe, reprit Luſane, ſi j'avois les torts que vous me ſuppoſez, ce n'eſt pas avec des injures que l'on me corrigeroit. La douceur & la modeſtie ſont les armes de votre ſexe, & Hortence toute ſeule eſt bien plus forte qu'avec vous. Laiſſez-nous le ſoin de nous accorder, puiſque c'eſt nous qui devons vivre enſemble. Quand vous lui auriez rendu ſes devoirs odieux, vous ne la diſpenſeriez pas de les remplir; quand vous lui auriez fait perdre la confiance & l'amitié de ſon mari, vous ne l'en dédommageriez pas. Epargnez-lui des conſeils qu'elle ne veut ni ne doit ſuivre. Pour une autre ils ſeroient dangereux; grace au Ciel, pour elle ils ne ſont qu'inutiles. Hortence, ajouta-t-il en s'en allant, vous n'avez pas voulu me faire de la peine; mais que ceci vous ſerve de leçon. Voilà donc comme vous vous défendez? dit Madame de Fierville à Hortence, qui n'avoit pas même oſé

lever les yeux. Obéiſſez, mon enfant, obéiſſez. C'eſt le partage des ames foibles. Juſte Ciel! diſoit-elle en ſortant, je ſuis la plus douce, la plus vertueuſe femme qui ſoit ſur la terre; mais ſi un mari oſoit me traiter ainſi, je me vengerois de la bonne façon. Hortence eut à peine la force de ſe lever pour accompagner Madame de Fierville, tant elle étoit confuſe & tremblante. Elle ſentoit l'avantage que ſon imprudence donnoit à ſon époux; mais loin de s'en appercevoir, il ne lui en fit pas même un reproche, & ſa délicateſſe la punit mieux que n'eût fait ſon reſſentiment.

Le ſoir les convives s'étant aſſemblés, Luſane ſaiſit le moment où ſa femme étoit encore chez elle. C'eſt ici, leur dit-il, le rendez-vous de l'amitié: s'il peut vous plaire venez-y ſouvent, & paſſons notre vie enſemble. Il n'y eut qu'une voix pour lui répondre que l'on ne demandoit pas mieux. Voilà, pourſuivit-il, en leur préſentant le bon-homme Féli-

ſonde, voilà notre digne & tendre pere qui ſera l'ame de nos plaiſis. A ſon âge, la joie a quelque choſe de plus ſenſible, de plus intéreſſant que dans la jeuneſſe, & rien n'eſt plus aimable qu'un aimable vieillard. Il a une fille que nous aimons & que nous voulons rendre heureuſe. Aidez-nous, mes amis, à la retenir au milieu de nous, & que l'amour, la nature & l'amitié conſpirent à lui rendre ſa maiſon plus agréable chaque jour. Elle a pour le monde les préjugés de ſon âge; mais quand elle aura goûté les charmes d'une ſociété vertueuſe, ce monde vain la touchera peu. Comme Luſane parloit ainſi, le vieux Féliſonde ne put s'empêcher de laiſſer échapper quelques larmes: O mon ami, lui dit-il en le ſerrant dans ſes bras, heureux le pere qui peut en mourant laiſſer ſa fille en de ſi bonnes mains!

L'inſtant d'après arriva Madame de Luſane. Tous les cœurs volerent au-devant d'elle; mais le ſien n'étoit pas content. Elle déguiſa ſon humeur ſous

l'air réſervé de la cérémonie, & ſa politeſſe, quoique ſérieuſe, parut encore aimable & touchante, tant les graces naturelles ont le don de tout embellir.

On joua. Luſane fit remarquer à Hortence que tout ſon monde jouoit petit jeu. C'eſt, dit-il, le moyen d'entretenir l'union & la joie. Le gros jeu préoccupe & aliene les eſprits : il afflige ceux qui perdent, il impoſe à ceux qui gagnent le devoir d'être ſérieux, & je le crois incompatible avec une franche amitié. Le ſoupé fut délicieux : l'enjouement, la belle humeur ſe répandit autour de la table. L'eſprit & le cœur étoient à leur aiſe. La galanterie fut telle que la pudeur pouvoit lui ſourire, & ni la décence, ni la liberté ne ſe gênerent mutuellement. Hortence dans une autre ſituation auroit goûté ces plaiſirs tranquilles ; mais l'idée de contrainte qu'elle y attachoit, en empoiſonnoit la douceur.

Le lendemain Luſane fut ſurpris de lui trouver un air plus libre & plus en-

joué : il se douta bien qu'elle avoit pris quelque résolution nouvelle. Que faisons-nous aujourd'hui, lui demanda-t-il? Je vais au spectacle, lui dit-elle, & je reviens souper chez moi.—C'est fort bien fait, & quelles sont les femmes avec qui vous allez? — Deux amies de Valsain, Olympe & Artenice. Il est cruel pour moi, dit l'époux, d'avoir à vous affliger sans cesse; mais vous, Hortence, pourquoi m'y exposer? me croyez-vous assez inconséquent dans les principes que je me suis faits, pour consentir que l'on vous voye en public avec ces femmes? —Il faut bien que vous y consentiez, car la partie est arrangée, & certainement je n'y manquerai pas.—Pardonnez-moi, Madame, vous y manquerez, pour ne pas vous manquer à vous-même.—Est-ce me manquer que de voir des femmes que tout le monde voit?—Oui, c'est vous exposer à être confondue avec elles dans l'opinion du public. — Le public, Monsieur, n'est pas injuste, & dans le

monde chacun répond de ſoi. — Le public, Madame, ſuppoſe avec raiſon que celles qui ſont en ſociété de plaiſirs ſont en ſociété de mœurs, & vous ne devez avoir rien de commun avec Olympe & Artenice. Si vous voulez rompre avec ménagement, il y a moyen : diſpenſez-vous ſeulement du ſpectacle, & propoſez-leur de venir ſouper : ma porte ſera fermée à tous mes amis, & nous ſerons ſeuls avec elles. Non, Monſieur, non, lui dit-elle avec humeur, je n'abuſerai pas de votre complaiſance ; & elle écrivit pour ſe dégager. Rien ne lui avoit tant coûté que ce billet : les larmes de dépit l'arroſerent. Aſſurément, diſoit-elle, je me ſoucie fort peu de ces femmes ; la comédie m'intéreſſe encore moins ; mais ſe voir contrariée en tout ! n'avoir jamais de volonté à ſoi ! être ſoumiſe à celle d'un autre ! l'entendre me dicter ſes loix avec une tranquillité inſultante ! voilà ce qui me déſeſpere, ce qui me rendroit capable de tout.

Il s'en falloit cependant bien que la tranquillité de Lusane eût l'air de l'insulte, & il étoit facile de voir qu'il se faisoit violence à lui-même. Son beau-pere qui vint souper chez lui s'apperçut de la tristesse où il étoit plongé. Ah! Monsieur, lui dit Lusane, je sens que j'ai pris avec vous un engagement bien pénible à remplir! Il lui raconta ce qui s'étoit passé. Courage, mon ami, lui dit ce bon pere: ne nous rebutons point: s'il plaît au Ciel, tu la rendras digne de tes soins & de ton amour. Par pitié pour moi, par pitié pour ma fille, soutiens ta résolution jusqu'au bout. Je vais la voir, & si elle se plaint....—Si elle se plaint, consolez-la, Monsieur, & paroissez sensible à sa peine: sa raison sera bien plus docile quand son cœur sera soulagé. Qu'elle me haïsse dans ce moment, je m'y attendois, je n'en suis point surpris; mais si l'amertume de son humeur altéroit dans son ame les sentimens de la nature, si sa confiance pour vous s'affoi-

bliſſoit, tout ſeroit perdu. La bonté de ſon cœur eſt ma ſeule reſſource, & ce n'eſt que par une douceur inaltérable que nous pouvons l'empêcher de s'aigrir. Après tout, les épreuves où je la mets ſont douloureuſes à ſon âge, & c'eſt à vous d'être ſon ſoutien.

Ces précautions furent inutiles. Soit vanité, ſoit délicateſſe, Hortence eut la force de diſſimuler ſes chagrins aux yeux de ſon pere. Bon, dit Luſane, elle ſçait ſe vaincre ; & il n'y a que les ames foibles dont on doive déſeſpérer. Le jour ſuivant on dîna tête-à-tête & dans le plus profond ſilence. Au ſortir de table Hortence ordonna que l'on mît ſes chevaux. Où allez-vous, lui demanda ſon mari?—M'excuſer, Monſieur, de l'impoliteſſe que j'ai faite hier.—Allez, Hortence, puiſque vous le voulez; mais ſi mon repos vous eſt cher, faites vos derniers adieux à ces femmes.

Artenice & Olympe, à qui Madame de Fierville avoit conté la ſcene qu'elle

avoit eue avec Lusane, se douterent bien que c'étoit lui qui avoit empêché Hortence d'aller au spectacle avec elles. Oui, lui dirent-elles, c'est lui-même : nous ne l'avons vu qu'un moment ; mais nous l'avons jugé : c'est un homme dur, absolu, & qui vous rendra malheureuse. — Il ne m'a parlé jusqu'ici que sur le ton de l'amitié. Il est vrai qu'il a des principes à lui, & une façon de vivre peu compatible avec les usages du monde, mais... Mais qu'il vive seul, reprit Olympe, & qu'il nous laisse nous amuser en paix. Exigez-vous de lui qu'il vous suive ? Un mari est l'homme du monde dont on se passe le mieux, & je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de son avis pour recevoir qui bon vous semble, pour aller voir qui vous plaît. Non, Madame, lui dit Hortence, il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez, de se mettre, à mon âge, au-dessus de la volonté d'un mari qui en a si bien agi avec moi. Elle fléchit, la voilà subjuguée, reprit Arte-

tenice. Ah, mon enfant! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que de céder une fois à un homme, avec qui l'on doit paſſer ſa vie. Nos maris ſont nos tyrans s'ils ne ſont pas nos eſclaves. Leur autorité eſt un torrent qui ſe groſſit à chaque pas: on ne peut l'arrêter qu'à ſa ſource; & je vous en parle avec connoiſſance de cauſe: pour avoir eu le malheur de complaire deux fois à mon époux, j'ai été ſix mois à lutter contre l'aſcendant que lui avoit donné ma foibleſſe; & ſans un effort de courage inoui, on n'entendoit plus parler de moi, j'étois une femme noyée. Cela dépend des caracteres, dit Hortence, & mon mari n'eſt pas de ceux que l'on réduit par l'obſtination. Détrompez-vous, reprit Olympe, il n'y en a pas un que la douceur ramene; c'eſt en leur réſiſtant qu'on leur impoſe; c'eſt par la crainte du ridicule & de la honte qu'on les retient. Que craignez-vous? on eſt bien forte quand on eſt jolie & qu'on n'a rien à ſe reprocher!

Votre cauſe eſt celle de toutes les femmes ; & les hommes eux-mêmes, les hommes qui ſçavent vivre ſe rangeront de votre parti. Hortence objecta l'exemple de ſa couſine que Luſane avoit rendue heureuſe. On lui répondit que ſa couſine étoit une imbécile ; que ſi la vie qu'elle avoit menée étoit bonne pour elle, c'eſt qu'elle ne connoiſſoit pas mieux ; mais qu'une femme répandue dans le grand monde, qui en avoit goûté les charmes, & qui en faiſoit l'ornement, n'étoit pas faite pour s'enſevelir dans la ſolitude de ſa maiſon & dans le cercle étroit d'une obſcure ſociété. On lui parla d'un bal ſuperbe que donnoit le lendemain Madame la Ducheſſe de.... Toutes les jolies femmes y ſont invitées, lui dit-on : ſi votre mari vous empêche d'y aller, c'eſt un trait qui criera vengeance, & nous vous conſeillons en amies de ſaiſir cette occaſion pour faire un éclat & pour vous ſéparer.

Quoiqu'Hortence fût bien éloignée

de vouloir ſuivre ces conſeils violens; elle ne laiſſoit pas que d'avoir la douleur dans l'ame, en voyant que ſon malheur alloit être connu dans le monde, & qu'on la cherchoit vainement des yeux, dans ces fêtes où naguere elle s'étoit vûe adorée. En arrivant chez elle on lui remit un billet; elle le lut avec impatience, & ſoupira après l'avoir lu. Sa main tremblante le tenoit encore, lorſque ſon mari l'aborda. C'eſt, lui dit-elle avec négligence, un billet d'invitation pour le bal de la Ducheſſe de...—Hé bien, Madame?—Hé bien, Monſieur, je n'y irai pas, ſoyez tranquille. — Pourquoi donc, Hortence, vous priver des plaiſirs honnêtes? eſt-ce moi qui vous les interdis? l'honneur qu'on vous fait me flatte autant & plus que vous-même: allez au bal, effacez tout ce qu'il y aura de plus aimable; ce ſera un triomphe pour moi. Hortence ne put diſſimuler ſa ſurpriſe & ſa joie. Ah, Luſane, lui dit-elle, que n'êtes-vous toujours le même!

& voilà l'époux que je m'étois promis. Je le retrouve, mais eſt-ce pour long-tems ? La ſociété de Luſane s'aſſembla le ſoir, & Hortence y fut adorable. On propoſa des ſoupés, des parties de ſpectacles, elle s'y engagea de la meilleure grace. Enjouée avec les hommes, careſſante avec les femmes, elle les enchantoit tous. Luſane lui ſeul n'oſoit encore ſe livrer à la joie qu'elle inſpiroit ; il prévoyoit que cette belle humeur ne ſeroit pas long-tems ſans nuages. Cependant il dit un mot à ſon valet-de-chambre, & le lendemain quand ſa femme demanda ſon domino, ce fut comme un coup de théâtre. On lui préſenta une parure de bal que la main de Flore ſembloit avoir ſemée des plus belles couleurs du printems ; ces fleurs où l'art de l'Italie égale la nature & trompe les yeux enchantés, ces fleurs parcouroient en guirlandes les ondes légeres d'un tiſſu de ſoie de la plus brillante fraîcheur. Hortence amoureuſe de ſon habit, de ſon

époux & d'elle-même, ne put cacher ſon raviſſement. Son miroir conſulté lui promit des ſuccès éclatans, & cet oracle ne la trompoit jamais : auſſi en paroiſſant dans l'aſſemblée jouit-elle du mouvement flatteur d'une admiration unanime ; & pour une jeune femme ce flux, ce reflux, ce murmure, ont quelque choſe de ſi touchant ! Il eſt aiſé de juger qu'à ſon retour Luſane fut aſſez bien traité ; il ſembloit qu'elle voulût lui peindre tous les tranſports qu'elle avoit fait naître. Il reçut d'abord ſes careſſes ſans réflexion, car le plus ſage quelquefois s'oublie ; mais quand il revint à lui-même. Un bal, diſoit-il, un domino tourne cette jeune tête ! Ah, que j'ai de combats à livrer encore, avant de la voir telle que je la veux !

Hortence avoit vû au bal toute cette jeuneſſe étourdie dont ſon époux vouloit la détacher. Il fait bien, lui dit-on, de devenir raiſonnable & de vous rendre à vos amis ; le ridicule alloit tomber

ber ſur lui, & nous avions fait une ligue pour le déſoler par-tout où il auroit paru; dites-lui donc pour ſon repos qu'il daigne permettre qu'on vous voye. Si nous avons le malheur de lui déplaire, nous lui permettrons de ne pas ſe gêner; mais qu'il ſe contente de ſe rendre inviſible, ſans exiger que ſa femme le ſoit. Intimidée par ces menaces, Hortence fit entendre à ſon époux qu'on trouvoit mauvais que ſa porte fût interdite, que des gens comme il faut s'en plaignoient & ſe propoſoient de s'en plaindre à lui-même. S'ils veulent, dit-il, je leur enſeignerai un bon moyen de ſe venger de moi: c'eſt d'épouſer chacun une jolie femme, de vivre chez eux avec leurs amis, & de me fermer leur porte au nez toutes les fois que j'irai troubler leur repos.

Quelques jours après, deux de ces jeunes gens piqués de n'avoir pu s'introduire chez Hortence, virent Luſane à l'opéra, & l'aborderent pour lui deman-

der raiſon des impoliteſſes de ſon Suiſſe. Monſieur, lui dit le Chevalier de Saint-Placide, vous a-t-on dit que le Marquis de Cirval & moi avons paſſé deux fois chez vous ? — Oui Meſſieurs, je ſçais que vous avez pris cette peine. — Ni vous ni Madame n'étiez viſibles. — Cela nous arrive ſouvent. — Cependant vous voyez du monde ? — Nous ne voyons guères que nos amis. — Nous ſommes des amis d'Hortence, & du regne de Valſain nous la voyions tous les jours : ah, Monſieur, l'aimable homme que Valſain ! elle n'a pas perdu au change ; mais c'étoit bien le plus honnête, le plus complaiſant de tous les maris. — Je le ſçais. — C'eſt lui, par exemple, qui n'étoit pas jaloux. — Qu'il étoit heureux ! — Vous en parlez d'un air d'envie ; ſeroit-il vrai, comme on le dit, que vous n'êtes pas auſſi tranquille ? — Ah, Meſſieurs, ſi vous vous mariez jamais, gardez-vous bien d'être amoureux de vos femmes : c'eſt une cruelle choſe que la jalouſie. — Quoi,

ſérieuſement vous en êtes atteint ? — Hélas oui, pour mes péchés. — Mais Hortence eſt ſi honnête ! — Je le ſçais bien. — Elle a vécu comme un ange avec Valſain. — Avec moi j'eſpere qu'elle vivra de même. — Pourquoi donc lui faire l'injure d'être jaloux ? — C'eſt un mouvement involontaire dont je ne puis me rendre raiſon. — Vous avouez donc que c'eſt une folie ? — Elle eſt au point, que je ne puis voir auprès de ma femme un homme d'une jolie figure ou d'un mérite diſtingué, ſans que la tête me tourne ; & voilà pourquoi ma porte eſt fermée aux plus aimables gens du monde. — Le Marquis & moi, dit le Chevalier, nous ne ſommes pas dangereux, & nous eſpérons... — Vous, Meſſieurs ! vous êtes de ceux qui feroient le malheur de ma vie. Je vous connois trop bien pour ne pas vous craindre ; & puiſqu'il faut vous l'avouer, j'ai moi-même exigé de ma femme qu'elle ne vous revît jamais. — Mais, Monſieur le Préſident, voilà un compliment fort

mal-honnête. — Ah, Meſſieurs! c'eſt le plus flatteur que puiſſe vous faire un jaloux. Chevalier, dit le Marquis, quand Luſane les eut quittés, nous voulions, ce me ſemble, nous moquer de cet homme là. — C'étoit mon deſſein. — Je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt lui qui ſe moque de nous. — J'en ai quelque ſoupçon; mais je m'en vengerai. — Comment? — Comme on ſe venge d'un mari.

Le ſoir même à ſoupé chez la Marquiſe de Bellune, ils dénoncerent Luſane comme le plus odieux des hommes. Et la petite femme, dit la Marquiſe, a la bonté de ſouffrir qu'il la gêne! ah, je lui ferai ſa leçon. La maiſon de Madame de Bellune étoit le rendez-vous de tous les étourdis de la ville & de la cour, & ſon ſecret pour les attirer étoit d'aſſembler les plus jolies femmes. Hortence fut invitée à un bal qu'elle donnoit. Il fallut en prévenir Luſane; mais ſans avoir l'air de lui demander ſon aveu, on lui en dit un mot en paſſant. Non, ma bonne amie,

dit Lusane à Hortence, la maison de Madame de Bellune est sur un ton qui ne vous va point. Le bal chez elle est un rendez-vous dont vous ne devez pas être. Le public n'est pas obligé de vous croire plus infaillible qu'une autre, & pour lui ôter tout soupçon de naufrage, le plus sûr est d'éviter l'écueil. La jeune femme d'autant plus irritée de ce refus qu'elle s'y attendoit moins, se répandit en plaintes & en reproches. Vous abusez, lui dit-elle, de l'autorité que je vous ai confiée; mais craignez de me pousser à bout. Je vous entends, Madame, lui répondit Lusane d'un ton plus ferme & plus sérieux; mais tant que je vous estimerai je ne craindrai point cette menace, & je la craindrois encore moins si je cessois de vous estimer. Hortence qui n'avoit attaché aucune idée aux paroles qui venoient de lui échapper, rougit du sens qu'elles présentoient, & ne fit plus que verser des larmes. Lusane saisit le moment où la vivacité avoit fait place à la confusion. Je

vous deviens odieux, lui dit-il ; cependant quel est mon crime ? de sauver votre jeunesse des dangers qui l'environnoient; de vous détacher de ce qui peut porter atteinte, je ne dis pas à votre innocence, mais à votre réputation ; de vouloir vous faire aimer de bonne heure ce qu'il faut que vous aimiez toujours. — Oui, Monsieur, vos intentions sont bonnes ; mais vous vous y prenez mal. Vous voulez me faire aimer mes devoirs, & vous m'en faites une servitude. Il peut y avoir dans mes liaisons des conséquences à prévoir, mais il falloit dénouer au lieu de rompre, & me détacher insensiblement des personnes qui vous déplaisent, sans vous donner le ridicule de m'emprisonner chez moi. Quand le ridicule n'est pas fondé, reprit Lusane, il retombe sur ceux qui le donnent. Cette prison dont vous vous plaignez est l'asyle des bonnes mœurs, & sera celui de la paix & du bonheur quand il vous plaira. Vous me reprochez de n'avoir pas usé de ménage-

ment avec le monde & avec vous-même; j'ai eu mes raiſons pour couper dans le vif. Je ſçais qu'à votre âge la contagion de la mode, de l'exemple & de l'habitude, fait chaque jour de nouveaux progrès, & qu'à moins d'interrompre toute communication, il n'y a pas moyen de s'en garantir. Il m'en coûte plus que je ne puis dire de vous parler d'un ton abſolu; mais c'eſt ma tendreſſe pour vous qui m'en donne le courage; un ami doit ſçavoir au beſoin déplaire à ſon ami. Soyez donc bien sûre que tant que je vous aimerai j'aurai la force de vous réſiſter, & malheur à vous ſi je vous abandonne. — Malheur à moi! Vous m'eſtimez bien peu, ſi vous me croyez perdue dès que vous ceſſerez de me tenir à l'attache! Allez, Monſieur, j'ai ſçu me conduire, & Valſain qui me rendoit juſtice, n'a jamais eu à ſe repentir d'avoir daigné ſe fier à moi. Je vous déclare que dans mon époux je n'ai pas prétendu me donner un tyran. Il faut, pour condeſcendre à vos volontés une force ou

une foibleſſe que je n'ai pas; toutes les privations que vous m'impoſez me ſont douloureuſes, & je ne m'y accoûtumerai jamais.

Luſane livré à lui-même ſe reprocha les larmes qu'il lui faiſoit répandre. Qu'ai-je entrepris, diſoit-il? & quelle épreuve pour mon ame! moi, ſon tyran, moi qui l'aime plus que ma vie, & à qui ſes plaintes déchirent le cœur! Si je perſiſte je la déſeſpere, & ſi je fléchis un ſeul inſtant je perds le fruit de ma conſtance. Un pas dans ce monde qu'elle aime va l'y engager de nouveau. Il faut donc le ſoutenir, ce perſonnage ſi cruel, & bien plus cruel pour moi que pour elle.

Hortence paſſa la nuit dans la plus vive agitation; tous les partis violens ſe préſenterent à ſon eſprit, mais l'honnêteté de ſon ame en fut effrayée. Pourquoi me décourager, dit-elle, quand ſon dépit fut un peu calmé? cet homme-là ſe poſſede & me domine, parce qu'il ne m'aime pas; mais s'il venoit jamais à m'aimer, je

regnerois bientôt moi-même. Employons les ſeules armes que la nature nous a données, la douceur & la ſéduction.

Luſane, qui n'avoit pû fermer l'œil, vint lui demander le matin, avec l'air de l'amitié, comment elle avoit paſſé la nuit. Vous le ſçavez, lui dit-elle, vous qui vous plaiſez à troubler mon repos. Ah, Luſane, étoit-ce à vous de faire mon malheur ? qui m'eût dit que je me repentirois d'un choix que j'avois fait de ſi bon cœur & de ſi bonne foi ? En prononçant ces mots elle lui avoit tendu la main, & des yeux les plus éloquens qu'eût jamais fait parler l'amour lui reprochoient ſon ingratitude. Moitié de moi-même, lui dit-il en l'embraſſant, crois que j'ai mis ma gloire & mon bonheur à te rendre heureuſe. Je veux que ta vie ſoit ſemée de fleurs ; mais permets que j'en arrache les épines. Fais des vœux qui ne doivent jamais te coûter aucun regret, & ſois sûre qu'ils seront accomplis dans mon ame auſſi-tôt que

formés dans la tienne. La loi que je t'impose n'eſt que ta volonté, non celle du moment qui eſt une fantaiſie, un caprice ; mais celle qui naîtra de la réflexion & de l'expérience, celle que tu auras dans dix ans d'ici : j'ai pour toi la tendreſſe d'un amant, la franchiſe d'un ami, & l'inquiéte vigilance d'un pere ; voilà mon cœur : il eſt digne de toi, & ſi tu es encore aſſez injuſte pour t'en plaindre, tu ne le feras pas long-tems. Ce diſcours fut accompagné des marques les plus touchantes d'un amour paſſionné, & Hortence y parut ſenſible. Huit jours ſe paſſerent dans la plus douce intelligence, dans l'union la plus intime qui puiſſe régner entre deux époux. Aux charmes de la beauté, de la jeuneſſe & des graces, Hortence joignoit l'enchantement de ces careſſes timides, que l'amour d'intelligence avec le devoir, ſemble voler à la pudeur. C'eſt le plus délié de tous les filets pour envelopper un cœur tendre. Mais tout cela étoit-il bien ſincere? Lu-

ſane le croyoit; je le crois auſſi. Après tout, ce ne ſeroit pas la premiere femme qui auroit accordé ſon penchant avec ſes vûes, & ſa politique avec ſes plaiſirs.

Cependant on approchoit de ces jours conſacrés à la folie & à la joie, & pendant leſquels nous ſommes auſſi fous, mais beaucoup moins joyeux que nos peres. Hortence fit entrevoir à Luſane l'envie de donner une fête, où la muſique précéderoit un ſoupé, qui ſeroit ſuivi de la danſe. Luſane y conſentit de la meilleure grace du monde, mais non pas ſans précaution : il convint avec ſa femme du choix & du nombre des perſonnes qu'elle inviteroit ; & ſelon cet arrangement les billets furent diſtribués.

Le jour arrive & tout eſt préparé avec les ſoins d'un amant magnifique ; mais ce matin même, le Suiſſe demande à parler à Monſieur. Outre les perſonnes qui ſe préſenteront avec des billets, Madame veut, lui dit-il, que je laiſſe entrer celles qui viendront au bal. Eſt-ce l'inten-

tion de Monſieur? Aſſurément, dit Luſane en diſſimulant ſa ſurpriſe, & vous ne devez pas douter que je n'approuve ce que Madame vous a preſcrit. A l'inſtant même il ſe rendit chez elle, & après lui avoir raconté ce qui venoit d'arriver, Vous vous êtes expoſée, lui dit-il, à rougir devant vos domeſtiques; vous avez fait plus, vous avez haſardé ce qu'une femme ne peut trop ménager, la confiance de votre époux. Eſt-ce à vous, Hortence, d'uſer de ſurpriſe avec moi? Si j'étois moins perſuadé de l'honnêteté de votre ame, quelle idée m'en donneriez-vous? & quel eût été le ſuccès de cette imprudence? le plaiſir de m'affliger un moment, & de me rendre avec vous plus défiant que je ne veux l'être. Ah, laiſſez-moi vous eſtimer toujours, & reſpectez-vous autant que je vous reſpecte. Je ne veux point vous humilier en révoquant l'ordre que vous avez donné, mais vous me ferez un chagrin mortel ſi vous ne le révoquez pas vous-même, & votre con-

duite d'aujourd'hui ſera la regle de toute ma vie. J'ai fait une faute, dit-elle, je la ſens, je vais la réparer. Je vais écrire qu'il n'y aura chez moi ni muſique, ni ſoupé, ni danſe; je ne veux point afficher la joie quand j'ai la mort dans le cœur. Le public ſçaura que je ſuis malheureuſe, mais je ſuis laſſe de diſſimuler. Alors Luſane, tombant à ſes pieds, Si je t'aimois moins, lui dit-il, je céderois à tes reproches; mais je t'adore, je me vaincrai: je mourrai de douleur d'être haï de ma femme, mais je ne puis vivre avec la honte de l'avoir trahie en l'abandonnant. Je me ſuis fait une joie ſenſible de te donner une fête, tu la refuſes, parce que j'en exclus ce qui n'eſt pas digne de t'approcher; tu m'annonces par-là qu'un monde frivole t'eſt plus cher que ton époux; c'en eſt aſſez: je vais faire dire que la fête n'aura pas lieu. Hortence émue jusqu'au fond de l'ame de ce qu'elle venoit d'entendre, & plus touchée encore des pleurs qu'elle avoit vû couler, fit un

retour ſur elle-même. A quoi vais-je m'obſtiner, dit-elle? les gens dont il veut que je me détache ſont-ils mes amis? me ſacrifieroient-ils le plus léger de leurs intérêts? & pour eux je perds le repos de ma vie, je la trouble, je l'empoiſonne, je renonce à tout ce qui peut en faire la douceur ! C'eſt le dépit, c'eſt la vanité qui m'inſpirent. Ai-je ſeulement voulu examiner ſi mon époux avoit raiſon? je n'ai vu que l'humiliation d'obéir. Mais qui commandera ſi ce n'eſt le plus ſage? Je ſuis eſclave; & qui ne l'eſt pas, ou qui ne doit pas l'être de ſes devoirs? J'appelle tyran un honnête homme, qui me conjure les larmes aux yeux de prendre ſoin de ma réputation ! Où eſt donc cet orgueil que je lui reproche? Ah, je ſerois peut-être bien à plaindre s'il étoit auſſi foible que moi. Je l'afflige dans le moment même qu'il vient d'avoir l'attention la plus délicate à me ménager ! Voilà des torts, en voilà de réels, & non pas ceux que je lui attribue. Al-

lez, dit-elle à une de ſes femmes, allez dire à Monſieur que je veux lui parler. A peine eut-elle donné ce meſſage qu'il lui prit un ſaiſiſſement. Je vais donc, dit-elle, conſentir à m'ennuyer toute ma vie? Car je ne puis me diſſimuler qu'on ne s'amuſe que dans le monde, & tous ces honnêtes gens au milieu deſquels il veut que je vive, n'ont point l'agrément des amis de Valſain. Comme cette réflexion avoit un peu changé la diſpoſition de ſon ame, elle ſe contenta de dire à Luſane qu'elle vouloit bien céder encore une fois. Elle s'excuſa auprès des perſonnes qui lui avoient demandé à venir au bal; & la fête, auſſi brillante qu'il étoit poſſible, eut toute la vivacité de la joie, ſans tumulte & ſans confuſion.

Dis-moi donc, ma chere amie, s'il a rien manqué à nos amuſemens, demanda Luſane à Hortence? Vous me déguiſez quelquefois, lui dit-elle, la gêne que vous m'impoſez; mais tous les jours ne ſont pas des fêtes. C'eſt dans le vuide &

le ſilence de ſa maiſon qu'une femme de mon âge reſpire le poiſon de l'ennui; & ſi vous voulez voir ce poiſon lent conſumer ma jeuneſſe, vous en aurez tout le plaiſir. Non, Madame, lui dit-il pénétré de douleur, je n'ai point cette cruauté froide que vous me ſuppoſez. S'il faut que je renonce au ſoin de vous rendre heureuſe, à ce ſoin ſi cher & ſi doux qui devoit occuper ma vie, au moins n'aurai-je pas à me reprocher d'avoir empoiſonné vos jours. Ni moi ni les amis vertueux que je vous ai choiſis, n'avons de quoi vous dédommager des privations que je vous cauſe; ſans la foule qui vous environnoit, ma maiſon eſt pour vous une ſolitude effrayante; vous avez la dureté de me le déclarer à moi-même : il faut donc vous rendre cette liberté ſans laquelle vous n'aimez rien. Je n'exige plus de vous qu'un ſeul acte de complaiſance : demain je vous amenerai une ſociété nouvelle, & ſi vous ne la jugez pas digne d'occuper vos loiſirs,

ſi elle ne vous tient pas lieu de ce monde qui vous eſt ſi cher ; c'en eſt fait, je vous rends à vous-même. Hortence n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il exigeoit : elle étoit bien sûre qu'il n'avoit rien à lui offrir qui valût ſa liberté ; mais ce n'étoit pas l'acheter trop cher que de ſubir encore cette légere épreuve.

Le lendemain à ſon réveil elle vit entrer ſon époux avec un front radieux où brilloient l'amour & la joie. Voici, dit-il, la nouvelle ſociété que je te propoſe : ſi tu n'es pas contente de celle-ci, je ne ſçais plus comment t'amuſer. Que l'on s'imagine la ſurpriſe de cette mere ſenſible en voyant paroître les deux enfans qu'elle avoit eus de Valſain. Mes enfans, dit Luſane en les prenant dans ſes bras pour les élever ſur le lit d'Hortence, embraſſez votre mere, & obtenez de ſa tendreſſe qu'elle daigne partager les ſoins que je prendrai de vous élever. Hortence les reçut dans ſon ſein & les arroſa de ſes larmes. En attendant, pourſuivit Lu-

ſane, que la nature m'accorde le titre de pere, l'amour & l'amitié me le donnent, & j'en vais remplir les devoirs. Viens, mon ami, dit Hortence, voilà pour moi la plus chere & la plus touchante de tes leçons. J'avois oublié que j'étois mere, j'allois oublier que j'étois épouſe, tu m'en rappelles les devoirs ; & ces deux liens réunis m'y attachent pour toute ma vie.





H. Gravelot Inv. *De Longueil Sculp.*

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU.

JOUISSEZ, Madame, de tous les agrémens de votre maiſon ; faites-en les honneurs & les délices ; mais ne vous y mêlez de rien. Ainſi parloit depuis près de huit ans, le faſtueux Mélidor à ſa femme. C'étoit un conſeil agréable à ſuivre ; auſſi la jeune & vive Acélie l'avoit-elle aſſez bien ſuivi. Mais la raiſon vint avec l'âge, & l'eſpece d'enivrement où elle avoit été, ſe diſſipa.

Mélidor avoit eu le malheur de naître dans l'opulence. Elevé parmi la jeune nobleſſe du Royaume, revêtu en entrant dans le monde d'une charge conſidérable, maître de ſon bien dès l'âge de raiſon, ce fut pour lui l'âge des folies. Son ridicule dominant étoit de vouloir vivre en homme de qualité. Il ſe familiariſoit avec les grands, en étudioit avec

ſoin les manieres, & comme les graces nobles & ſimples d'un véritable homme de cour ne ſont pas faciles à imiter, c'étoit aux airs de nos petits Seigneurs qu'il s'attachoit, comme à de bons modeles.

Il eût été honteux pour lui de ne pouvoir pas dire, *mes domaines & mes vaſſaux :* il employa donc la meilleure partie de ſes fonds en des terres, dont le revenu étoit mince à la vérité, mais dont les droits étoient magnifiques.

Il avoit oui dire que les grands Seigneurs avoient des Intendans qui les voloient, des créanciers qu'ils ne payoient pas, & des maîtreſſes peu fidelles ; il eût regardé comme au-deſſous de lui de voir ſes comptes, de payer ſes dettes, & d'être délicat en amour.

L'aîné de ſes enfans avoit à peine atteint ſa ſeptieme année ; il eut grand ſoin de lui choiſir un Gouverneur ſuffiſant & ſot, qui pour tout mérite ſaluoit avec grace.

Ce Gouverneur étoit le protégé d'un

complaiſant de Mélidor, appellé Duranſon, perſonnage inſolent & bas, eſpece de dogue qui aboyoit à tous les paſſans, & ne careſſoit que ſon maître. Son rôle étoit celui d'un Miſantrope plein d'arrogance & d'humeur. Riche, mais avare, il trouvoit commode d'avoir une bonne maiſon qui ne fût pas la ſienne, & des plaiſirs de toute eſpece dont un autre que lui fît les frais. Taciturne obſervateur de tout ce qui ſe paſſoit, on le voyoit enfoncé dans un fauteuil, décider de tout par quelques mots tranchans, & s'ériger en cenſeur domeſtique. Malheur à l'homme de bien qui n'étoit pas à craindre; il le déchiroit ſans ménagement, pour peu que ſon air lui eût déplu.

Mélidor prenoit l'humeur de Duranſon pour de la philoſophie. Il ſçavoit bien qu'il étoit ſon héros; & l'encens d'un homme de ce caractere étoit pour lui un parfum délicat. Le bruſque flatteur n'avoit garde de ſe compromettre

& de s'afficher. S'il applaudiſſoit Mélidor en public, ce n'étoit que d'un coup d'œil, ou d'un ſourire complaiſant : il gardoit la louange pour le tête-à-tête ; mais alors il l'en raſſaſioit. Mélidor avoit de la peine à ſe croire doué d'un mérite ſi éminent ; mais il falloit bien qu'il en fût quelque choſe, car l'ami Duranſon qui l'en aſſuroit, n'étoit rien moins qu'un fade adulateur.

C'étoit peu de plaire au mari, Duranſon s'étoit auſſi flatté de ſéduire la jeune femme. Il commença par lui dire du bien d'elle ſeule, & du mal de toutes celles de ſon âge & de ſon état. Mais elle fut auſſi peu touchée de ſes ſatyres que de ſes éloges. Il ſoupçonna qu'on le mépriſoit ; il eſſaya de ſe faire craindre, & par des traits malins & piquans il lui fit ſentir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être méchant aux dépens d'elle-même. Cela ne réuſſit pas mieux. Je puis avoir des ridicules, lui dit-elle, & je permets qu'on les attaque, mais d'un peu plus loin,

s'il vous plaît. Chez moi, un cenſeur aſſidu m'ennuiroit preſque autant qu'un complaiſant ſervile.

Au ton réſolu qu'elle prit, Duranſon vit bien que pour la réduire il falloit un plus long détour. Tâchons, dit-il, qu'elle ait beſoin de moi : affligeons-la pour la conſoler ; & quand ſa vanité bleſſée me la livrera ſans défenſe, je ſaiſirai un moment de dépit. Le confident des peines d'une femme en eſt ſouvent l'heureux vengeur.

Je vous plains, lui dit-il, Madame, & je ne dois plus vous diſſimuler ce qui m'afflige ſenſiblement. Depuis quelque tems Mélidor ſe dérange ; il fait des folies ; & s'il continue, il n'aura plus beſoin d'un ami tel que moi.

Soit légéreté, ſoit diſſimulation avec un homme qu'elle n'eſtimoit pas, Acélie reçut cet avis ſans daigner en paroître émue. Il inſiſta, fit valoir ſon zèle, déclama contre les caprices & les travers des maris d'à préſent ; dit en avoir fait

rougir Mélidor, & oppoſant les charmes d'Acélie aux vains appas qui touchoient ſon époux, il s'anima ſi fort qu'il s'oublia, & ſe trahit bien-tôt lui-même. Elle ſourit avec dédain de la maladreſſe du fourbe. Voilà ce que j'appelle un ami, dit-elle, & non pas ces vils complaiſans, que le vice tient à ſes gages pour le flatter & le ſervir. Je ſuis bien sûre, par exemple, que vous avez dit à Mélidor en face tout ce que vous venez de me dire. — Oui, Madame, & beaucoup plus encore. — Vous aurez donc bien le courage de lui reprocher devant moi ſes torts; de l'en accabler? — Devant vous, Madame! Ah gardez-vous de faire un éclat: ce ſeroit l'éloigner ſans retour. Il eſt fier; il ſeroit indigné d'avoir à rougir à vos yeux. Il ne verroit en moi qu'un perfide ami. Et qui ſçait même quel motif caché il donneroit à notre intelligence? — N'importe, je veux le convaincre, & lui oppoſer en vous un témoin qu'il ne puiſſe déſavouer. — Non, Madame,

Madame, non, vous feriez perdue. C'eſt en diſſimulant qu'une femme regne : les ménagemens, la douceur, & vos charmes, voilà ſur nous vos avantages. La plainte & le reproche ne font que nous aigrir ; & de tous les moyens de nous corriger, le plus mauvais c'eſt de nous confondre. Il avoit raiſon, mais inutilement. Acélie ne vouloit rien entendre. Je ſçais, diſoit-elle, tout ce que je riſque, mais fallût-il en venir à une rupture, je ne veux pas être par mon ſilence, la complaiſante de mon mari. Il eut beau vouloir la diſſuader ; il fut réduit à lui demander grace, & à la ſupplier de ne pas le punir d'un zele peut-être imprudent. Et voilà donc, lui dit Acélie, cette franchiſe courageuſe que rien ne peut intimider ? Je ferai plus ſage que vous ; mais ſouvenez-vous, Duranſon, de ne jamais dire de vos amis ce que vous ne voulez pas qu'ils entendent. Quant à moi, quelque tort que mon

mari ſe donne, je vous défends de m'en parler jamais.

Duranſon furieux d'avoir été ſi mal reçu, jura la perte d'Acélie; mais il falloit d'abord l'entraîner dans la ruine de ſon mari.

Perſonne à Paris n'a autant d'amis qu'un homme opulent & prodigue. Ceux de Mélidor à ſon ſoupé, ne manquoient pas de le louer en face; & ils avoient l'honnêteté d'attendre qu'on fût hors de table pour ſe moquer de lui. Ses créanciers, qui croiſſoient en nombre, n'étoient pas ſi complaiſans; mais l'ami Duranſon en écartoit la foule. Il ſçavoit, diſoit-il, la maniere d'impoſer à ces fripons-là. Cependant comme ils n'étoient pas tous également timides, il falloit de tems en tems, pour appaiſer les plus mutins, avoir recours aux expédiens & Duranſon, ſous un nom ſuppoſé venant au ſecours de ſon ami, lui prêtoit ſur gages à la plus groſſe uſure.

Plus les affaires de Mélidor ſe dérangeoient, moins il vouloit en entendre parler. Faites, diſoit-il à ſon Intendant, je ſignerai, mais laiſſez-moi tranquille. Enfin l'Intendant vint lui annoncer qu'il ne ſçavoit plus où donner de la tête, & que ſes biens alloient être ſaiſis. Mélidor s'en prit à l'Homme d'affaires, & lui dit qu'il étoit un fripon. Je ſuis tout ce qu'il vous plaira, lui répondit le tranquille Intendant; mais vous devez, il faut payer, faute de quoi l'on va vous pourſuivre.

Mélidor fit appeller le fidele Duranſon, & lui demanda s'il étoit ſans reſſource. — Vous en avez une bien ſûre, Madame n'a qu'à s'engager. — Oui; mais y conſentira-t-elle? — Aſſurément! Peut-elle héſiter, quand il y va de votre honneur? cependant ne l'alarmez pas: traitez légerement la choſe, & ne lui laiſſez voir dans cet engagement qu'une formalité d'uſage, qu'elle ne peut s'empêcher de remplir. Mélidor embraſſa ſon

ami, & il se rendit chez sa femme.

Acélie toute occupée de ses amusemens, ne sçavoit rien de ce qui se passoit. Mais heureusement le Ciel l'avoit douée d'un esprit juste & d'une ame ferme. Je viens, Madame, lui dit son mari, de voir votre nouvelle voiture : elle sera délicieuse. Vos chevaux neufs sont arrivés; ah, Madame, le joli attelage! c'est le Comte de Pise qui les dresse. Ils sont fringans; mais il les domptera : c'est le meilleur cocher de Paris.

Quoiqu'Acélie fût accoutumée aux galanteries de son époux, elle ne laissa pas d'être surprise & flattée de celle-ci. Je vous ruine, lui dit-elle. — Hé, Madame, quel plus digne usage puis-je faire de mon bien que de l'employer à ce qui peut vous plaire? Desirez sans ménagement, & jouissez sans inquiétude : je n'ai rien qui ne soit à vous; & je me flatte que vous pensez de même. A propos, ajouta-t-il négligemment, j'ai quelque arrangement à faire, où pour remplir

les formalités, j'aurai besoin de votre seing. Mais nous parlerons de cela ce soir. A présent ce qui m'occupe, c'est la couleur de votre voiture: le Vernisseur n'attend que votre goût. Je me consulterai, dit-elle, & dès qu'il fut sorti, elle tomba dans les réflexions.

Acélie étoit une riche héritiere, & la loi lui assuroit son bien. Elle entrevit les conséquences de l'engagement qu'on lui proposoit, & le soir, au lieu d'aller au spectacle, elle passa chez son Notaire. Quelle fut sa surprise, en apprenant que Mélidor étoit réduit aux expédiens les plus ruineux! elle employa le tems du spectacle à s'instruire & à se consulter.

A son retour elle dissimula sa peine aux yeux du monde qu'elle avoit à souper; mais lorsque son mari, tête-à-tête avec elle, lui proposa de s'engager pour lui, Je ne vous abandonnerai pas, lui dit-elle, si vous daignez vous fier à moi; mais j'exige une confiance entiere, un plein pouvoir de régir ma maison.

Mélidor fut humilié de l'idée d'avoir ſa femme pour tuteur. Il lui dit qu'elle prenoit l'alarme mal-à-props, & qu'il ne ſouffriroit point qu'elle entrât dans un détail ennuyeux pour elle. — Non, Monſieur, je l'ai trop négligé : c'eſt un tort que je n'aurai plus. Il ne crut pas devoir inſiſter davantage, & les créanciers s'étant aſſemblés le lendemain, Meſſieurs, leur dit-il, vos viſites m'obſédent : voilà Madame qui veut bien vous entendre ; voyez avec elle à vous arranger. Meſſieurs, leur dit Acélie d'un ton ſage, mais aſſuré, quoique mon bien ſoit à mes enfans, je ſens qu'il eſt juſte que j'en aide leur pere ; mais je veux de la bonne foi. Les honnêtes gens me trouveront exacte, mais je ne réponds point à des fripons des folies d'un diſſipateur. Vous m'apporterez demain copie de vos titres. Je ne veux que le tems de les examiner : je ne vous ferai pas languir.

Dès qu'Acélie ſe vit à la tête de ſa maiſon, ce ne fut plus la même femme.

Elle jetta les yeux ſur ſa vie paſſée, & n'y vit que le papillotage de mille vaines occupations. Sont-ce là, dit-elle, les devoirs d'une mere de famille? Eſt-ce donc au prix de ſon honneur & de ſon repos, qu'il faut payer de jolis ſoupés, des équipages leſtes, & de brillantes frivolités?

Monſieur, dit-elle à ſon mari, j'aurai demain l'état de vos dettes; il me faut celui de vos revenus: faites venir votre Intendant. L'Intendant vint & rendit ſes comptes. Rien de plus clair: loin d'avoir des fonds il ſe trouvoit avoir fait des avances, & il lui étoit dû le double de ſes gages accumulés. Je vois, dit Acélie, que M. l'Intendant ſçait ſon compte un peu mieux que nous. Il ne nous reſte qu'à le payer, en le remerciant de ce qu'il ne lui eſt pas dû davantage. — Le payer, dit Mélidor tout bas! & avec quoi? — De ma caſſette. Le premier pas dans l'économie eſt le renvoi d'un Intendant.

La réforme fut miſe l'inſtant d'après dans le domeſtique & dans la dépenſe; & Acélie donnant l'exemple, Courage, Monſieur, diſoit-elle, coupons dans le vif : nous ne ſacrifions que notre vanité. — Et la décence, Madame? — La décence, Monſieur, conſiſte à ne pas diſſiper le bien d'autrui & à jouir du ſien ſans reproche. — Mais, Madame, en renvoyant vos gens vous les payez; & c'eſt épuiſer notre unique reſſource. — Soyez tranquille, mon ami : j'ai des bijoux, des diamans; & en ſacrifiant ces parures, je m'en fais une qui les vaut bien.

Le jour ſuivant les créanciers arrivent, & Acélie leur donne audience. Ceux dont Mélidor avoit acheté des meubles de prix, ou des curioſités ſuperflues, conſentirent à les reprendre, avec un bénéfice honnête. Les autres enchantés de l'accueil & de la bonne volonté d'Acélie, s'accorderent tout d'une voix à n'avoir qu'elle pour arbi-

tre, & les graces conciliatrices réunirent tous les eſprits.

Un ſeul, d'un air aſſez confus, diſoit ne pouvoir ſe relâcher ſur rien. Il avoit des effets précieux en gage; & ſur la liſte des emprunts il étoit noté pour une uſure énorme. Acélie le retint ſeul, pour le fléchir, s'il étoit poſſible. Moi, Madame, lui dit-il, preſſé par ſes reproches! je ne ſuis pas ici pour moi; & M. Duranſon auroit pu ſe paſſer de me faire jouer ce vilain perſonnage.—Duranſon, dites-vous! Quoi, c'eſt lui qui ſous votre nom?...—C'eſt lui-même.—Ainſi nos gages ſont dans ſes mains?—Oui, ſans doute, & un écrit de moi où je déclare qu'il ne m'eſt rien dû.—Et cet écrit qu'il a de vous, puis-je en avoir un double? —Aſſurément, & tout à l'heure ſi vous voulez, car le nom d'uſurier me peſe. C'étoit une arme pour Acélie; mais il n'étoit pas tems d'éclairer Mélidor, & de révolter Duranſon. Elle crut devoir diſſimuler encore.

Son Notaire qui vint la voir, trouva que dans vingt-quatre heures elle avoit mis en épargne une bonne partie de ſon revenu & acquitté une foule de dettes. Vous êtes, lui dit-il, dans les bons principes. L'économie eſt de toutes les reſſources la plus ſûre & la plus facile. On s'enrichit dans un inſtant de tout le bien qu'on diſſipoit.

Pendant leur entretien, Mélidor confondu s'affligeoit de voir ſa maiſon dépouillée. Hé, Monſieur, lui dit ſa femme, conſolez-vous: je ne vous retranche que des ridicules. Mais il ne voyoit que le monde, & l'humiliation de décheoir. Il ſe retira conſterné laiſſant Acélie avec le Notaire.

Une jeune femme a dans les affaires un avantage prodigieux. Sans inſpirer ce qu'on entend par l'eſpoir & le deſir de plaire, elle intéreſſe, elle engage à une eſpece de facilité que les hommes n'ont pas l'un pour l'autre. La nature ménage entre les deux ſexes une intelligence

ſecrete : tout s'applanit, tout ſe concilie ; & au lieu que l'on traite en ennemis d'homme à homme, avec une femme on ſe livre en ami. Acélie en fit plus d'une fois l'épreuve ; & ſon Notaire mit à la ſervir un zele & une affection qu'il n'eût pas eue pour ſon mari.

Madame, lui dit-il, en faiſant la balance des biens de Mélidor avec la ſomme de ſes dettes, je trouve aſſez de quoi l'acquitter. Mais des biens vendus à la hâte ſont communément à vil prix. Suppoſons que les ſiens ſoient libres ; ils peuvent répondre, & au-delà, de deux cens mille écus qu'il doit ; & ſi vous voulez vous engager pour lui, il n'eſt pas impoſſible de réduire cette foule de créances ruineuſes & bruyantes, à un petit nombre d'articles plus ſimples & moins onéreux. Faites, Monſieur, dit Acélie, je conſens à tout : je m'engage pour mon mari ; mais que ce ſoit à ſon inſçu. Le Notaire uſa de prudence, & Acélie fut autoriſée à contracter au nom de Mélidor.

Celui-ci avoit été de bonne foi ſur tous les articles, excepté ſur un ſeul, qu'il n'avoit oſé déclarer à ſa femme. La nuit, Acélie l'entendant gémir, tâchoit avec douceur de le conſoler. Vous ne ſçavez pas tout, lui dit-il ; & ces mots furent ſuivis d'un profond ſilence. Acélie le preſſoit en vain ; la honte lui étouffoit la voix. Hé quoi, lui dit-elle, vous avez des peines que vous n'oſez me confier ! avez-vous un ami plus tendre, plus sûr, plus indulgent que moi ? Plus vous avez droit à mon eſtime, reprit Mélidor, plus je dois rougir de l'aveu qui me reſte à vous faire. Vous avez entendu parler de la courtiſanne Eléonore..... que vous dirai-je ? Elle a de moi pour cinquante mille écus de billets. Acélie vit avec joie le moment de regagner le cœur de ſon mari. Ce n'eſt pas le tems de vous reprocher, lui dit-elle, une folie dont vous avez honte, & à laquelle ma diſſipation a peut-être contribué. Réparons & oublions nos torts : celui-ci

n'eſt pas ſans remede. Mélidor ne concevoit pas qu'une femme juſques-là ſi légere, eût tout-à-coup acquis tant de raiſon. Acélie n'étoit pas moins ſurpriſe qu'un homme ſi haut & ſi vain, fût tout-à-coup devenu ſi modeſte. Seroit-ce un bien pour nous, diſoient-ils l'un & l'autre, d'être tombés dans le malheur ?

Le lendemain Acélie, s'étant bien conſultée, ſe rendit elle-même chez Eléonore. Vous ne ſçavez pas, lui dit-elle, qui vient vous voir ? C'eſt une rivale ; & ſans détour elle ſe nomma. Madame, lui dit Eléonore, je ſuis confuſe de l'honneur que vous me faites. Je ſens que j'ai des torts avec vous ; mais mon état en eſt l'excuſe. C'eſt Mélidor qu'il faut blâmer, & en vous voyant je le blâme moi-même : il eſt plus injuſte que je ne croyois. Mademoiſelle, lui dit Acélie, je ne me plains ni de vous ni de lui. C'eſt la punition d'une femme diſſipée d'avoir un mari libertin ; & j'ai du moins le plaiſir de voir que Mélidor a dans ſes

goûts encore quelque délicateſſe. Vous avez de l'eſprit, l'air de la décence & des graces qui ſeroient faites pour embellir la vertu. — Vous me voyez, Madame, avec trop d'indulgence ; & cela prouve ce qu'on m'a dit ſouvent, que les femmes les plus honnêtes ne ſont pas celles qui nous ménagent le moins. Comme elles n'ont rien à nous envier, elles ont la bonté de nous plaindre. Celles qui nous reſſemblent ſont bien plus injuſtes ! elles nous déchirent en nous imitant. Ecoutez, reprit Acélie qui vouloit l'amener à ſon but, ce que l'on blâme le plus dans celles de votre état, ce n'eſt pas cette foibleſſe dont tant de femmes ont à rougir, mais une paſſion plus odieuſe encore. Le feu de l'âge, le goût des plaiſirs, l'attrait d'une vie voluptueuſe & libre, quelquefois même le ſentiment, car je vous en crois ſuſceptibles, tout cela peut avoir ſon excuſe ; mais en renonçant à la vertu d'une femme, vous n'en êtes que plus obligées

d'avoir au moins celle d'un homme; & il eſt une ſorte d'honnêteté à laquelle vous ne renoncez pas?—Non, ſans doute. —Hé bien, dites-moi, cette honnêteté vous permet-elle d'abuſer de l'ivreſſe & de la folie d'un amant, au point d'exiger, d'accepter de lui des engagemens inſenſés, & ruineux pour ſa famille? Mélidor, par exemple, vous a fait pour cinquante mille écus de billets; en ſentez-vous la conſéquence, & combien l'on a droit de ſévir contre une telle ſéduction? Madame, répondit Eléonore, c'eſt un don volontaire; & M. Duranſon m'eſt témoin que j'ai refuſé beaucoup mieux. —Vous connoiſſez Duranſon? — Oui, Madame: c'eſt lui qui m'a donné Mélidor; & j'ai bien voulu pour cela le tenir quitte de ſes promeſſes. —Fort bien: il a mis ſon article ſur le compte de ſon ami. —Il me l'a dit, & j'ai ſuppoſé que Mélidor le trouvoit bon. Du reſte Mélidor étoit libre, & je n'ai de lui que ce qu'il m'a donné, & rien, je

crois, n'eſt mieux acquis. — Vous le croyez; mais le croiriez-vous ſi vous étiez l'enfant qu'on dépouille. Mettez-vous à la place d'une mere de famille, dont l'époux ſe ruine ainſi; qui touche au moment de le voir deshonoré, pourſuivi, chaſſé de ſes biens, privé de ſon état, obligé de ſe cacher aux yeux du monde, & de laiſſer ſa femme & ſes enfans en proie à la honte & à la douleur; ſoyez un moment cette femme ſenſible & déſolée, & jugez-vous dans cet état. Que ne feriez-vous pas, Mademoiſelle? vous auriez ſans doute recours aux loix qui veillent ſur les mœurs. Vos plaintes & vos larmes réclameroient contre une ſurpriſe odieuſe, & la voix de la nature & celle de l'équité s'éleveroient en votre faveur. Oui, Mademoiſelle, les loix ſéviſſent contre le poiſon; & le don de plaire en eſt un, lorſqu'on en abuſe. Il n'attaque pas la vie, mais il attaque la raiſon & l'honneur; & ſi dans l'ivreſſe qu'il cauſe, on exige, on ob-

tient d'un homme des ſacrifices inſenſés, ce que vous appellez des dons libres, ſont réellement des larcins. Voilà ce qu'une autre diroit, ce que vous diriez peut-être à ma place. Hé bien, je ſuis plus modérée. Il vous eſt dû; je viens vous payer: mais noblement, & non pas follement. Il y a ſix mois que Mélidor vous aime, & en vous donnant mille louis vous avouerez qu'il eſt magnifique. Eléonore attendrie & confuſe n'eut pas le courage de refuſer. Elle prit les billets de Mélidor, & ſuivit Acélie chez ſon Notaire.

N'aimeriez-vous pas mieux, lui dit Acélie en arrivant, une rente de cent louis, que cette ſomme qui dans vos mains ſera peut-être bien-tôt diſſipée? Le moyen de ſe détacher du vice, mon enfant, c'eſt de ſe mettre au-deſſus du beſoin; & j'ai dans l'idée que quelque jour vous ſerez bien-aiſe de pouvoir être honnête.

Eléonore baiſant la main d'Acélie, &

laiſſant échapper quelques larmes, Ah, Madame, dit-elle, que ſous vos traits la vertu eſt aimable & touchante ! ſi j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour.

Le Notaire enchanté d'Acélie, lui apprit que les deux cens mille écus étoient dans ſes mains, & qu'ils l'attendoient. Elle s'en alla comblée de joie, & en revoyant Mélidor, Voilà vos billets doux, lui dit-elle : on a eu bien de la peine à s'en deſſaiſir ; n'en écrivez plus de ſi tendres. L'ami Duranſon étoit préſent ; & à l'air ſombre de Mélidor, elle vit bien qu'il l'avoit fait rougir de s'être livré à ſa femme. Vous recevez bien froidement, dit-elle à ſon mari, ce qui pourtant vous vient d'une main chere ! — Voulez-vous, Madame, que je me réjouiſſe d'être la fable de Paris ? On ne parle que de ma ruine ; & vous la rendez ſi éclatante que mes amis eux-mêmes ne peuvent plus la déſavouer. — Vos amis avoient donc, Monſieur, quelque moyen

l'y remédier ſans bruit? Ils ſont venus apparemment vous offrir leur crédit & leurs bons offices? M. Duranſon, par exemple.... — Moi, Madame! je ne puis rien; mais je crois que ſans un éclat deshonorant, il étoit facile de trouver des reſſources. — Oui, de ces reſſources qui n'en laiſſent aucune? Mon mari n'en a que trop uſé: vous le ſçavez mieux que perſonne. Quant au deshonneur que vous attachez à l'éclat de notre malheur, je ſçais quelle eſt votre délicateſſe, & je l'eſtime comme je dois. — Madame! je ſuis un honnête homme, & on le ſçait. — On doit le ſçavoir, car vous le dites à tout le monde; mais comme Mélidor n'aura plus d'intrigue amoureuſe à nouer, votre honnêteté lui devient inutile. Mélidor, à ces mots, prit feu lui-même, & dit à ſa femme qu'elle lui manquoit en inſultant ſon ami. Elle alloit pourſuivre, mais ſans vouloir l'entendre, il ſe retira tranſportée de colere, & Duranſon ſuivit ſes pas.

Acélie n'en fut pas plus émue, & les laissant conspirer ensemble, elle s'occupa du soin de sa maison. Le gouverneur de son fils, depuis leur décadence, trouvoit ses fonctions au-dessous de lui, & le témoignoit sans ménagement. Il fut renvoyé le soir même, & à sa place vint un bon abbé, simple, modeste & assez instruit, qu'elle pria d'être leur ami, & de donner ses mœurs à son éleve.

Mélidor à qui Duranson avoit fait regarder comme le comble de l'humiliation l'ascendant qu'avoit pris sa femme, fut révolté d'apprendre que le gouverneur étoit congédié. Oui, Monsieur, lui dit-elle, je donne à mon fils pour modele & pour guide un homme sage au lieu d'un fat; je prétends aussi éloigner de vous un complaisant plein d'insolence, qui vous fait payer ses plaisirs. Voilà mes torts, je les avoue, & vous pouvez les rendre publics. Il est odieux, lui dit Mélidor sans l'écouter, il est odieux d'abuser de l'état où je suis pour vouloir me

aire la loi. Non, Madame, mon malheur
l'eſt pas tel qu'il me réduiſe à être votre
ſclave. Votre devoir étoit de contracter
'engagement que je vous propoſois :
rous ne l'avez pas fait; vous ne m'êtes
plus rien, & vos ſoins me ſont inutiles.
Si je me ſuis dérangé c'eſt pour vous: le
eul remede à mon malheur, c'eſt d'en
loigner la cauſe, & dès demain nous
ious ſéparerons. — Non, Monſieur, ce
l'eſt pas le moment. Dans peu vous joui-
ez paiſiblement & ſans reproche, d'une
ortune honnête; vous ſerez libre, tran-
quille, heureux. Alors, après avoir ré-
abli votre honneur & votre repos, je
errai ſi je dois faire place aux artiſans
le votre ruine & vous abandonner, pour
vous punir, au bord de l'abyme d'où je
vais vous tirer. Juſques-là nous ſommes
nſéparables, & mon devoir & votre
nalheur ſont des liens ſacrés pour moi.
Du reſte, vous jugerez demain quel eſt
'homme qui m'eſt préféré. C'eſt devant
ui que je vous donnerai les preuves de

ſa perfidie, & je renonce à votre eſtime s'il oſe les déſavouer.

Mélidor interdit de la généreuſe fermeté d'Acélie, fut combattu toute la nuit entre le dépit & la reconnoiſſance. Mais à ſon réveil il reçut une lettre qui le jetta dans le déſeſpoir. On lui écrivoit qu'il n'étoit bruit à la Cour que de ſon luxe, de ſa dépenſe, & du malheur qui en étoit le fruit; que chacun le blâmoit hautement; & qu'on ne ſe propoſoit pas moins que de l'obliger à quitter ſa charge. Liſez, dit-il en voyant Acélie, liſez, Madame, & frémiſſez de l'état où vous m'avez réduit. O, mon ami, dit-il à Duranſon qui venoit d'arriver, je ſuis perdu: vous me l'aviez prédit. L'éclat qu'elle a fait me deshonore. On m'ôte ma charge & mon état. Duranſon fit ſemblant d'être accablé de cette nouvelle. N'ayez pas peur, lui dit Acélie; votre créance eſt aſſurée. Vous n'y perdrez que l'uſure effroyable que vous vouliez tirer de votre ami. Oui, Mélidor,

vous voyez en lui notre uſurier, notre prêteur ſur gages. — Moi, Madame! — Oui, Monſieur, vous-même, & la preuve en eſt dans mes mains. La voilà, dit-elle à ſon mari. Mais ce n'eſt pas tout, ce digne ami vous faiſoit payer à Eléonore les faveurs qu'il en avoit reçues; il oſoit vouloir ſéduire votre femme en l'inſtruiſant de vos amours, & il vous ruinoit ſous un nom ſuppoſé. Ah, c'en eſt trop, dit Duranſon, & il ſe levoit pour ſortir. Encore un mot, lui dit Acélie. Vous êtes démaſqué dans une heure, connu de la Ville & de la Cour, & noté partout d'infamie, ſi à l'inſtant même vous n'apportez chez mon Notaire, où je vais vous attendre, & les gages & les billets que vous avez de Mélidor. Duranſon pâlit, ſe troubla, diſparut, & laiſſa Mélidor confondu, immobile d'indignation & d'étonnement.

Vous, mon ami, raſſurez-vous, dit Acélie à ſon mari. Je prends ſur moi le ſoin de conjurer l'orage. Adieu. Ce ſoir il ſera diſſipé.

Elle ſe rend chez le Notaire, s'engage, reçoit les deux cens mille écus, acquitte ſes dettes, en déchire les titres, à commencer par ceux de Duranſon, qui prudemment s'étoit exécuté. De-là elle monte en chaiſe de poſte, & ſans délai ſe rend à la Cour.

Le Miniſtre ne lui diſſimula point ſon mécontentement, ni la réſolution qu'on avoit priſe d'obliger Mélidor à vendre ſa charge. Je ne prétends pas l'excuſer, dit-elle : le luxe eſt une folie dans notre état, je le ſçais ; mais cette folie a été la mienne plutôt que celle de mon mari. Sa complaiſance eſt ſon unique faute ; &, Monſieur, que ne fait-on pas pour une femme que l'on aime ! J'étois jeune & belle à ſes yeux ; mon mari a conſulté mes deſirs plutôt que ſes moyens ; il n'a ſçu craindre, il n'a connu que le malheur de me déplaire : voilà ſon imprudence ; elle eſt réparée : il ne doit plus rien que ma dot, & je lui en fais le ſacrifice. — Quoi, Madame, s'écria le Miniſtre

le Miniſtre, vous vous êtes engagée pour lui? — Et qui devoit réparer ſon malheur, ſi ce n'eſt celle qui en étoit la cauſe? Oui, Monſieur, je me ſuis engagée, mais j'ai acquis par-là le droit de ménager ſon bien, & d'aſſurer l'état de mes enfans. Mélidor eſt facile, mais il eſt honnête. Il ignore ce que j'ai fait pour lui, & il ne laiſſe pas de me donner le plein pouvoir de diſpoſer de tout. Je ſuis à la tête de ma maiſon, & déja tout y eſt réduit à la plus ſévere économie. Voici en deux mots ce que j'ai fait, & ce que je me propoſe de faire. Alors elle entra dans quelques détails que le Miniſtre voulut bien entendre. Mais, pourſuivit-elle, l'amitié, l'eſtime, la confiance de mon mari, tout eſt perdu pour moi, ſi vous le puniſſez d'une faute qu'il doit me reprocher tant que je ne l'ai pas effacée. Vous êtes juſte, ſenſible, humain; de quoi voulez-vous le punir? D'avoir trop aimé la moitié de lui-même? De s'être oublié, ſacrifié,

pour moi ? Je lui ſerai donc odieuſe ; & il aura ſans ceſſe à rappeller à mes enfans l'égarement & le deshonneur où leur mere l'aura plongé ? A qui voulez-vous ſatisfaire en le puniſſant ? Au public ? Ah ! Monſieur, il eſt un public envieux & méchant, qui n'eſt pas digne de cette complaiſance. Quant au public indifférent & juſte, laiſſez-nous lui donner un ſpectacle bien plus utile & plus touchant que celui de notre ruine. Il verra qu'une femme ſenſée peut ramener un mari honnête homme, & qu'il y a pour des cœurs bien nés des reſſources inépuiſables dans le courage & dans la vertu. Notre retour ſera un exemple ; & s'il eſt honorable pour nous de le donner, il ſera glorieux de le ſuivre ; au lieu que ſi la peine d'une imprudence qui ne nuit qu'à nous ſeuls, excede la faute & lui ſurvit, on ſera peut-être indigné ſans fruit, de nous voir malheureux ſans crime.

Le Miniſtre l'écoutoit avec étonne-

ment. Loin de mettre obſtacle à vos vues, lui dit-il, Madame, je les ſeconderai, même en puniſſant votre époux. Il faut qu'il renonce au titre de ſa charge. — Ah, Monſieur! — J'en ai diſpoſé en faveur de votre fils, & c'eſt par égard, par reſpect pour vous que j'en laiſſe au pere la ſurvivance. La ſurpriſe où fut Acélie d'obtenir une grace au lieu d'un châtiment, la fit preſque tomber aux genoux du Miniſtre. Monſieur, lui dit-elle, il eſt digne de vous de corriger ainſi un pere de famille. Les larmes que vous voyez couler ſont l'expreſſion de ma reconnoiſſance. Mes enfans, mon mari & moi ne ceſſerons de vous bénir.

Mélidor attendoit Acélie avec frayeur; & l'inquiétude fit place à la joie, quand il apprit avec quelle douceur on puniſſoit ſa diſſipation. Hé-bien, lui dit Acélie en l'embraſſant, eſt-ce aujourd'hui que nous nous ſéparons? As-tu encore quelque bon ami que tu préferes à ta femme?

On sçait avec quelle facilité les bruits de Paris se répandent & sont détruits aussi-tôt que semés : l'infortune de Mélidor avoit fait la nouvelle de quelques jours ; son arrangement, ou plutôt le parti courageux qu'avoit pris sa femme, fit une espece de révolution dans les esprits & dans les propos. On ne parloit que de la sagesse, de la résolution d'Acélie ; & lorsqu'elle parut dans le monde avec l'air modeste & libre d'une personne qui ne brave ni n'appréhende les regards du public, elle fut reçue avec un respect qu'elle n'avoit jamais inspiré. Ce fut alors qu'elle sentit le prix de la considération que donne la vertu ; & les hommages qu'on avoit rendus à sa jeunesse & à sa beauté, ne l'avoient jamais tant flattée.

Mélidor plus timide ou plus vain, ne sçavoit quel ton il devoit prendre ni quelle contenance il devoit tenir. Ayons, lui dit sa femme, l'air d'avouer de bonne foi que nous avons été imprudens, & que nous sommes devenus sages. Per

ſonne n'a rien à nous reprocher; ne nous humilions pas nous-mêmes. Si l'on nous voit bien-aiſes d'être corrigés, on nous en eſtimera davantage. Et de quel œil verrez-vous, lui dit-il, cette multitude de faux amis qui nous ont abandonnés? — Du même œil dont je les ai vus, comme des gens que le plaiſir attire & qui s'envolent avec lui. De quel droit comptiez-vous ſur eux? Etoit-ce pour eux que ſe donnoient vos fêtes? La maiſon d'un homme opulent eſt une ſalle de ſpectacle, où chacun croit avoir payé ſa place, quand il l'a remplie avec agrément. Le ſpectacle fini, chacun ſe retire, & l'on ne ſe doit plus rien. Cela eſt fâcheux à imaginer; mais en perdant l'illuſion d'être aimé, vous changez une agréable erreur contre une expérience utile; & il en eſt de ce remede comme de bien d'autres: l'amertume en fait la bonté. Voyez donc le monde comme il eſt, ſans être humilié de l'avoir méconnu, ſans vous vanter de le mieux connoître. Sur-tout, que

perſonne ne ſoit inſtruit de nos petits démêlés : qu'aucun de nous deux n'ait l'air d'avoir cédé à l'autre ; mais qu'il ſemble qu'un même eſprit nous anime & nous fait agir. Quoiqu'il ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on le dit de ſe laiſſer conduire par une femme, je ne veux pas que l'on ſçache que c'eſt moi qui vous ai décidé.

Mélidor devoit tout à ſa femme, mais rien ne l'avoit touché auſſi ſenſiblement que ce trait de délicateſſe, & il eut la bonne foi de l'avouer. Acélie avoit une autre vue que de ménager la vanité de ſon mari : elle vouloit l'engager par ſa vanité même, à ſuivre le plan qu'elle lui avoit tracé. S'il voit tout le monde perſuadé, diſoit-elle, qu'il n'a fait que ce qu'il a voulu, il le croira bientôt comme tout le monde : on tient à ſes propres réſolutions par ce ſentiment de liberté qui réſiſte à celles des autres ; & le point le plus eſſentiel dans l'art de mener les eſprits, c'eſt de leur cacher qu'on les

mene. Acélie eut donc l'attention de renvoyer à ſon mari les éloges qu'on lui donnoit, & Mélidor de ſon côté ne parloit d'elle qu'avec eſtime.

Cependant elle craignoit pour lui la ſolitude & le ſilence de ſa maiſon. On ne retient point un homme qui s'ennuye ; & avant que Mélidor ſe fût fait des occupations, il lui falloit des amuſemens. Acélie eut ſoin de lui former une ſociété peu nombreuſe & choiſie. Je ne vous invite point à des fêtes, diſoit-elle aux femmes qu'elle y engageoit ; mais au lieu du faſte nous aurons le plaiſir. Je vous donnerai de bon cœur un bon ſoupé qui ne coûtera guere ; nous y boirons en liberté à la ſanté de nos amis ; peut-être même y rirons-nous, choſe aſſez rare dans le monde. Elle tint ce qu'elle avoit promis ; & ſon mari lui ſeul regrettoit encore l'opulence où il avoit vécu. Ce n'eſt pas qu'il ne fît de ſon mieux pour s'accoutumer à une vie ſimple ; mais on eût dit qu'il

s'étoit fait dans son ame le même vuide que dans sa maison. Ses yeux & son oreille habitués à un mouvement tumultueux, étoient comme étonnés du calme & du repos. Il voyoit encore avec envie ceux qui se ruinoient comme lui, & Paris, où il se trouvoit condamné aux privations au milieu des jouissances, lui étoit devenu odieux.

Acélie qui s'en apperçut & qui suivoit son plan avec cette constance que l'on ne trouve que dans les femmes, lui proposa d'aller ensemble voir les terres qu'ils avoient acquises. Mais avant de partir elle chargea son Notaire de lui louer, au lieu de l'hôtel qu'ils occupoient, une maison simple avec agrément, pour y loger à son retour.

Des trois terres qu'avoit Mélidor, les deux plus honorables produisoient à peine le tiers de l'intérêt des fonds. Il fut décidé qu'il falloit les vendre. L'autre, dès long-tems négligée, ne demandoit que des avances pour devenir

un excellent bien. Voilà celle qu'il faut conserver, dit Acélie : donnons tous nos soins à la mettre en valeur. L'air en est sain, l'aspect riant, & le terrein fertile; nous y passerons les beaux jours de l'année, & si tu m'en crois nous nous y aimerons. Ta femme n'aura pas les airs, les caprices, l'art des coquettes, mais une bonne & tendre amitié qui fera, si tu la partages, ton bonheur, le mien, celui de nos enfans, & la joie de notre maison. Je ne sçais, mais depuis que je respire l'air de la campagne, mes goûts sont plus simples & plus naturels; le bonheur me semble plus près de moi, plus accessible à mes desirs; je le vois pur & sans nuages dans l'innocence des mœurs champêtres; & j'ai pour la premiere fois l'idée de la sérénité d'une vie innocente qui coule en paix jusqu'à sa fin. Mélidor écoutoit sa femme avec complaisance, & la consolation se répandoit dans son ame comme un baume délicieux.

Il consentit, non sans répugnance, à la vente de celles de ses terres dont les droits l'avoient le plus flatté; & le bon Notaire fit si bien, que dans l'espace de six mois, Mélidor se trouva ne plus rien devoir à personne.

Il n'y avoit plus qu'à l'affermir contre la pente de l'habitude; & Acélie qui connoissoit son foible, ne désespéra point de détruire en lui le goût du luxe, par un goût plus sage & plus satisfaisant. La terre qu'ils s'étoient réservée offroit un champ vaste à d'utiles travaux; & Acélie pour les diriger imagina de se former un petit conseil d'agricoles. Ce conseil étoit composé de sept bons villageois pleins de sens, à qui tous les dimanches elle donnoit à dîner. Ce dîner s'appella le banquet des sept sages. Le conseil se tenoit à table, & Mélidor, Acélie & le petit Abbé assistoient aux délibérations. La qualité des terreins & la culture qui leur convenoit, le choix des plants & des semences, l'établissement

de nouvelles fermes & la diviſion de leur ſol en bois, en pâturages & en moiſſons, la diſtribution des troupeaux deſtinés à l'engrais & au labourage, la direction & l'emploi des eaux, les plantations & les clôtures, & juſqu'aux plus petits détails de l'économie rurale étoient traités dans le conſeil. Nos ſages le verre à la main, s'animoient, s'éclairoient l'un l'autre : on croyoit voir, à les entendre, des tréſors enfouis dans la terre, & qui n'attendoient que des mains qui vinſſent les en retirer.

Mélidor fut flatté de cet eſpoir, & ſur-tout de l'eſpece de domination qu'il exerceroit dans la conduite de ces travaux; mais il ne voyoit pas les moyens d'y ſuffire. Commençons, lui dit Acélie, & la terre nous aidera. On fit peu de choſe cette premiere année, mais aſſez pour donner à Mélidor l'avant-goût du plaiſir de créer.

Le conſeil, au départ d'Acélie, reçut d'elle une petite rétribution, &

ſa bonne grace en augmenta le prix.

Mélidor de retour à la ville fut enchanté de ſa nouvelle maiſon. Elle étoit commode & riante, meublée ſans faſte, mais avec goût. Voilà, mon ami, ce qui nous convient, lui dit ſa femme. Il y en a aſſez pour être heureux, ſi nous ſommes ſages. Elle eut le plaiſir de le voir s'ennuyer à Paris où il ſe trouvoit confondu dans la foule, & ſoupirer après la campagne où le rappelloit le deſir de régner.

Ils y devancerent le retour du Printems; & les ſages s'étant aſſemblés on régla les travaux de l'année.

Dès que Mélidor vit la terre vivifiée par ſon influence, & une multitude d'hommes occupés à la fertiliſer pour lui, il ſe ſentit élever au-deſſus de lui-même. Une nouvelle ferme qu'il avoit établie fut adjugée par le conſeil, & Mélidor eut la ſenſible joie d'y voir naître la premiere moiſſon.

Leur jouiſſance ſe renouvelloit tous

les jours, en voyant ces mêmes campagnes, qui deux ans auparavant languissoient incultes & dépeuplées, se couvrir de cultivateurs & de troupeaux, de bois, de moissons & d'herbages; & Mélidor vit à regret arriver la saison qui le rappelloit à Paris.

Acélie ne put résister à l'envie d'aller revoir le Ministre qui dans son malheur lui avoit tendu la main. Elle lui fit un tableau si touchant du bonheur dont ils jouissoient, qu'il en fut ému jusqu'au fond de l'ame. Vous êtes, lui dit-il, le modele des femmes: puisse un tel exemple faire sur tous les cœurs l'impression qu'il fait sur le mien. Continuez, Madame, & comptez sur moi. On est trop honoré de pouvoir contribuer au bien que vous faites.

Cette terre fortunée où nos époux furent rappellés par la belle saison, devint le plus riant tableau de l'économie & de l'abondance. Mais un tableau plus touchant encore fut celui de l'éduca-

tion qu'ils y donnerent à leurs enfans.

On parloit dans le voiſinage de deux époux comme eux éloignés du monde, & qui dans une riante ſolitude faiſoient leurs délices de cultiver les tendres fruits de leur amour. Allons les voir, dit Acélie, allons prendre de leurs leçons. En arrivant ils virent l'image du bonheur & de la vertu, M. & Madame de Lisbé au milieu de leur jeune famille, uniquement occupés du ſoin de lui former l'eſprit & le cœur.

Acélie fut touchée de la grace, de la décence, & ſur-tout de l'air de gaieté qu'elle remarqua dans ces enfans. Ils n'avoient ni la timidité ſauvage, ni l'indiſcrete familiarité de l'enfance. Dans leur abord, leur maintient, leur langage, on ne croyoit voir qu'un naturel exquis, tant l'habitude avoit rendu faciles tous les mouvemens qu'elle avoit dirigés.

Ce n'eſt point ici une viſite de bienſéance, dit Acélie à Madame de Lisbé : nous venons nous inſtruire auprès de

vous dans l'art d'élever nos enfans, & vous ſupplier de nous donner les principes & la méthode que vous avez ſuivis avec tant de ſuccès.

Hélas, Madame, rien n'eſt plus ſimple, lui répondit Madame de Lisbé. Nos principes ſe réduiſent à traiter les enfans comme des enfans, à leur faire un jeu des choſes utiles; à ſimplifier ce qu'on leur enſeigne, & à ne leur enſeigner que ce qu'ils peuvent concevoir. Notre méthode ſe borne encore à peu de choſe: elle conſiſte à les mener à l'inſtruction par la curioſité, à leur cacher ſous cet appas l'idée du travail & de la gêne, & à diriger leur curioſité même par quelques idées qu'on lui jette & qu'on lui donne envie de ſaiſir. Le plus difficile eſt d'exciter en eux de l'émulation ſans jalouſie, & en cela peut-être nous avons eu moins de mérite que de bonheur. — Vous leur avez donné ſans doute d'excellens maîtres? — Non, Madame, nous avons appris ce que nous vou-

lions leur apprendre. Ne voyez-vous pas comme la Colombe digere la nourriture de ses petits ? Nous l'imitons, & il en résulte deux avantages & deux plaisirs : celui de nous instruire nous-mêmes, & celui d'instruire nos enfans.

Ce petit travail est d'autant plus amusant, reprit Monsieur de Lisbé, que nous avons réservé pour l'âge de raison toutes les connoissances abstraites, & que nos leçons se bornent aujourd'hui à ce qui tombe sous les sens. L'enfance est l'âge où l'imagination est la plus vive & la mémoire la plus docile ; c'est aux objets de ces deux organes que nous appliquons l'ame de nos enfans. La surface de la terre est une image, l'histoire des hommes & celle de la nature sont une suite de tableaux, le physique des langues n'a que des sons, la partie sensible des mathématiques se réduit à des lignes, tous les arts peuvent se décrire ; la religion même & la morale s'inspirent mieux par sentiment qu'elles ne se con-

çoivent en idée ; en un mot, toutes nos perceptions ſimples & primitives nous viennent par les ſens; or, les ſens de l'enfance ont plus de fineſſe, de délicateſſe, de vivacité que ceux de l'âge mûr. C'eſt donc prendre la nature dans ſa force que de la prendre dans l'enfance, pour appercevoir & ſaiſir tout ce qui ne demande pas les combinaiſons de l'eſprit. Ajoutez que l'ame libre de tout autre ſoin, vaque à celui-ci toute entiere; qu'elle eſt avide de connoiſſance, exempte de prévention, & que toutes les caſes de l'entendement & de la mémoire étant vuides, on y range à ſon gré les idées, ſur-tout ſi dans l'art de les introduire on ſuit leur ordre naturel, ſi on ne ſe hâte pas de les accumuler, & ſi on leur donne le loiſir de s'aſſeoir chacune à leur place.

Je vois, dit Acélie, mais ſans m'en effrayer, que cela demande une attention ſuivie. Cette attention, reprit Madame de Lisbé, n'a rien de gênant ni

de pénible. On vit avec ſes enfans, on les a ſous les yeux, on communique avec eux, on les accoutume à examiner & à réfléchir, on leur aide ſans impatience à développer leurs idées, on ne les rebute jamais par un ton d'humeur ou de mépris ; la ſévérité qui n'eſt bonne qu'à remédier au mal qu'a fait la négligence, n'a preſque jamais lieu dans une éducation de tous les inſtans ; & comme on ne laiſſe prendre à la nature aucun mauvais pli, on n'eſt pas obligé de la mettre à la gêne.

Ne ſerai-je pas indiſcrette, lui dit Acélie, en vous témoignant le deſir d'aſſiſter à l'une de vos leçons ? Madame de Lisbé appella ſes enfans qui s'occupoient enſemble dans un coin du ſalon. Ils volerent dans les bras de leur mere avec une joie naïve dont Acélie fut touchée. Mes enfans, leur dit la mere, Madame veut bien vous entendre : nous allons nous interroger.

Acélie admira l'ordre & la netteté des

connoiſſances qu'ils avoient acquiſes ; mais elle fut encore plus enchantée de la grace & de la modeſtie avec leſquelles ils répondoient tour-à-tour, de l'intelligence qui régnoit entre eux, & du vif intérêt qu'ils prenoient réciproquement aux ſuccès l'un de l'autre.

L'objet d'Acélie étoit d'intéreſſer Mélidor à ce ſpectacle, & il en fut ému juſqu'aux larmes. Que vous êtes heureux, diſoit-il ſans ceſſe à M. de Lisbé, que vous êtes heureux d'avoir de tels enfans ! c'eſt la plus douce des jouiſſances.

Acélie en quittant ſes voiſins leur demanda leur amitié, elle embraſſa mille fois leurs enfans, & les pria de trouver bon qu'elle vînt quelquefois s'inſtruire à leurs études.

Quoi de plus étonnant & quoi de plus ſimple, diſoit-elle à Mélidor en s'en allant ! Se peut-il qu'un plaiſir ſi pur ſoit ſi peu connu ; & que ce qu'il y a de plus naturel ſoit ce qu'il y a de plus rare au monde ? On a des enfans, & l'on s'en-

nuie ! & l'on cherche au-dehors des amusemens, lorsqu'on a chez soi des plaisirs si touchans, & des devoirs de cette importance ! Il est vrai, disoit Mélidor, que tous les enfans ne sont pas aussi-bien nés. Et qui nous a dit, reprit Acélie, que le Ciel ne nous a pas accordé la même faveur ? Va, mon ami, c'est pour s'épargner des reproches qu'on en fait tant à la nature. Le plus souvent on la calomnie afin de se justifier soi-même. Pour avoir droit de la croire incorrigible, il faut avoir tout fait pour la corriger. Nous ne sommes ni imbécilles ni méchans, nos enfans ne doivent pas l'être. Vivons avec eux & pour eux ; je te promets qu'ils nous ressembleront.

Vous allez avoir deux collegues, dit-elle le soir à M. l'Abbé. Nous venons de goûter d'avance le plaisir d'élever nos enfans : & elle lui fit le récit de ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Nous voulons suivre le même plan, ajouta-t-elle. Vous, mon Abbé, vous enseigne-

rez les langues ; Mélidor va s'appliquer à l'étude des arts & de la nature pour être en état d'en donner des leçons. Je me réſerve ce qu'il y a de plus facile & de plus ſimple, les mœurs, les choſes de ſentimens ; & j'eſpere dans un an être aſſez habile pour aller de pair avec vous. C'eſt à vous de nous indiquer les ſources, & de diriger pas à pas nos études ſur le plan le plus abrégé.

L'Abbé applaudit à cette émulation, & chacun d'eux ſe mit à remplir ſa tâche avec une ardeur qui loin de s'affoiblir, ne fit que redoubler.

Mélidor ne trouva plus de vuide dans les loiſirs de la campagne. Il lui ſembloit que le tems avoit précipité ſon cours. Les jours n'étoient plus aſſez longs pour vaquer aux ſoins de l'agriculture & aux études du cabinet. On eût dit que ces occupations ſe le déroboient l'une à l'autre. Acélie étoit partagée de même entre les ſoins de ſon ménage & l'inſtruction de ſes enfans. La nature ſeconda ſes vues.

Ses enfans appliqués & dociles, ſoit à l'exemple de leurs parens, ſoit par une émulation mutuelle, ſe firent un jeu de leurs petits travaux.

Mais ce ſuccès, tout ſatisfaiſant qu'il étoit pour le cœur d'une bonne mere, n'étoit pas ſon objet le plus ſérieux. Elle avoit aſſuré à Mélidor l'unique reſſource inépuiſable contre l'ennui de la ſolitude & l'attrait de la diſſipation. Je ſuis tranquille, dit-elle enfin, lorſqu'elle lui vit un goût décidé pour l'étude. C'eſt un plaiſir qui coûte peu, qu'on trouve par-tout, qui jamais ne laſſe, & avec lequel on eſt ſûr de ne pas être obligé de ſe fuir.

Mélidor rendu à lui-même, loin de rougir d'avouer qu'il devoit ce retour à ſa femme, faiſoit gloire de raconter tout ce qu'elle avoit fait pour le ramener de ſon égarement : il ne ceſſoit de louer le courage, l'intelligence, la douceur, la fermeté qu'elle y avoit miſe ; & tout le monde diſoit en l'écoutant, voilà une femme comme il y en a peu.



H. Gravelot Inv. *De Longueil Sculp.*

L'AMITIÉ A L'EPREUVE.

L'AMITIÉ A L'EPREUVE.

DAns l'une de ces écoles de morale où la jeuneſſe Angloiſe va étudier les devoirs de l'homme & du citoyen, s'éclairer l'eſprit & s'élever l'ame, Nelſon & Blanford étoient connus par une amitié digne des premiers âges. Comme elle étoit fondée ſur un parfait accord de ſentimens & de principes, le tems ne fit que l'affermir; & plus éclairée chaque jour, elle devint chaque jour plus intime. Mais cette amitié fut miſe à une épreuve qu'elle eut de la peine à ſoutenir.

Leurs études finies, chacun d'eux prit l'état auquel l'appelloit la nature. Blanford actif, robuſte & courageux, ſe décida pour le parti des armes & pour le ſervice de mer. Les voyages furent ſon école. Endurci aux fatigues, inſtruit par les dangers, il parvint de grade en gra-

de, au commandement d'un vaiſſeau.

Nelſon doué d'une éloquence mâle & d'un eſprit ſage & profond, fut du nombre de ces députés dont la Nation compoſe ſon Sénat ; & dans peu de tems il s'y rendit célebre.

Ainſi chacun d'eux ſervoit ſa patrie, heureux du bien qu'il lui faiſoit. Tandis que Blanford ſoutenoit l'épreuve de la guerre & des élémens, Nelſon réſiſtoit à celle de la faveur & de l'ambition. Exemples d'un zele héroïque, on eût dit que jaloux l'un de l'autre ils diſputoient de vertu & de gloire, ou plutôt que des deux extrémités du monde, le même eſprit les animoit tous deux.

Courage, écrivoit Nelſon à Blanford, honore l'amitié en ſervant la patrie : vis pour l'une s'il eſt poſſible, & meurs pour l'autre s'il le faut : une mort digne de ſes pleurs, vaut mieux que la plus longue vie. Courage, écrivoit Blanford à Nelſon, défend les droits du peuple & de la liberté : un ſourire de la patrie vaut

vaut mieux que la faveur des Rois.

Blanford s'enrichit en faiſant ſon devoir : il revint à Londres avec le butin qu'il avoit fait ſur les mers de l'Inde. Mais de ſes tréſors le plus précieux étoit une jeune Indienne, d'une beauté rare dans tous les climats. Un Bramine, à qui le Ciel pour prix de ſes vertus avoit donné cette fille unique, l'avoit remiſe en expirant aux mains du généreux Anglois.

Coraly n'avoit pas encore atteint ſa quinzieme année; ſon pere en faiſoit ſes délices & le plus doux objets de ſes ſoins. Le village où il habitoit fut pris & pillé par les Anglois. Solinzeb (c'étoit le nom du Bramine) ſe préſente ſur le ſeuil de ſa demeure. Arrêtez, dit-il aux ſoldats qui étoient parvenus juſqu'à ſon humble aſyle, arrêtez : qui que vous ſoyez, le Dieu de la nature, le Dieu bienfaiſant eſt le vôtre & le mien : reſpectez en moi ſon miniſtre.

Ces paroles, le ſon de ſa voix, ſon

air vénérable impriment le respect; mais le trait fatal est parti, le Bramine tombe mortellement blessé entre les bras de sa fille tremblante.

Dans ce moment Blanford arrive. Il vient réprimer la fureur du soldat. Il s'écrie, il se fait un passage, il voit le Bramine penché sur une jeune fille qui le soutient à peine, & qui chancellante elle-même, baigne le vieillard de ses pleurs. A cette vue la nature, la beauté, l'amour exercent tous leurs droits sur l'ame de Blanford. Il n'a pas de peine à reconnoître dans Solinzeb le pere de celle qui l'embrasse avec une douleur si tendre.

Barbares, dit-il aux soldats, éloignez-vous. Est-ce à la foiblesse & à l'innocence, à des vieillards & à des enfans que vous devez vous attaquer? Mortel sacré pour moi, dit-il au Bramine, vivez, vivez, laissez-moi réparer le crime de ces ames féroces. A ces mots il le prend dans ses bras, le fait coucher,

viſite ſa plaie, & appelle à lui tous les ſecours de l'art. Coraly témoin de la piété, de la ſenſibilité de cet inconnu, croyoit voir un dieu deſcendu du ciel pour ſecourir & ſoulager ſon pere.

Blanford, qui ne quittoit pas Solinzeb, tâchoit d'adoucir la douleur de ſa fille; mais elle ſembloit preſſentir ſon malheur, & paſſoit les nuits & les jours dans les larmes.

Le Bramine ſentant approcher ſa fin, Je voudrois bien, dit-il à Blanford, aller mourir au bord du Gange & me purifier dans ſes eaux. Mon pere, lui dit le jeune Anglois, ce ſeroit une conſolation facile à vous donner, ſi tout eſpoir étoit perdu. Mais pourquoi ajouter au péril où vous êtes celui d'un tranſport douloureux? Il y a ſi loin d'ici au Gange! & puis (ne vous offenſez pas de ma ſincérité) c'eſt la pureté du cœur que le Dieu de la nature exige; & ſi vous avez obſervé la loi qu'il a gravée au fond de nos ames, ſi vous avez fait aux hommes

tout le bien que vous avez pu, ſi vous avez évité de leur nuire, le Dieu qui les aime vous aimera.

Tu es conſolant, lui dit le Bramine. Mais toi, qui réduis les devoirs de l'homme à une piété ſimple & à des mœurs pures, comment ſe peut-il que tu ſois à la tête de ces brigands qui ravagent l'Inde, & qui ſe baignent dans le ſang?

Vous avez vu, lui dit Blanford, ſi j'autoriſe ces ravages. Le commerce nous attire dans l'Inde, & ſi les hommes étoient de bonne foi, ce mutuel échange de ſecours ſeroit équitable & paiſible. La violence de vos maîtres nous a mis les armes à la main; & de la défenſe à l'attaque le pas eſt ſi gliſſant, qu'au premier ſuccès, au plus foible avantage, l'opprimé devient oppreſſeur. La guerre eſt un état violent qu'il eſt mal-aiſé d'adoucir: hélas! quand l'homme eſt dénaturé, comment voulez-vous qu'il ſoit juſte? Ici mon devoir eſt de protéger le commerce du peuple An-

glois, d'y faire honorer, reſpecter ma patrie. En m'acquittant de cet emploi, je ménage, autant que je le puis, le ſang & les pleurs que fait verſer la guerre : heureux ſi la mort d'un homme juſte, la mort du pere de Coraly, eſt un des crimes & des malheurs que je ſuis venu épargner au monde ! Ainſi parloit le vertueux Blanford, & il embraſſoit le vieillard.

Tu me perſuaderois, lui dit Solinzeb, que la vertu eſt par-tout la même. Mais tu ne crois point au dieu Viſtnou & à ſes neuf métamorphoſes ; comment ſe peut-il qu'un homme de bien refuſe d'y ajouter foi ? Ecoutez, mon pere, reprit l'Anglois : il y a des millions d'hommes ſur la terre qui n'ont jamais entendu parler ni de Viſtnou ni de ſes aventures, & pour qui le ſoleil ſe leve tous les jours, & qui reſpirent un air pur, & qui boivent des eaux ſalutaires, & à qui la terre prodigue les fruits de toutes les ſaiſons. Le croirez-vous ? Il y a par-

mi ces peuples, comme entre les enfans de Brachma, des cœurs vertueux, des hommes justes. L'équité, la candeur, la droiture, la bienfaisance & la piété sont en vénération chez eux, & même parmi les méchans. O mon pere ! les songes de l'imagination différent selon les climats, mais le sentiment est par-tout le même, & la lumiere dont il est la source est aussi répandue que celle du soleil.

Cet étranger m'éclaire & m'étonne, disoit Solinzeb en lui-même: tout ce que mon cœur, ma raison, la voix intime de la nature me disent de croire, il le croit aussi; & de mon culte il ne désavoue que ce que j'ai tant de peine moi-même à ne pas trouver insensé. Tu pense donc, dit-il à Blanford, que l'homme de bien peut mourir tranquille ? — Assurément. — Je le pense de même, & j'attends la mort comme un doux sommeil. Mais après moi que deviendra ma fille ? Je ne vois plus dans ma patrie

que la ſervitude & la déſolation. Ma fille n'avoit que moi au monde, & dans peu d'inſtans je ne ſerai plus. Ah ! dit le jeune Anglois, ſi tel eſt ſon malheur que la mort la prive d'un pere, daignez la confier à mes ſoins. J'atteſte le Ciel que ſa pudeur, ſon innocence & ſa liberté ſeront un dépôt gardé par l'honneur, & à jamais inviolable. — Et dans quels principes ſera-t-elle élevée ? — Dans les vôtres ſi vous voulez; dans les miens ſi vous daignez m'en croire; mais toujours dans la modeſtie & l'honnêteté qui font par-tout la gloire d'une femme. Jeune homme, reprit le Bramine avec un air auguſte & menaçant, Dieu vient d'entendre tes paroles; & le vieillard à qui tu parles ſera peut-être dans une heure avec lui. Vous n'avez pas beſoin, lui dit Blanford, de me faire ſentir la ſainteté de mes promeſſes. Je ne ſuis qu'un foible mortel; mais rien ſous le ciel n'eſt plus immuable que l'honnêteté de mon cœur. Il dit ces mots d'un cou-

rage si ferme que le Bramine en fut pénétré. Viens, Coraly, dit-il à sa fille, viens embrasser ton pere expirant, viens embrasser ton nouveau pere : qu'il soit après moi ton guide & ton soutien. Voilà ma fille, ajouta-t-il, le livre de la loi de tes ayeux, le *Veidam :* après l'avoir bien médité, tu te laisseras instruire dans la croyance de ce vertueux étranger, & tu choisiras celui des deux cultes qui te semblera le plus propre à faire des gens de bien.

La nuit suivante le Bramine expira. Sa fille qui remplissoit l'air de ses cris, ne pouvoit se détacher de ce corps livide & glacé qu'elle arrosoit de ses larmes. Enfin la douleur épuisa ses forces, & l'on profita de son abattement pour l'enlever de ce funeste lieu.

Blanford, que son devoir rappelloit d'Asie en Europe, emmena donc avec lui sa pupille ; & quoiqu'elle fût belle & facile à séduire, quoiqu'il fût jeune & vivement épris, il respecta son inno-

cence. Pendant le voyage, il s'occupa à lui apprendre un peu d'Anglois, à lui donner une idée des mœurs de l'Europe, & à dégager ſon eſprit docile des préjugés de ſon pays.

Nelſon étoit allé au-devant de ſon ami. Ils ſe revirent l'un l'autre avec la plus ſenſible joie. Mais d'abord la vue de Coraly ſurprit & affligea Nelſon. Que fais-tu de cet enfant, dit-il à Blanford d'un ton ſévere? Eſt-ce une captive, une eſclave? L'as-tu enlevée à ſes parens? as-tu fait gémir la nature? Blanford lui raconta ce qui s'étoit paſſé, il lui fit un portrait ſi touchant de l'innocence, de la candeur, de la ſenſibilité de la jeune Indienne, que Nelſon lui-même en fut attendri. Voici mon deſſein, continua Blanford: auprès de ma mere & ſous ſes yeux elle s'inſtruira dans nos mœurs, je formerai ce cœur ſimple & docile; & ſi elle peut être heureuſe avec moi, je l'épouſerai — Me voilà tranquille, & je retrouve mon ami.

On vous a peint ſouvent les ſurpriſes & les diverſes émotions d'une jeune étrangere à qui tout eſt nouveau; Coraly éprouva tous ces mouvemens. Mais ſon heureuſe facilité à tout ſaiſir, à tout concevoir, devançoit les ſoins qu'on prenoit de l'inſtruire. L'eſprit, les talens & les graces étoient en elle des dons innés: on n'eut que la peine de les développer par une légere culture. Elle touchoit à ſa ſeizieme année, & Blanford alloit l'épouſer, quand la mort lui enleva ſa mere. Coraly la pleura comme ſi elle eût été la ſienne; & les ſoins qu'elle prit de conſoler Blanford le toucherent ſenſiblement. Mais pendant le deuil qui retarda la nôce, il eut ordre de s'embarquer pour une nouvelle expédition. Il alla voir Nelſon, & il lui confia, non pas la douleur qu'il avoit de quitter la jeune Indienne, Nelſon l'en auroit fait rougir; mais la douleur de la laiſſer livrée à elle-même, au milieu d'un monde qui lui étoit inconnu. Si ma mere, dit-

il, vivoit encore, elle feroit fon guide; mais le malheur qui pourfuit cette enfant lui a enlevé fon unique appui. As-tu donc oublié, lui dit Nelfon, que j'ai une fœur, & que ma maifon eft la tienne? Ah Nelfon, reprit Blanford, en fixant les yeux fur les fiens, fi tu fçavois quel eft ce dépôt que tu veux que je te confie! A ces mots Nelfon fourit amerement. Voilà, dit-il, une inquiétude bien digne de nous deux! Tu n'ofes me confier une femme! Blanford interdit & confus, rougit. Pardonne, dit-il, à ma foibleffe : elle m'a fait voir du danger où ta vertu n'en trouve aucun. J'ai jugé de ton cœur par le mien : c'eft moi que ma crainte humilie. N'en parlons plus : je partirai tranquille, en laiffant le dépôt de l'amour fous la garde de l'amitié. Mais, mon cher Nelfon, fi je meurs, puis-je exiger de toi que tu prennes ma place? — Oui, celle de pere, je te le promets : n'en demande pas davantage. — C'en eft affez ; rien ne me retient plus.

Les adieux de Coraly & de Blanford furent mêlés de larmes ; mais les larmes de Coraly n'étoient pas celles de l'amour. Une vive reconnoissance, une amitié respectueuse étoient les sentimens les plus tendres que Blanford lui eût inspirés. Sa sensibilité ne lui étoit pas connue : le dangereux avantage de la développer étoit réservé à Nelson.

Blanford étoit plus beau que son ami ; mais sa beauté, comme son caractere, avoit une fierté mâle & sérieuse. Les sentimens qu'il avoit conçus pour sa pupille tenoient plus de l'ame d'un pere que de celle d'un amant : c'étoient des soins sans complaisance, de la bonté sans agrémens, un intérêt tendre, mais triste, & le desir de la rendre heureuse avec lui, plutôt que le desir d'être heureux avec elle.

Nelson doué d'un caractere plus liant, avoit aussi plus de douceur dans les traits & dans le langage. Ses yeux sur-tout, ses yeux avoient l'éloquence de l'ame.

Son regard, le plus touchant du monde, sembloit pénétrer jusqu'au fond des cœurs, & lui ménager avec eux de secretes intelligences. Sa voix tonnoit lorsqu'il falloit défendre les intérêts de la patrie, ses loix, sa gloire, sa liberté; mais dans un entretien familier elle étoit sensible & pleine de charmes. Ce qui le rendoit plus intéressant encore, c'étoit un air de modestie répandu dans toute sa personne. Cet homme, qui à la tête de sa nation auroit fait trembler un tyran, étoit dans la société, d'une timidité craintive : un seul mot de louange le faisoït rougir.

Lady Juliette Albury sa sœur, étoit une veuve d'un esprit sage & d'un cœur excellent, mais de cette prudence inquiéte qui va toujours au-devant du malheur, & qui l'accélere au lieu de l'éviter. Ce fut elle qui fut chargée de consoler la jeune Indienne. J'ai perdu mon second pere, lui disoit cette aimable fille. Je n'ai plus que toi & Nelson

dans le monde. Je vous aimerai, je vous obéirai. Ma vie & mon cœur ſont à vous. Comme elle embraſſoit Juliette, Nelſon arrive, & Coraly ſe leve avec un viſage riant & céleſte, mais encore arroſé de pleurs.

Hé bien, demanda Nelſon à ſa ſœur, l'avez-vous un peu conſolée? Oui je ſuis conſolée, je ne ſuis plus à plaindre, s'écria la jeune Indienne, en eſſuyant ſes beaux yeux noirs. Alors faiſant aſſeoir Nelſon à côté de Juliette, & tombant à genoux devant eux, elle leur prit les mains, les mit l'une dans l'autre, & les preſſant tendrement dans les ſiennes, Voilà ma mere, dit-elle à Nelſon avec un regard qui eût amolli le marbre; & toi, Nelſon, que feras-tu pour moi? — Moi, Mademoiſelle? Votre bon ami. — *Mon bon ami!* cela eſt charmant! Je ſerai donc auſſi ta bonne amie? Ne me donne que ce nom là. — Oui, ma bonne amie, ma chere Coraly, votre naïveté m'enchante. Mon Dieu, diſoit-il à ſa

sœur, la jolie enfant ! elle fera le bonheur de ta vie. Si elle ne fait pas le malheur de la tienne, lui répondit sa prévoyante sœur. Nelson sourit avec dédain. Non, lui dit-il, jamais l'amour ne balance dans mon ame les droits de la sainte amitié. Sois tranquille, ma sœur, & livre-toi sans crainte au soin de cultiver ce joli naturel. Blanford sera enchanté d'elle, si à son retour elle sçait bien la langue : car on lui entrevoit des idées, des nuances de sentiment qu'elle s'afflige de ne pouvoir pas rendre. Ses yeux, ses gestes, les traits de son visage, tout en elle annonce des pensées ingénieuses, qui pour éclorre n'attendent que des mots. Ce sera, ma sœur, un amusement pour toi ; & tu verras son esprit se développer comme une fleur.— Oui, mon frere, comme une fleur qui nous cache bien des épines.

Lady Alburi donnoit assidument des leçons d'Anglois à sa pupille, & celle-ci les rendoit plus intéressantes chaque

jour, en y mêlant des traits de ſentiment d'une vivacité, d'une délicateſſe qui n'appartient qu'à la ſimple nature. C'étoit pour elle un triomphe que la découverte d'un mot qui exprimoit quelque douce affection de l'ame. Elle en faiſoit les applications les plus naïves & les plus touchantes : Nelſon arrivoit ; elle voloit à lui, & lui répétoit ſa leçon avec une joie, une ſimplicité qu'il ne trouvoit qu'amuſante encore. Juliette ſeule en voyoit le danger. Elle voulut le prévenir.

Elle commença par faire entendre à Coraly qu'il n'étoit pas de la politeſſe de ſe tutoyer, & qu'il falloit ſe dire *vous*, à moins qu'on ne fût frere & ſœur. Coraly ſe fit expliquer ce que c'étoit que la politeſſe, & demanda à quoi elle étoit bonne, ſi le frere & la ſœur n'en avoient pas beſoin ? On lui dit que dans le monde elle ſuppléoit à la bienveillance. Elle conclut qu'elle étoit inutile aux gens qui ſe vouloient du bien. On

ajouta qu'elle marquoit le desir d'obliger & de plaire. Elle répondit que ce desir se marquoit tout seul sans la politesse: puis, donnant pour exemple le petit chien de Juliette, qui ne la quittoit pas, & qui la caressoit sans cesse, elle demanda s'il étoit poli. Juliette se retrancha sur la bienséance qui n'approuvoit pas, disoit-elle, l'air trop libre & trop enjoué de Coraly avec Nelson; & celle-ci qui avoit l'idée de la jalousie, parce que la nature en donne le sentiment, s'imagina que la sœur étoit jalouse des amitiés que lui faisoit le frere. Non, lui dit-elle, je ne vous affligerai plus. Je vous aime, je vous suis soumise, & je dirai *vous* à Nelson.

Il fut surpris de ce changement dans le langage de Coraly, & il s'en plaignit à Juliette. Le *vous*, disoit-il, me déplaît dans sa bouche: il ne va point à sa naïveté. Il me déplaît aussi, reprit l'Indienne: il a quelque chose de repoussant & de sévere; au lieu que le *tu* est si doux!

ſi intime! ſi attrayant!—Entendez-vous, ma ſœur? Elle commence à ſçavoir la langue.—Hé! ce n'eſt pas ce qui m'inquiéte: avec une ame comme la ſienne on ne s'exprime que trop bien. Expliquez-moi, demanda Coraly à Nelſon, d'où peut venir le ridicule uſage de dire *vous* en parlant à un ſeul.—Cela vient, mon enfant, de l'orgueil & de la foibleſſe de l'homme: il ſent qu'il eſt peu de choſe quand il n'eſt qu'un: il tâche de ſe doubler, de ſe multiplier en idée.—Oui, je conçois cette folie; mais toi, Nelſon, tu n'es pas aſſez vain..... Encore! interrompit Juliette d'un ton ſévere.—Hé quoi, ma ſœur, allez-vous la gronder! Venez, Coraly, venez auprès de moi.—Je le lui défends.—Que vous êtes cruelle! eſt-ce avec moi qu'elle eſt en danger? Me ſoupçonnez-vous de lui tendre des piéges? Ah! laiſſez-lui ce naturel ſi pur; laiſſez-lui l'aimable candeur de ſon pays & de ſon âge. Pourquoi ternir en elle cette fleur

d'innocence plus précieuse que la vertu même, & à laquelle nos mœurs factices ont tant de peine à suppléer ? Il me semble, à moi, que la nature s'afflige lorsque l'idée du mal pénetre dans une ame. Hélas, c'est une plante venimeuse qui ne vient que trop d'elle-même, sans qu'on se donne le soin de la semer. — Ce que vous dites-là est le plus beau du monde ; mais puisque le mal existe il faut l'éviter, & pour l'éviter il faut le connoître. — Ah, ma pauvre petite Coraly, disoit Nelson, dans quel monde es-tu transplantée ! quelles mœurs, que celles où l'on est obligé de perdre la moitié de son innocence, pour en sauver l'autre moitié.

A mesure que les idées morales s'accumuloient dans l'entendement de la jeune Indienne, elle perdoit de sa gaieté, de son ingénuité naturelle. Chaque nouvelle institution lui sembloit un nouveau lien. Encore un devoir, disoit-elle ! encore une défense ! mon ame en est en-

veloppée comme d'un filet; on va bientôt la rendre immobile. Que l'on fît un crime de ce qui pouvoit nuire, Coraly le concevoit ſans peine; mais elle ne pouvoit imaginer du mal dans ce qui n'en faiſoit à perſonne. Quoi de plus heureux lorſqu'on vit enſemble, diſoit-elle, que de ſe voir avec plaiſir? & pourquoi ſe cacher une impreſſion ſi douce? Le plaiſir n'eſt-il pas un bienfait? Pourquoi le dérober à celui qui le cauſe? On feint d'en avoir avec ceux que l'on n'aime pas, & de n'en avoir pas avec ceux que l'on aime! c'eſt quelque ennemi de la vérité qui a imaginé ces mœurs-là.

De ſemblables réflexions la plongeoient dans la mélancolie; & lorſque Juliette la lui reprochoit, Vous en ſçavez la cauſe, lui diſoit-elle: tout ce qui contrarie la nature doit l'attriſter, & dans vos mœurs tout la contrarie.

Coraly dans ſes petites impatiences, avoit quelque choſe de ſi doux & de ſi

touchant, que Lady Albury s'accuſoit elle-même de l'affliger par trop de rigueur. Sa maniere de la conſoler & de lui rendre ſa belle humeur, étoit de l'employer à de petits ſervices, & de lui commander comme à ſon enfant. Le plaiſir de penſer qu'elle étoit utile la flattoit ſenſiblement : elle en prévoyoit l'inſtant pour le ſaiſir ; mais les mêmes ſoins qu'elle rendoit à Juliette, elle eût voulu les rendre à Nelſon, & on la déſoloit en modérant ſon zele. Les bons offices de la ſervitude, diſoit-elle, ſont bas & vils, parce qu'ils ne ſont pas volontaires ; mais dès qu'ils ſont libres il n'y a plus de honte, & l'amitié les ennoblit. N'ayez pas peur, ma bonne amie, que je me laiſſe humilier. Quoique bien jeune, avant de quitter l'Inde, j'ai ſçu quelle eſt la dignité de la tribu où je ſuis née ; & lorſque vos belles Dames & vos jeunes Lords viennent m'examiner avec une curioſité ſi familiere, leur dédain ne fait que m'élever l'ame, &

je ſens que je les vaux bien. Mais avec vous & Nelſon, qui m'aimez comme votre fille, que peut-il y avoir d'humiliant pour moi?

Nelſon lui-même ſembloit quelquefois confus des peines qu'elle ſe donnoit. Vous êtes donc bien glorieux, lui diſoit-elle, puiſque vous rougiſſez d'avoir beſoin de moi! Je ne ſuis pas ſi fiere que vous: ſervez-moi; j'en ſerai flattée.

Tous ces traits d'une ame ingénue & ſenſible inquiétoient Lady Albury. Je tremble, diſoit-elle à Nelſon quand ils étoient ſeuls, je tremble qu'elle ne vous aime, & que cet amour ne cauſe ſon malheur. Il prit cet avis pour une injure qu'elle faiſoit à l'innocence. Voilà, dit-il, comme l'abus des mots altere & déplace les idées. Coraly m'aime, je le ſçais; mais elle m'aime comme elle vous aime. Y a-t-il rien de plus naturel que de s'attacher à qui nous fait du bien? Eſt-ce la faute de cette enfant ſi la douce & vive expreſſion d'un ſenti-

ment ſi juſte & ſi louable, eſt profanée dans nos mœurs? Ce qu'on y attache de criminel lui eſt-il jamais tombé dans la penſée? — Non, mon ami, vous ne m'entendez pas. Rien de plus innocent que ſon amour pour vous; mais..... — Mais, ma ſœur, pourquoi ſuppoſer, pourquoi vouloir que ce ſoit de l'amour? C'eſt de la bonne & ſimple amitié qu'elle a pour moi, qu'elle a pour vous de même. — Vous vous perſuadez, Nelſon, que c'eſt le même ſentiment; voulez-vous en faire l'épreuve? Ayons l'air de nous ſéparer & de la réduire au choix de quitter l'un ou l'autre. — Nous y voilà: des piéges! des détours! Pourquoi lui en impoſer? Pourquoi l'inſtruire à feindre? Hélas! ſon ame ſe déguiſe-t-elle? — Oui, je commence à la gêner: elle me craint depuis qu'elle vous aime. — Et pourquoi la lui avoir inſpirée cette crainte? On veut que l'on ſoit ingénu, & l'on met du péril à l'être: on recommande la vérité, & ſi elle échappe on

en fait un reproche ! Ah ! la nature n'a pas tort : elle seroit franche si elle étoit libre : c'est l'art qu'on emploie à la contraindre qui la plie à la fausseté. — Voilà des réflexions bien sérieuses pour ce qui n'est au fond qu'un badinage ! Car enfin, de quoi s'agit-il ? d'inquiéter un moment Coraly, pour voir de quel côté penchera son cœur : voilà tout. — Voilà tout ; mais voilà un mensonge, & qui pis est, un mensonge affligeant. — N'y pensons plus : il est inutile d'examiner ce qu'on ne veut pas voir. — Moi, ma sœur ! je ne demande qu'à m'éclairer pour mieux me conduire. Le moyen seul m'en a déplu ; mais à cela ne tienne : qu'exigez-vous de moi ? — Le silence & l'air serieux. Coraly vient ; vous allez nous entendre.

Qu'est-ce donc, leur dit Coraly en les abordant ? Nelson dans un coin ! Juliette dans l'autre ! Est-ce que vous êtes fâchés ? Nous venons de prendre,

lui

lui dit Juliette, une résolution qui nous afflige; mais il falloit en venir-là. Nous ne logerons plus ensemble; chacun de nous aura sa maison; & nous sommes convenus de vous laisser le choix.

A ces mots, Coraly regardoit Juliette avec des yeux immobiles de douleur & d'étonnement. C'est moi, dit-elle, qui suis la cause que vous voulez quitter Nelson. Vous êtes fâchée qu'il m'aime; vous êtes jalouse de la pitié que lui inspire une jeune orpheline. Hélas! que n'envierez-vous pas, si vous enviez la pitié; si vous l'enviez à celle qui vous aime, & qui donneroit pour vous sa vie, le seul bien qui lui soit resté? Vous êtes injuste, Milady, oui, vous êtes injuste. Votre frere en m'aimant ne vous aime pas moins, & s'il étoit possible il vous aimeroit davantage, car mes sentimens passeroient dans son ame, & je n'ai à lui inspirer pour vous que la complaisance & l'amour.

Juliette eut beau vouloir lui persua-

der qu'elle & Nelſon ſe quittoient bons amis. Il n'eſt pas poſſible, dit-elle. Vous faiſiez vos délices de vivre enſemble. Et depuis quand vous faut-il deux maiſons? Les gens qui s'aiment ne ſont jamais à l'étroit; l'éloignement ne plaît qu'aux gens qui ſe haïſſent. Vous, ô ciel! vous haïr, reprit-elle! & qui s'aimera ſi deux cœurs ſi bons, ſi vertueux ne s'aiment pas? C'eſt moi, malheureuſe, qui ai porté le trouble dans la maiſon de la paix. Je veux m'en éloigner: oui, je vous en ſupplie, renvoyez-moi dans mon pays. J'y trouverai des ames ſenſibles à mon malheur & à mes larmes, & qui ne me feront pas un crime d'inſpirer un peu de pitié.

Vous oubliez, lui dit Juliette, que vous êtes un dépôt remis en nos mains. Je ſuis libre, reprit fierement la jeune Indienne: il m'eſt permis de diſpoſer de moi. Et que ferois-je ici? Auprès de qui vivrois-je? De quel œil l'un de vous verroit-il en moi celle qui l'au-

roit privé de l'autre? Tiendrois-je lieu à Nelſon de ſa ſœur? Vous conſolerois-je de la perte d'un frere? Moi, deſtinée à faire le malheur de ce que j'aime uniquement! Non, vous ne vous quitterez point : mes bras feront pour vous une chaîne. Alors ſe précipitant vers Nelſon, & le ſaiſiſſant par la main, Venez, vous, lui dit-elle, jurer à votre ſœur que vous n'aimez rien au monde autant qu'elle. Nelſon ému juſqu'au fond de l'ame, ſe laiſſa conduire aux genoux de ſa ſœur; & Coraly ſe jettant au cou de Juliette, Vous, pourſuivit-elle, ſi vous êtes ma mere, pardonnez-lui d'aimer votre enfant : ſon cœur a de quoi nous ſuffire, & ſi vous y perdez quelque choſe, le mien vous en dédommagera. Ah! dangereuſe fille, lui dit l'Angloiſe attendrie, que vous allez nous cauſer de peines! Ah, ma ſœur, s'écria Nelſon, qui ſe ſentoit preſſer par Coraly contre le ſein de Juliette, avez-vous le courage d'affliger cette enfant!

Coraly enchantée de ſon triomphe, baiſoit tendrement Juliette, dans l'inſtant même que Nelſon appuyoit ſon viſage à celui de ſa ſœur. Il ſentit toucher à ſa joue la joue brûlante de Coraly, qui étoit encore mouillée de larmes. Il fut ſurpris du trouble & du ſaiſiſſement que cet accident lui cauſa. Heureuſement ce n'eſt-là, dit-il, qu'une ſimple émotion des ſens : cela ne va point juſqu'à l'ame. Je me poſſede & je ſuis sûr de moi. Il diſſimula cependant à ſa ſœur ce qu'il eût voulu ſe cacher à lui-même. Il conſola doucement Coraly, en lui avouant que tout ce qu'on venoit de lui dire pour l'inquiéter n'étoit qu'un jeu. Mais ce qui n'en eſt pas un, ajoûta-t-il, c'eſt le conſeil que je vous donne de vous défier, ma chere Coraly, de votre cœur trop ſimple & trop ſenſible. Rien de plus charmant que ce caractere affectueux & tendre, mais les meilleures choſes deviennent bien ſouvent dangereuſes par leur excès,

Ne calmerez-vous pas mes inquiétudes, demanda Coraly à Juliette si-tôt que Nelson se fut retiré ? Quoi qu'on me dise, il n'est pas naturel que l'on se fasse un jeu de ma douleur. Il y a quelque chose de sérieux dans ce badinage. Je vous vois tristement émue ; Nelson lui-même étoit saisi de je ne sçais quelle frayeur ; j'ai senti sa main trembler dans la mienne ; mes yeux ont rencontré les siens, & j'y ai vu quelque chose de tendre & de douloureux à-la-fois. Il craint ma sensibilité. Il semble avoir peur que je ne m'y livre. Ma bonne amie, seroit-ce un mal d'aimer ? — Oui, mon enfant, puisqu'il faut vous le dire, c'en est un pour vous & pour lui. Une femme, vous l'avez pu voir dans l'Inde comme parmi nous, une femme est destinée à la société d'un seul homme ; & par cette union solemnelle & sainte, le plaisir d'aimer est pour elle un devoir. Je sçais cela, dit Coraly ingénuement : c'est ce qu'on appelle mariage. — Oui, Co-

raly, & cette amitié eſt louable entre deux époux; mais juſques-là elle eſt interdite. — Cela n'eſt pas raiſonnable, dit la jeune Indienne : car avant de s'unir l'un à l'autre il faut ſçavoir ſi l'on s'aimera; & ce n'eſt qu'autant que l'on s'aime déja que l'on eſt sûr de s'aimer encore. Par exemple ſi Nelſon m'aimoit comme je l'aime, il ſeroit bien clair que chacun de nous auroit rencontré ſa moitié. — Et ne voyez-vous pas de combien d'égards & de convenances nous ſommes eſclaves; & que vous n'êtes pas deſtinée à Nelſon? Je vous entends, dit Coraly en baiſſant les yeux; je ſuis pauvre & Nelſon eſt riche; mais mon malheur au moins ne me défend pas d'honorer, de chérir la vertu bienfaiſante. Si un arbre avoit du ſentiment, il ſe plairoit à voir celui qui le cultive ſe repoſer ſous ſon ombrage, reſpirer le parfum de ſes fleurs, goûter la douceur de ſes fruits : je ſuis cet arbre cultivé par vous deux, & la nature m'a donné une âme.

Juliette ſourit de la comparaiſon ; mais bientôt elle lui fit ſentir que rien ne ſeroit moins décent que ce qui lui ſembloit ſi juſte. Coraly l'écouta, rougit ; & dès-lors à ſa gaieté, à ſon ingénuité naturelle ſuccéda l'air le plus réſervé & le maintien le plus timide. Ce qui la bleſſoit le plus dans nos mœurs, quoiqu'elle en eût pu voir des exemples dans l'Inde, c'étoit l'exceſſive inégalité des richeſſes ; mais elle n'en avoit point encore été humiliée : elle le fut pour la premiere fois.

Madame, dit-elle le lendemain à Juliette, ma vie ſe paſſe à m'inſtruire de choſes aſſez ſuperflues. Une induſtrie qui donne du pain me ſera beaucoup plus utile. C'eſt une reſſource que je vous ſupplie de vouloir bien me procurer. Vous n'y ſerez jamais réduite, lui dit l'Angloiſe, & ſans parler de nous, ce n'eſt pas en vain que Blanford a pris avec vous la qualité de pere. Les bienfaits, reprit Coraly, engagent ſouvent plus

qu'on ne veut. Il n'eſt pas honteux d'en recevoir ; mais je ſens bien qu'il eſt encore plus honnête de s'en paſſer. Juliette eut beau ſe plaindre de cet excès de délicateſſe : Coraly ne voulut plus entendre parler d'amuſemens ni de vaines études. Parmi les travaux qui conviennent à de foibles mains, elle choiſit ceux qui demandoient le plus d'adreſſe & d'intelligence, & en s'y appliquant, ſa ſeule inquiétude étoit de ſçavoir s'ils donnoient de quoi vivre. Vous voulez donc me quitter, lui demanda Juliette ? Je veux me mettre, répondit Coraly, au-deſſus de tous les beſoins, excepté celui de vous aimer. Je veux pouvoir vous délivrer de moi, ſi je nuis à votre bonheur ; mais ſi je puis y contribuer, n'ayez pas peur que je m'éloigne. Je vous ſuis inutile & je vous ſuis chere ; ce déſintéreſſement eſt un exemple que je me crois digne d'imiter.

Nelſon ne ſçavoit que penſer de l'application de Coraly à un travail tout mé-

chanique, & du dégoût qui lui avoit pris pour les choſes de pur agrément. Il voyoit avec la même ſurpriſe la modeſte ſimplicité qu'elle avoit miſe dans ſa parure; il lui en demanda la raiſon. Je m'eſſaye à être pauvre, lui répondit-elle avec un ſourire, & ſes yeux baiſſés ſe mouillerent de pleurs. Ces mots, ces larmes échappées l'émurent juſqu'au fond du cœur. O Ciel, dit-il! ma ſœur lui auroit-elle fait craindre de ſe voir pauvre & délaiſſée! Dès qu'il fut ſeul avec Juliette il la preſſa de l'en éclaircir.

Hélas, dit-il après l'avoir entendue, quels ſoins cruels vous vous donnez pour empoiſonner ſa vie & la mienne! Quand vous ſeriez moins sûre de ſon innocence, ne l'êtes-vous pas de mon honnêteté? — Ah, Nelſon! ce n'eſt pas le crime, c'eſt le malheur qui m'épouvante. Vous voyez avec quelle ſécurité dangereuſe elle ſe livre au plaiſir de vous voir; comme elle s'attache inſenſiblement à vous; comme la nature l'at-

tire, à ſon inſçu, dans les piéges qu'elle lui cache. Allez, mon ami, à votre âge & au ſien le nom d'amitié n'eſt qu'un voile. Et que ne puis-je vous laiſſer tous les deux dans l'illuſion ! Mais, Nelſon, votre devoir m'eſt plus cher que votre repos. Coraly eſt deſtinée à votre ami; lui-même il vous l'a confiée; & ſans le vouloir vous la lui enlevez. — Moi, ma ſœur ! qu'oſez-vous me prédire ? — Ce que vous devez éviter. Je veux qu'en vous aimant elle conſente à ſe donner à Blanford; je veux qu'il ſe flatte d'en être aimé & qu'il ſoit heureux avec elle; ſera-t-elle heureuſe avec lui ? Et ne fuſſiez-vous ſenſible qu'à la pitié, dont elle eſt ſi digne, quelle douleur n'aurez-vous pas d'avoir troublé, peut-être à jamais, le repos de cette infortunée ? Mais encore ſeroit-ce un prodige de la voir ſe conſumer d'amour, & de vous borner à la plaindre. Vous l'aimerez... Que dis-je ? ah, Nelſon ! plût au Ciel qu'il fût tems encore ! —Oui, ma ſœur, il eſt tems de

prendre telle réſolution qu'il vous plaira. Je ne vous demande que de ménager la ſenſibilité de cette ame innocente, & de ne pas trop l'affliger. — Votre abſence l'affligera ſans doute ; mais cela ſeul peut la guérir. Voici le tems de la campagne ; je devois vous y ſuivre, y mener Coraly ; vous y irez ſeul : nous reſterons à Londres. Ecrivez cependant à Blanford que nous avons beſoin de lui.

Dès que l'Indienne vit que Nelſon la laiſſoit à Londres avec Juliette, elle ſe crut jettée dans un déſert & abandonnée de la nature entiere. Mais comme elle avoit appris à rougir, & par conſéquent à diſſimuler, elle prit pour excuſe de ſa douleur le reproche qu'elle ſe faiſoit de les ſéparer l'un de l'autre. Vous deviez le ſuivre, diſoit-elle à Milady ; c'eſt moi qui vous retiens. Ah, malheureuſe que je ſuis ! laiſſez-moi ſeule, abandonnez-moi. Et en diſant ces mots elle pleuroit amérement. Plus Juliette vouloit la diſſiper & plus elle augmentoit ſes pei-

nes. Tous les objets qui l'environnoient ne faiſoient qu'effleurer ſes ſens ; une ſeule idée occupoit ſon ame. Il falloit une eſpece de violence pour l'en diſtraire ; & dès qu'on la laiſſoit livrée à elle-même, il ſembloit voir ſa penſée revoler vers l'objet qu'on lui avoit fait quitter. Si devant elle on prononçoit le nom de Nelſon, une vive rougeur coloroit ſon viſage, ſon ſein s'élevoit, ſes lévres palpitoient, tout ſon corps étoit ſaiſi d'un tremblement ſenſible. Juliette la ſurprenoit à la promenade, traçant ſur le ſable, d'eſpace en eſpace, les lettres de ce nom chéri. Le portrait de Nelſon décoroit l'appartement de Juliette ; les yeux de Coraly ne manquoient jamais de s'y attacher dès qu'ils étoient libres : elle avoit beau vouloir les en détourner ; ils y revenoient bientôt comme d'eux-mêmes, & par un de ces mouvemens dont l'ame eſt complice & non pas confidente. L'ennui où elle étoit plongée ſe diſſipoit à cette

vue, ſon ouvrage lui tomboit des mains, & tout ce que la douleur & l'amour ont de plus tendre, animoit alors ſa beauté.

Lady Albury crut devoir encore éloigner cette foible image. Ce fut pour Coraly un malheur déſolant. Son déſeſpoir ne ſe modéra plus. Cruelle amie, dit-elle à Juliette, vous vous plaiſez à m'affliger. Vous voulez que toute ma vie ne ſoit que douleur & qu'amertume. Si quelque choſe adoucit mes peines, vous me l'ôtez impitoyablement. C'eſt peu d'éloigner de moi celui que j'aime; ſon ombre même a pour moi trop de charmes, vous m'enviez le plaiſir, le foible plaiſir de la voir. — Ah, malheureuſe enfant, que voulez-vous? — L'aimer, l'adorer, vivre pour lui, tandis qu'il vivra pour une autre. Je n'eſpere rien, je ne demande rien. Mes mains me ſuffiſent pour vivre, mon cœur me ſuffit pour aimer. Je vous ſuis importune, peut-être odieuſe; éloignez-moi

de vous & ne me laiſſez que cette image où ſon ame reſpire, où je crois du moins la voir reſpirer. Je le verrai, je lui parlerai, je me perſuaderai qu'il voit couler mes larmes, qu'il entend mes ſoupirs & qu'il en eſt touché. — Et pourquoi nourrir, ma chere Coraly, ce feu cruel qui vous dévore ? Je vous afflige; mais c'eſt pour votre bien & pour le repos de Nelſon. Voulez-vous le rendre malheureux ? Il le ſera s'il ſçait que vous l'aimez, & plus encore s'il vous aime. Vous n'êtes pas en état d'entendre mes raiſons ; mais ce penchant que vous croyez ſi doux, ſeroit le poiſon de ſa vie. Ayez pitié, mon aimable enfant, de votre ami & de mon frere : épargnez-lui des remords, des combats qui le conduiroient au tombeau. Coraly frémit à ce diſcours. Elle preſſa Milady de lui dire ce que l'amour de Nelſon pour elle auroit de funeſte pour lui. M'expliquer davantage, lui dit Juliette, ce ſeroit vous rendre odieux ce que vous devez à jamais ché-

rir. Mais le plus ſaint de tous les devoirs lui interdit l'eſpoir d'être à vous.

Comment exprimer la déſolation où l'ame de Coraly fut plongée ? Quelles mœurs, quel pays, diſoit-elle, où l'on ne peut pas diſpoſer de ſoi ; où le premier des biens, l'amour mutuel, eſt un mal effroyable ! Il faut donc que je tremble de revoir Nelſon ! il faut que je tremble de lui plaire ! De lui plaire ! hélas ! j'aurois donné ma vie pour être un moment à ſes yeux auſſi aimable qu'il l'eſt aux miens. Eloignons-nous de ce bord funeſte où l'on ſe fait un malheur d'être aimé.

Coraly entendoit parler tous les jours de vaiſſeaux qui faiſoient voile pour ſa patrie. Elle réſolut de s'embarquer ſans dire adieu à Juliette. Seulement un ſoir, à l'heure du ſommeil, Juliette ſentit qu'en lui baiſant la main, ſes levres la preſſoient plus tendrement que de coutume, & qu'il lui échappoit de profonds ſoupirs. Elle me quitte plus émue qu'elle

ne le fut jamais, se dit Juliette alarmée. Ses yeux se sont attachés sur les miens avec l'expression la plus vive de la tendresse & de la douleur. Que se passe-t-il de nouveau dans son ame? Cette inquiétude la troubla toute la nuit, & le lendemain matin elle envoya sçavoir si Coraly reposoit encore. On lui apprit qu'elle étoit sortie, seule & dans l'habit le plus simple, & qu'elle avoit pris le chemin du port. Lady Albury se leve désolée & fait courir après l'Indienne. On la trouve à bord d'un vaisseau, y sollicitant une place, environnée de Matelots, que sa beauté, ses graces, sa jeunesse, le son de sa voix, & sur-tout la naïveté de sa priere ravissoient de surprise & d'admiration. Elle n'avoit pour tout équipage que ce qu'exigeoit le besoin. Tout ce qu'on lui avoit donné de précieux, elle l'avoit laissé, hors un petit cœur de crystal qu'elle avoit reçu de Nelson.

Au nom de Lady Albury elle céda

ſans réſiſtance, & ſe laiſſa remmener. Elle parut devant elle un peu confuſe de ſon évaſion; mais à ſes reproches elle répondit, qu'elle étoit malheureuſe & libre. — Hé-quoi, ma chere Coraly! ne voyez-vous ici pour vous que le malheur? Si je n'y voyois que le mien, dit-elle, je ne m'éloignerois jamais. C'eſt le malheur de Nelſon qui m'épouvante, & c'eſt pour ſon repos que je veux le fuir.

Juliette ne ſçavoit que répondre: elle n'oſoit lui parler des droits que Blanford avoit acquis ſur elle: c'eût été le lui faire haïr comme la cauſe de ſon malheur. Elle aima mieux diminuer ſes craintes. Je n'ai pu vous diſſimuler, lui dit-elle, tout le danger d'un inutile amour; mais le mal n'eſt pas ſans remede. Six mois d'abſence, la raiſon, l'amitié, que ſçais-je? un autre objet peut-être... L'Indienne l'interrompit. Dites la mort: voilà mon ſeul remede. Quoi? la raiſon me guérira d'aimer le plus accom-

pli, le plus digne des hommes! Six mois d'abſence me donneront une ame qui ne l'aime pas! Le tems change-t-il la nature? L'amitié me plaindra; mais me guérira-t-elle? Un autre objet!... Vous ne le croyez pas. Vous ne nous faites pas cette injure. Il n'y a pas deux Nelſons dans le monde; mais quand il y en auroit mille, je n'ai qu'un cœur; il eſt donné. C'eſt, dites-vous, un don funeſte: je ne le conçois pas; mais ſi cela eſt, laiſſez-moi m'éloigner de Nelſon, lui dérober ma vue & mes larmes. Il n'eſt pas inſenſible, il en ſeroit ému; & ſi c'eſt pour lui un malheur de m'aimer, la pitié pourroit l'y conduire. Hélas! qui peut ſe voir avec indifférence chérir comme un pere, révérer comme un dieu! Qui peut ſe voir aimer comme je l'aime, & ne pas aimer à ſon tour! Vous ne l'expoſerez pas à ce péril, reprit Juliette: vous lui cacherez votre foibleſſe & vous en triompherez. Non, Coraly, ce n'eſt pas la force qui vous

manque, c'eſt le courage de la vertu. — Hélas ! j'ai du courage contre le malheur ; mais en eſt-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppoſe ? Elles ſont toutes d'accord avec lui. Non, Milady, vous avez beau dire : vous jettez des nuages dans mon eſprit ; vous n'y répandez aucune lumiere. J'ai beſoin de voir & d'entendre Nelſon : il décidera de ma vie.

Lady Albury dans la plus cruelle perplexité, voyant la malheureuſe Coraly ſécher & languir dans les larmes, & demander qu'on la laiſsât partir, ſe réſolut à écrire à Nelſon qu'il vînt diſſuader cette enfant du deſſein de retourner dans l'Inde, & la ſauver du dégoût de la vie qui la conſumoit tous les jours. Mais Nelſon lui-même n'étoit pas moins à plaindre. A peine s'étoit-il éloigné de Coraly qu'il avoit ſenti le danger de la voir par la répugnance qu'il avoit à la fuir. Tout ce qui ne lui avoit paru qu'un badinage auprès d'elle, devint ſérieux

par la privation. Dans le ſilence de la ſolitude, il avoit interrogé ſon ame : il y avoit trouvé l'amitié languiſſante, le zele du bien public affoibli, preſque éteint, & l'amour ſeul y dominant avec cet empire doux & terrible qu'il exerce ſur les bons cœurs. Il s'apperçut avec effroi que ſa raiſon même s'étoit laiſſé ſéduire. Les droits de Blanford n'étoient plus ſi ſacrés ; le crime involontaire de lui enlever le cœur de Coraly étoit au moins très-excuſable ; après tout, l'Indienne étoit libre, & Blanford lui-même n'auroit pas voulu lui faire un devoir d'être à lui. Ah, malheureux, reprit Nelſon épouvanté de ces idées ! Où m'égare un aveugle amour ! Le poiſon du vice me gagne : mon cœur eſt déja corrompu. Eſt-ce à moi d'examiner ſi le dépôt qui m'eſt remis, appartient à celui qui me le confie ? & m'en ſuis-je établi le juge quand j'ai promis de le garder ? L'Indienne eſt libre ; mais le ſuis-je moi-même ? Douterois-je des droits de Blan-

ford, si ce n'étoit pour les usurper? Mon crime a commencé par être involontaire; mais il ne l'est plus si-tôt que j'y consens. Moi! justifier le parjure! moi! trouver excusable un infidele ami! Qui te l'eût dit, Nelson, qui te l'eût dit, en embrassant le vertueux Blanford, que tu révoquerois en doute s'il te seroit permis de lui ravir celle qui doit être son épouse, & qu'il a remise à ta foi? A quel excès l'amour avilit l'homme! & quelle étrange révolution son ivresse fait dans un cœur! Ah! qu'il déchire le mien, s'il veut; il ne le rendra ni perfide ni lâche; & si ma raison m'abandonne, ma conscience du moins ne me trahira pas. Sa lumiere est incorruptible: le nuage des passions ne peut l'obscurcir: voilà mon guide; & l'amitié, l'honneur, la bonne foi ne sont pas encore sans appui.

Cependant l'image de Coraly le poursuivoit sans cesse. S'il ne l'eût vue qu'avec tous ses charmes, parée de sa simple

beauté, portant ſur le front la ſérénité de l'innocence, le ſourire de la candeur ſur les levres, le feu du deſir dans les yeux, & dans toutes les graces de ſa perſonne l'air attrayant de la volupté, il eût trouvé dans ſes principes, dans la ſévérité de ſes mœurs, de quoi réſiſter à la ſéduction; mais il croyoit voir cette aimable enfant auſſi ſenſible que lui, plus foible, & n'ayant pour défenſe qu'une ſageſſe qui n'étoit pas la ſienne, s'abandonner innocemment à un penchant qui feroit ſon malheur; & la pitié qu'elle lui inſpiroit ſervoit d'aliment à l'amour. Nelſon s'accuſoit d'aimer Coraly, mais il ſe pardonnoit de la plaindre. Senſible aux maux qu'il alloit lui cauſer, il ne pouvoit ſe peindre ſes larmes, ſans penſer aux beaux yeux qui devoient les répandre, au ſein naiſſant qu'elles arroſeroient: ainſi la réſolution de l'oublier la lui rendoit encore plus chere. Il s'y attachoit en y renonçant. Mais à meſure qu'il ſe ſentoit plus foi-

ble, il devenoit plus courageux. Ceſſons, diſoit-il, de vouloir nous guérir : je m'épuiſe en efforts inutiles. C'eſt un accès qu'il faut laiſſer paſſer. Je brûle, je languis, je me meurs ; mais tout cela ſe borne à ſouffrir, & je ne dois compte qu'à moi de ce qui ſe paſſe au-dedans de moi-même. Pourvu qu'il ne m'échappe au-dehors rien qui décele ma paſſion, mon ami n'a point à ſe plaindre. Ce n'eſt qu'un malheur d'être foible ; & j'ai le courage d'être malheureux.

Ce fut dans cette réſolution de mourir plutôt que de trahir l'amitié, que ſe trouva la lettre de ſa ſœur. Il la lut avec une émotion, un ſaiſiſſement inexprimable. O douce & tendre victime, diſoit-il, tu gémis, tu veux t'immoler à mon repos & à mon devoir ! Pardonne : le Ciel m'eſt témoin que je reſſens plus vivement que toi, toutes les peines que je te cauſe. Puiſſe bien-tôt mon ami, ton époux, venir eſſuyer tes précieuſes larmes ! Il t'aimera comme je t'aime ; il

fera ſon bonheur du tien. Cependant il faut que je la voie pour la retenir & la conſoler. Que je la voie ! A quoi je m'expoſe ! Ses graces touchantes, ſa douleur, ſon amour, ces larmes que je fais couler & qu'il ſeroit ſi doux de recueillir, ces ſoupirs que laiſſe échapper un cœur ſimple & ſans artifice, ce langage de la nature, où l'ame la plus ſenſible ſe peint avec tant de candeur : quelles épreuves à ſoutenir ! Que deviendrai-je ? & que puis-je lui dire ? N'importe, il faut la voir, lui parler en ami, en pere. Je n'en ſerai après l'avoir vue que plus troublé, plus malheureux ; mais ce n'eſt pas de mon repos qu'il s'agit ; il y va du ſien : il y va ſur-tout du bonheur d'un ami pour lequel il faut qu'elle vive. Je ſuis sûr de me vaincre moi-même, & quelque pénible que ſoit le combat, il y auroit de la foibleſſe & de la honte à l'éviter.

A l'arrivée de Nelſon, Coraly tremblante & confuſe, oſoit à peine ſe pré-

ſenter

senter à lui. Elle avoit souhaité son retour avec ardeur, & en le voyant un froid mortel se glissa dans ses veines. Elle parut comme devant un juge qui alloit d'un seul mot décider de son sort.

Quel fut l'attendrissement de Nelson, de voir les roses de la jeunesse fanées sur ses belles joues, & le feu de ses yeux presque éteint! Venez, dit Juliette à son frere, tranquilliser l'esprit de cette enfant, & la guérir de sa mélancolie. L'ennui la consume auprès de moi; elle veut retourner dans l'Inde.

Nelson lui parlant avec amitié, voulut l'engager par de doux reproches à s'expliquer devant sa sœur; mais Coraly gardoit le silence; & Juliette qui s'apperçut qu'elle la gênoit, s'éloigna.

Qu'avez-vous, Coraly? Que vous avons-nous fait, lui dit Nelson? Quelle douleur vous presse? — Ne le sçavez-vous pas? N'avez-vous pas dû voir que ma joie & que ma douleur ne peuvent plus avoir qu'une cause? Cruel ami, je

ne vis que pour vous ; & vous me fuyez ; vous voulez que je meure ! . . . Mais non, vous ne le voulez pas ; on vous le fait vouloir ; on fait plus, on exige de moi que je renonce à vous & que je vous oublie. On m'épouvante, on me flétrit l'ame, & on vous oblige à me désespérer. Je ne vous demande qu'une grace, poursuivit-elle en se jettant à ses genoux, c'est de me dire qui j'offense en vous aimant, quel devoir je trahis, & quel malheur je cause. Y a-t-il ici des loix assez cruelles, y a-t-il des tyrans assez rigoureux pour m'interdire le plus digne usage de mon cœur & de ma raison? Faut-il ne rien aimer dans le monde? ou si je puis aimer, pouvois-je mieux choisir?

Ma chere Coraly, lui répondit Nelson, rien n'est plus vrai, rien n'est plus tendre que l'amitié qui m'attache à vous Il seroit impossible, il seroit même injuste que vous n'y fussiez pas sensible. — Ah ! je respire : c'est-là parler raison. —

Mais quoiqu'il fût bien doux pour moi d'être ce que vous avez de plus cher au monde, c'est à quoi je ne puis prétendre, ni ne dois même consentir. — Hélas! je ne vous entends plus. — Lorsque mon ami vous a confié à ma foi, il vous étoit cher? — Il l'est encore — Vous eussiez fait votre bonheur d'être à lui? — Je le crois. — Vous n'aimiez rien tant que lui dans le monde? — Je ne vous connoissois pas. — Blanford votre libérateur, le dépositaire de votre innocence, en vous aimant a droit d'être aimé. — Ses bienfaits me sont toujours présens : je le chéris comme un second pere. — Hé bien, sçachez qu'il a résolu de vous unir à lui, par un lien plus doux encore & plus sacré que celui des bienfaits. Il m'a confié la moitié de lui-même, & à son retour il n'aspire qu'au bonheur d'être votre époux. Ah, dit Coraly soulagée, voilà donc l'obstacle qui nous sépare? Soyez tranquille, il est détruit. — Comment? — Jamais, jamais, je vous

le jure, Coraly ne ſera l'épouſe de Blanford. — Il faut que cela ſoit. — Cela n'eſt pas poſſible : Blanford lui-même l'avouera. — Quoi ! celui qui vous a reçue de la main d'un pere expirant, & qui lui-même vous a ſervi de pere ! — A ce titre ſacré je révere Blanford ; mais qu'il n'exige rien de plus. — Vous avez donc réſolu ſon malheur ? — J'ai réſolu de ne tromper perſonne. Si je m'étois donnée à Blanford, & que Nelſon me demandât ma vie, je donnerois ma vie à Nelſon, je ſerois parjure à Blanford. — Que dites-vous ? — Ce que j'oſerai dire à Blanford lui-même. Et pourquoi diſſimulerois-je ? Eſt-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? — Ah, que vous me rendez coupable ! — Vous ! Et de quoi ? d'être aimable à mes yeux ? Ah, le Ciel diſpoſe de nous. C'eſt lui qui a donné à Nelſon ces graces, ces vertus qui m'enchantent ; c'eſt lui qui m'a donné cette ame, qu'il a faite exprès pour Nelſon. Si l'on ſçavoit comme elle en eſt rem-

plie, comme il eſt impoſſible qu'elle aime rien plus que vous, rien comme vous! .... Ah! qu'on ne me parle jamais de vivre, ſi ce n'eſt pas pour vous que je vis. — Et c'eſt ce qui me déſeſpere. De quels reproches mon ami n'a-t-il pas droit de m'accabler? — Lui! & de quoi peut-il ſe plaindre? qu'a-t-il perdu? Que lui avez-vous ravi? J'aime Blanford comme un pere tendre; j'aime Nelſon comme moi-même, & plus que moi-même: ces ſentimens ne ſont pas excluſifs. Si Blanford m'a remiſe en vos mains comme un dépôt qui étoit à lui, ce n'eſt pas vous, c'eſt lui qui eſt injuſte. — Hélas! c'eſt moi qui vous oblige à le réclamer, ce bien que je lui enleve; il ſeroit à lui s'il n'étoit pas à moi; & le gardien en eſt le raviſſeur. — Non, mon ami, ſoyez équitable. J'étois à moi, je ſuis à vous: moi ſeule j'ai pu me donner, & c'eſt à vous que je me ſuis donnée. En attribuant à l'amitié des droits qu'elle n'a pas, c'eſt vous

qui les uſurpez pour elle, & vous vous rendez complice de la violence qu'on me fait. — Lui, mon ami ! vous faire violence ! — Et que m'importe qu'il l'exerce lui-même ou que vous l'exerciez pour lui ? en ſuis-je moins traitée en eſclave ? Un ſeul intérêt vous occupe & vous touche ; mais qu'un autre que votre ami voulût me retenir captive, loin d'y ſouſcrire, ne vous feriez-vous pas une gloire de m'affranchir ? Ce n'eſt donc que pour l'amitié que vous trahiſſez la nature ! Que dis-je ? la nature ! & l'amour, Nelſon, l'amour auſſi n'a-t-il pas ſes droits ? n'y a-t-il pas quelque loi parmi vous en faveur des ames ſenſibles ? Eſt-il juſte & généreux d'accabler, de déſeſpérer une amante, & de déchirer ſans pitié un cœur dont le ſeul crime eſt de vous aimer ?

Les ſanglots lui couperent la voix ; & Nelſon qui l'en vit ſuffoquée, n'eut pas même le tems d'appeller ſa ſœur. Il ſe hâte de dénouer les rubans qui

tenoient ſon ſein à la gêne ; & alors tout ce que la jeuneſſe dans ſa fleur a de charmes, fut dévoilé aux yeux de cet amant paſſionné. La frayeur dont il étoit ſaiſi l'y rendit d'abord inſenſible; mais lorſque l'Indienne reprenant ſes eſprits & ſe ſentant preſſer dans ſes bras, treſſaillit d'amour & de joie, & qu'en ouvrant ſes beaux yeux languiſſans, elle chercha les yeux de Nelſon; Puiſſances du Ciel, dit-il, ſoutenez-moi: toute ma vertu m'abandonne. Vivez, ma chere Coraly. — Vous voulez que je vive, Nelſon! vous voulez donc que je vous aime? — Non, je ſerois parjure à l'amitié, je ſerois indigne de voir la lumiere, indigne de revoir mon ami. Hélas! Il me l'avoit prédit, & je n'ai pas daigné l'en croire. J'ai trop préſumé de mon cœur. Ayez-en pitié, Coraly, de ce cœur que vous déchirez. Laiſſez-moi vous fuir & me vaincre. Ah! tu veux ma mort, lui dit-elle en tombant de défaillance à ſes genoux. Nelſon qui

croit voir expirer ce qu'il aime, se précipite pour l'embrasser, & se retenant tout-à-coup à la vue de Juliette, Ma sœur, dit-il, secourez-la : c'est à moi de mourir. En achevant ces mots il s'éloigne.

Où est-il, demanda Coraly en ouvrant les yeux ? Que lui ai-je fait ? Pourquoi me fuir ? & vous, Juliette, plus cruelle encore, pourquoi me rappeller à la vie ?

Sa douleur redoubla quand elle apprit que Nelson venoit de partir ; mais la réflexion lui rendit un peu d'espoir & de courage. Le trouble & l'attendrissement que Nelson n'avoit pu lui dissimuler, l'effroi dont elle l'avoit vu saisi, les paroles tendres qui lui étoient échappées, & la violence qu'il s'étoit faite pour se vaincre & pour s'éloigner, tout lui persuada qu'elle étoit aimée. S'il est vrai, dit-elle, je suis heureuse. Blanford reviendra, je lui avouerai tout ; il est trop juste & trop généreux pour vou-

loir me tyranniser. Mais cette illusion fut bientôt dissipée.

Nelson reçut à la campagne une lettre de son ami qui lui annonçoit son retour. J'espere, disoit-il à la fin de sa lettre, me voir dans trois mois réuni à tout ce que j'aime. Pardonne, mon ami, si je t'associe dans mon cœur l'aimable & tendre Coraly. Mon ame fut long-tems à toi seul, aujourd'hui elle se partage. Je t'ai confié les plus doux de mes vœux, & j'ai vu l'amitié applaudir à l'amour. Je fais mon bonheur de l'une & de l'autre; je fais mon bonheur de penser que par tes soins & les soins de ta sœur, je reverrai ma chere pupille, l'esprit orné de nouvelles connoissances, l'ame enrichie de nouvelles vertus, plus aimable s'il est possible, & plus disposée à m'aimer. Ce sera pour moi la félicité pure de posséder en elle un de vos bienfaits.

Lisez cette lettre, écrivoit Nelson à sa sœur, & la faites lire à Coraly. Quelle

leçon pour moi ! quel reproche pour elle !

C'en eſt fait, dit Coraly après avoir lu, je ne ſerai jamais à Nelſon ; mais qu'il n'exige pas que je ſois à un autre. La liberté de l'aimer eſt un bien auquel je ne puis renoncer. Cette réſolution la ſoutint, & Nelſon dans ſa ſolitude étoit bien plus malheureux qu'elle.

Par quelle fatalité, diſoit-il, ce qui fait le charme de la nature & les délices de tous les cœurs, le bien d'être aimé fait-il mon ſupplice ? Que dis-je ? être aimé ! ce n'eſt rien ; mais être aimé de ce que j'aime ! toucher au bonheur ! n'avoir qu'à m'y livrer ! . . . . . Ah ! tout ce que je puis, c'eſt de fuir : inviolable & ſainte amitié, n'en demande pas davantage. En quel état j'ai vu cette enfant, en quel état je l'ai abandonnée ! elle a bien raiſon de le dire : elle eſt eſclave de mes devoirs. Je l'immole comme une victime, & c'eſt à ſes dépens que je ſuis généreux. Il y a donc des vertus qui

blessent la nature ; & pour être honnête, on est donc quelquefois obligé d'être injuste & cruel ! O mon ami, puisse-tu recueillir le fruit des efforts qu'il m'en coûte, jouir du bien que je te cede, & vivre heureux de mon malheur ! Oui, je desire qu'elle t'aime ; je le desire, le Ciel m'en est témoin ; & de toutes mes peines, la plus sensible est de douter du succès de mes vœux.

Il n'étoit pas possible que la nature se soutînt dans un état si violent. Nelson, après de longs combats, cherchoit le repos ; plus de repos pour lui. Sa constance enfin s'épuisa, & son ame découragée tomba dans une langueur mortelle. La foiblesse de sa raison, l'inutilité de sa vertu, l'image d'une vie pénible & douloureuse, le vuide & le néant où tomberoit son ame s'il cessoit d'aimer Coraly, les maux sans relâche qu'il avoit à souffrir s'il l'aimoit toujours, & plus encore l'idée effrayante de voir, d'envier, de haïr peut-être un

rival dans ſon fidele ami, tout lui faiſoit un tourment de la vie, tout le preſſoit d'en abréger le cours. Des motifs plus forts le retinrent. Il n'étoit pas dans les principes de Nelſon qu'un homme, un citoyen pût diſpoſer de ſoi. Il ſe fit une loi de vivre, conſolé d'être malheureux s'il pouvoit encore être utile au monde, mais conſumé d'ennui & de triſteſſe, & devenu comme inſenſible à tout.

Le tems marqué pour le retour de Blanford approchoit. Il étoit eſſentiel que tout fût diſpoſé pour lui cacher le mal qu'avoit fait ſon abſence; & qui réſoudroit Coraly à diſſimuler, ſi ce n'étoit Nelſon? Il revint donc à Londres, mais languiſſant, abattu, au point d'en être méconnoiſſable. Sa vue accabla de douleur Juliette, & quelle impreſſion ne fit-elle pas ſur l'ame de Coraly! Nelſon prit ſur lui pour les raſſurer; mais cet effort même acheva de l'abattre. La fievre lente qui le conſu-

moit redoubla; il fallut céder; & ce fut alors un nouveau combat entre sa sœur & la jeune Indienne. Celle-ci ne vouloit pas quitter le chevet du lit de Nelson. Elle demandoit instamment qu'on agréât ses soins & ses veilles. On l'éloignoit par pitié pour elle & par ménagement pour lui; mais elle n'en goûtoit pas davantage le repos qu'on vouloit lui rendre. A tous les instans de la nuit on la trouvoit errante autour de l'appartement du malade, ou immobile sur le seuil de la porte, les larmes aux yeux, l'ame sur les levres, l'oreille attentive aux bruits les plus légers, qui tous la glaçoient de frayeur.

Nelson s'apperçut que sa sœur ne la lui laissoit voir qu'à regret. Ne l'affligez pas, lui dit-il; cela est inutile : la sévérité n'est plus de saison : c'est par la douceur & la patience qu'il faut tâcher de nous guérir.

Coraly, ma bonne amie, lui dit-il un jour qu'ils étoient seuls avec Juliette, vous donneriez bien quelque

chofe pour me rendre la fanté, n'eft-ce pas? — O ciel! je donnerois ma vie. — Vous pouvez me guérir à moins. Nos préjugés font peut-être injuftes & nos principes inhumains; mais l'honnête homme en eft efclave. Je fuis l'ami de Blanford dès l'enfance. Il compte fur moi comme fur lui-même, & le chagrin de lui enlever un cœur dont il m'a fait dépofitaire, creufe tous les jours mon tombeau. Vous pouvez voir fi j'exagere. Je ne vous cache pas la fource du poifon lent qui me confume. Vous feule pouvez la tarir. Je ne l'exige pas: vous ferez toujours libre; mais on chercheroit vainement un autre remede à mon ma. Blanford arrive. S'il s'apperçoit de votre éloignement pour lui, fi vous lui refufez cette main qui fans moi lui étoit accordée, foyez bien sûre que je ne furvivrai pas à fon malheur & à mes remords. Nos embraffemens feront nos adieux. Confultez-vous, ma chere enfant, & fi vous voulez que je vive,

réconciliez-moi avec moi-même, justifiez-moi envers mon ami. Ah ! vivez, & disposez de moi, lui dit Coraly s'oubliant elle-même; & ces mots désolans pour l'amour, porterent la joie au sein de l'amitié.

Mais, reprit l'Indienne après un long silence, comment puis-je me donner à celui que je n'aime pas, le cœur plein de celui que j'aime ? — Mon enfant, dans une ame honnête le devoir triomphe de tout. En perdant l'espoir d'être à moi, vous en perdrez bientôt l'idée. Il vous en coûtera sans doute; mais il y va de ma vie, & vous aurez la consolation de m'avoir sauvé. — C'est tout pour moi : je me donne à ce prix. Sacrifiez votre victime : elle gémira, mais elle obéira. Vous cependant, Nelson, vous, la vérité même, vous voulez que je me déguise, que j'en impose à votre ami ! M'instruirez-vous dans l'art de feindre ? — Non, Coraly, la feinte est inutile. Je n'ai pas eu le malheur d'éteindre en

vous la reconnoiſſance, l'eſtime, la douce amitié; ces ſentimens ſont dûs à votre bienfaiteur, & ils ſuffiſent à votre époux : ne lui en marquez pas davantage. Quant à ce penchant qui n'eſt pas pour lui, vous lui en devez le ſacrifice, & non pas l'aveu. Ce qui nuiroit s'il étoit connu, doit demeurer à jamais caché; & la vérité dangereuſe a le ſilence pour aſyle.

Juliette abrégea cette ſcene trop pénible pour l'un & pour l'autre. Elle emmena Coraly avec elle, & il n'eſt point de careſſe & d'éloge qu'elle n'employât pour la conſoler. C'eſt ainſi, diſoit la jeune Indienne, avec un ſourire plein d'amertume, que ſur le Gange on flatte la douleur d'une veuve qui va ſe dévouer aux flammes du bucher de ſon époux. On la pare, on la couronne de fleurs, on l'étourdit par des chants de louange. Hélas! ſon ſacrifice eſt bientôt conſommé; le mien ſera cruel & durable. Ma bonne amie, je n'ai pas

dix-huit ans ! que de larmes encore à répandre d'ici au moment où mes yeux ſe fermeront pour jamais ! Cette idée mélancolique fit voir à Juliette une ame abſorbée dans ſa douleur. Il ne s'agiſſoit plus de la conſoler, mais de s'affliger avec elle. La complaiſance, la perſuaſion, l'indulgente & ſenſible pitié, tout ce que l'amitié a de plus délicat fut mis en uſage inutilement.

Enfin, l'on apprend que Blanford arrive ; & Nelſon, tout foible & défaillant qu'il eſt, va le recevoir & l'embraſſer au port. Blanford en le voyant ne put diſſimuler ſon étonnement & ſon inquiétude. Raſſure-toi, lui dit Nelſon, j'ai été bien mal ; mais ma ſanté revient. Je te revois, & la joie eſt un baume qui va bientôt me ranimer. Je ne ſuis pas le ſeul dont la ſanté ſe ſoit reſſentie de ton abſence. Ta pupille eſt un peu changée : l'air de nos climats y peut contribuer. Du reſte, elle a fait des progrès ſenſibles : ſon eſprit, ſes talens ſe ſont déve-

loppés, & si l'espece de langueur où elle est tombée se dissipe, tu posséderas, ce qui est assez rare, une femme en qui la nature ne laisse rien à desirer.

Blanford ne fut donc pas surpris de trouver Coraly foible & languissante; mais il en fut vivement touché. Il semble, dit-il, que le Ciel ait voulu modérer ma joie, & me punir de l'impatience que mes devoirs me causoient loin de vous. Me voilà libre & rendu à moi-même, rendu à l'amour & à l'amitié. Ce mot d'*amour* fit frémir Coraly. Blanford s'apperçut de son trouble. Mon ami, lui dit-il, a dû vous préparer à l'aveu que vous venez d'entendre. — Oui, vos bontés me sont connues; mais puis-je en approuver l'excès? — Voilà un langage qui se ressent de la politesse d'Europe: daignez l'oublier avec moi. Naïve & tendre Coraly, j'ai vu le tems où si je vous avois dit, Veux-tu que l'himen nous unisse? vous m'auriez répondu sans détour, J'y consens, ou bien,

Je n'y puis consentir ; usez de la même franchise. Je vous aime, Coraly ; mais je vous aime heureuse : votre malheur feroit le mien. Nelson tremblant regardoit Coraly & n'osoit prévoir sa réponse. J'hésite, dit-elle à Blanford, par une crainte pareille à la vôtre. Tant que je n'ai vu en vous qu'un ami, qu'un second pere, j'ai dit en moi-même : Il sera content de ma vénération & de ma tendresse ; mais si le nom d'époux se mêle à des titres déjà si saints, que n'avez-vous pas droit d'attendre, ai-je de quoi m'acquitter envers vous ? — Ah ! cette aimable modestie est digne d'orner tes vertus. Oui, moitié de moi-même, tes devoirs sont remplis si tu réponds à ma tendresse. Ton image m'a suivi par-tout. Mon ame revoloit vers toi à travers les abymes qui nous séparoient : j'ai appris le nom de Coraly aux échos d'un autre univers. Madame, dit-il à Juliette, pardonnez si je vous envie le bonheur de la posséder. Il est tems bientôt que je

veille moi-même à une ſanté qui m'eſt ſi précieuſe. Je vous laiſſerai le ſoin de celle de Nelſon : c'eſt un dépôt qui ne m'eſt pas moins cher. Vivons heureux, mes amis : c'eſt vous qui m'avez fait ſentir le prix de la vie ; & en l'expoſant j'ai ſouvent éprouvé que j'y tenois par de puiſſans liens.

Il fut décidé que dans moins de huit jours Coraly ſeroit l'épouſe de Blanford. En attendant, elle étoit encore auprès de Juliette, & Nelſon ne la quittoit pas. mais ſon courage s'épuiſoit à ſoutenir celui de la jeune Indienne. Avoir ſans ceſſe à dévorer ſes larmes en eſſuyant les pleurs d'une amante, qui tantôt déſolée à ſes pieds, tantôt défaillante & tombant dans ſes bras, le conjuroit d'avoir pitié d'elle ; ſans ſe permettre un moment de foibleſſe & ſans ceſſer de lui rappeller ſa cruelle réſolution ; ce tourment paroît au-deſſus de toutes les forces de la nature : auſſi la vertu de Nelſon l'abandonnoit-elle à chaque inſtant. Laiſ-

ſez-moi, lui diſoit-il, malheureuſe enfant ! je ne ſuis pas un tigre ; j'ai une ame ſenſible & vous la déchirez. Diſpoſez de vous-même, diſpoſez de ma vie ; mais laiſſez-moi mourir fidele à mon ami. — Et puis-je, au péril de vos jours, faire uſage de ma volonté ? Ah, Nelſon, du moins promettez-moi de vivre ; non plus pour moi, mais pour une ſœur, pour une ſœur qui vous adore. — Je vous tromperois, Coraly. Non que je veuille attenter ſur moi-même ; mais voyez l'état où m'a douleur m'a mis ; voyez l'effet de mes remords & de ma honte anticipée ; en ferai-je moins odieux, moins inexorable à moi-même, quand le crime ſera conſommé ? — Hélas vous me parlez de crime ! ce n'en eſt donc pas un de me tyranniſer ? — Vous êtes libre ; je n'exige plus rien ; je ne ſçais pas même quels ſont vos devoirs ; mais je ſçais trop quels ſont les miens, & je ne veux pas les trahir.

C'eſt ainſi que leurs entretiens ne ſer-

voient qu'à les déſoler. Mais la préſence de Blanford étoit pour eux plus accablante encore. Chaque jour il venoit les entretenir, non pas de ſtériles propos d'amour, mais des ſoins qu'il ſe donnoit pour que dans ſa maiſon tout reſpirât l'agrément & l'aiſance, que tout y prévînt les deſirs de ſa femme, & contribuât à ſon bonheur. Si je meurs ſans enfans, diſoit-il, la moitié de mon bien eſt à elle, l'autre moitié eſt à celui qui après moi ſçaura lui plaire & la conſoler de m'avoir perdu. C'eſt toi, Nelſon, que cela regarde : on ne vieillit guere au métier que je fais : remplace-moi quand je ne ſerai plus. Je n'ai point l'odieux orgueil de vouloir que ma veuve ſoit fidelle à mon ombre. Coraly eſt faite pour embellir le monde & pour enrichir la nature des fruits de ſa fécondité.

Il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire la ſituation de nos deux amans. L'attendriſſement & la confuſion étoient les mêmes dans l'un & dans l'autre;

mais il y avoit pour Nelſon une eſpece de ſoulagement à voir Coraly en de ſi dignes mains, au lieu que les bienfaits & l'amour de Blanford étoient pour elle un tourment de plus. En perdant Nelſon elle eût préféré l'abandon de la nature entiere, aux ſoins, aux bienſaits, à l'amour de tout ce qui n'étoit pas lui. Il fut décidé cependant, de l'aveu même de cette infortunée, qu'il n'y avoit plus à balancer, & qu'il falloit qu'elle ſubît ſon ſort.

Elle fut donc amenée en victime dans cette maiſon, qu'elle avoit chérie comme ſon premier aſyle, & qu'elle redoutoit comme ſon tombeau. Blanford l'y reçoit en ſouveraine; & ce qu'elle ne peut lui cacher du violent état de ſon ame, il l'attribue à la timidité, au trouble qu'inſpire à ſon âge l'approche du lit nuptial.

Nelſon avoit ramaſſé toutes les forces d'une ame ſtoïque pour ſe préſenter à cette fête avec un viſage ſerein.

On fit lecture de l'acte que Blanford avoit fait dresser. C'étoit d'un bout à l'autre un monument d'amour, d'estime & de bienfaisance. Les larmes coulerent de tous les yeux, & même des yeux de Coraly.

Blanford s'approche respectueusement, & lui tendant la main, Venez, dit-il, ma bien-aimée, donner à ce gage de votre foi, à ce titre du bonheur de ma vie, la sainteté inviolable dont il doit être revêtu.

Coraly se faisant à elle-même la derniere violence, eut à peine la force d'avancer & de porter la main à la plume. Au moment qu'elle veut signer, ses yeux se couvrent d'un nuage; tout son corps est saisi d'un tremblement soudain; ses genoux fléchissent; elle alloit tomber si Blanford ne l'eût soutenue. Interdit, glacé de frayeur, il regarde Nelson, & il lui voit la pâleur de la mort sur le visage. Milady s'étoit précipitée vers Coraly pour la secourir. O ciel, s'écrie

Blanford,

Blanford, qu'eſt-ce que je vois ! La douleur, la mort m'environnent. Qu'allois-je faire ? Que m'avez-vous caché ? Ah, mon ami, ſeroit-il poſſible ! Revoyez le jour, ma chere Coraly, je ne ſuis point cruel, je ne ſuis point injuſte ; je ne veux que votre bonheur.

Les femmes qui environnoient Coraly s'empreſſoient à la ranimer ; & la décence obligeoit Nelſon & Blanford à ſe tenir éloignés d'elle. Mais Nelſon demeuroit immobile & les yeux baiſſés comme un criminel. Blanford vient à lui, le ſerre dans ſes bras. Ne ſuis-je plus ton ami, lui dit-il ; n'es-tu pas toujours la moitié de moi-même ? Ouvre-moi ton cœur, dis-moi ce qui ſe paſſe.... Mais non, ne me dis rien : je ſçais tout. Cette enfant n'a pu te voir, t'entendre, vivre auprès de toi ſans t'aimer. Elle eſt ſenſible, elle a été touchée de ta bonté, de tes vertus. Tu l'as condamnée au ſilence, tu as exigé d'elle qu'elle conſommât le plus douloureux ſacrifice. Ah,

Nelſon! s'il étoit accompli, quel malheur! Le juſte Ciel ne l'a pas voulu ; la nature à qui tu faiſois violence, a repris ſes droits. Ne t'en afflige pas : c'eſt un crime qu'elle t'épargne. Oui, le dévouement de Coraly étoit le crime de l'amitié. Je l'avoue, répondit Nelſon, en ſe jettant à ſes genoux : j'ai fait, ſans le vouloir, ton malheur, le mien, celui de cette fille aimable ; mais j'atteſte la foi, l'amitié, l'honneur..... Laiſſe-là tes ſermens, interrompit Blanford : ils nous outragent l'un & l'autre. Va, mon ami, pourſuivit-il en le relevant, tu ne ſerois pas dans mes bras, ſi j'avois pu te ſoupçonner d'une honteuſe perfidie. Ce que j'avois prévu eſt arrivé, mais ſans ton aveu. Ce que je viens de voir en eſt la preuve, & cette preuve même eſt inutile : ton ami n'en a pas beſoin. Il eſt certain, reprit Nelſon, que je n'ai à me reprocher que ma préſomption & mon imprudence. Mais c'en eſt aſſez, & j'en ſerai puni. Coraly ne ſera point à toi,

mais je ne ferai point à elle. Eſt-ce ainſi que vous répondez à un ami généreux, lui répliqua Blanford d'un ton ferme & ſévere? Vous croyez-vous obligé avec moi à de puériles ménagemens? Coraly ne ſera point à moi, parce qu'elle ne ſeroit point heureuſe avec moi. Mais un mari honnête homme, que ſans vous elle auroit aimé, eſt pour elle une perte dont vous êtes la cauſe; & c'eſt à vous de la réparer. Le contrat eſt dreſſé, l'on va changer les noms; mais j'exige que les articles reſtent. Ce que je donnois à Coraly en qualité d'époux, je le lui donne en qualité d'ami, ou ſi vous voulez en qualité de pere. Nelſon, ne me faites pas rougir par un refus humiliant. Je ſuis confondu, & ne ſuis point ſurpris, lui dit Nelſon, de cette généroſité qui m'accable. C'eſt à moi d'y ſouſcrire avec confuſion & de la révérer en ſilence. Si je ne ſçavois pas combien le reſpect ſe concilie avec l'amitié, je n'oſerois plus vous nommer mon ami.

Pendant cet entretien Coraly étoit revenue à elle-même, & revoyoit avec frayeur la lumiere qui lui étoit rendue. Quelle fut sa surprise, & la révolution qui tout-à-coup se fit dans son ame! Tout est connu, tout est pardonné, lui dit Nelson en l'embrassant; tombez aux pieds de notre bienfaicteur : c'est de sa main que je reçois la vôtre. Coraly voulut se répandre en actions de graces; Vous êtes un enfant, lui dit Blanford : il falloit me tout avouer. N'en parlons plus ; mais n'oublions jamais qu'il est des épreuves auxquelles la vertu même fait bien de ne pas s'exposer.





H. Gravelot inv. *N. le Mire Sculp.*

LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

LE MISANTHROPE CORRIGÉ.

ON ne corrige point le naturel, me dira-t-on, & j'en conviens; mais entre mille accidens combinés qui composent un caractere, quel œil assez fin démêlera ce naturel indélébile? Et combien de vices & de travers on attribue à la nature, qu'elle ne se donna jamais? Telle est dans l'homme la haine des hommes: c'est un caractere factice, un personnage qu'on prend par humeur & qu'on garde par habitude; mais dans lequel l'ame est à la gêne, & dont elle ne demande qu'à se délivrer. Ce qui arriva au Misanthrope que nous a peint Moliere, en est un exemple; & l'on va voir comme il fut ramené.

Alceste mécontent, comme vous sçavez, de sa maîtresse & de ses juges, détestant la ville & la cour, & résolu

à fuir les hommes, ſe retira bien loin de Paris, dans les Voges, près de Laval, & ſur les bords de la Vologne. Cette riviere, dont les coquillages renferment la perle, eſt encore plus précieuſe par la fertilité qu'elle donne à ſes bords. Le valon qu'elle arroſe eſt une belle prairie. D'un côté s'élevent de riantes collines, ſemées de bois & de hameaux; de l'autre s'étendent en plaine de vaſtes champs couverts de moiſſons. C'eſt-là qu'Alceſte étoit allé vivre oublié de la nature entiere. Libre de ſoins & de devoirs, tout à lui-même, & enfin délivré du ſpectacle odieux du monde, il reſpiroit, il louoit le Ciel d'avoir rompu tous ſes liens. Quelques études, beaucoup d'exercice, les plaiſirs peu vifs, mais tranquilles, d'une douce végétation, en un mot, une vie paiſiblement active le ſauvoit de l'ennui de la ſolitude: il ne deſiroit, il ne regrettoit rien.

Un des agrémens de ſa retraite fut de voir autour de lui la terre cultivée

& fertile, nourrir un peuple qui lui sembloit heureux. Un Misanthrope qui l'est par vertu, ne croit haïr les hommes que parce qu'il les aime: Alceste éprouva un attendrissement mêlé de joie, à la vue de ses semblables, riches du travail de leurs mains. Ces gens-là, dit-il, sont bien heureux d'être encore à demi-sauvages: ils seroient bientôt corrompus s'ils étoient plus civilisés.

En se promenant dans la campagne, il aborda un laboureur qui traçoit son sillon & qui chantoit. Dieu vous garde, bon-homme, lui dit-il: vous voilà bien gai! Comme de coutume, lui répondit le villageois. — J'en suis bien aise: cela prouve que vous êtes content de votre état. — Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être. — Êtes-vous marié? — Oui, graces au Ciel. — Avez-vous des enfans? — J'en avois cinq; j'en ai perdu un; mais ce malheur peut se réparer. — Votre femme est jeune? — Elle a vingt-cinq ans. — Est-elle jolie? — Elle l'est pour moi;

mais elle est mieux que jolie, elle est bonne. — Et vous l'aimez? — Si je l'aime! Et qui ne l'aimeroit pas? — Elle vous aime aussi, sans doute? — Oh pour cela de tout son cœur, & comme avant le mariage. — Vous vous aimiez donc avant le mariage? — Sans cela nous serions-nous pris? — Et vos enfans, viennent-ils bien? — Ah! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans; il a déjà plus d'esprit que son pere. Et mes deux filles! C'est cela qui est charmant. Il y aura bien du malheur si celles-là manquent de maris! Le dernier tette encore; mais le petit compere sera robuste & vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs quand elles veulent baiser leur mere? Il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du teton. — Tout cela est donc bien heureux? — Heureux? Je le crois. Il faut voir la joie, quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont vu d'un an: je ne sçais auquel entendre. Ma femme est à mon cou,

mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes, il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mere, me tend ses petites mains ; & moi, je ris, & je pleure, & je les baise ; car tout cela m'attendrit. — Je le crois. — Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes pere. — Je n'ai pas ce bonheur. — Tant pis : il n'y a que cela de bon. — Et comment vivez-vous ? — Fort bien : d'excellent pain, de bon laitage, & des fruits de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux dont le Roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules ; & le Dimanche nous nous régalons & nous buvons un petit coup de vin. — Oui, mais quand l'année est mauvaise ? — On s'y est attendu, & l'on vit doucement de ce qu'on a épargné dans la bonne. — Il y a encore la rigueur du tems, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir. — On s'y accoutume ; & si vous sçaviez quel plai-

ſir on a de venir le ſoir reſpirer le frais après un jour d'été; ou l'hiver, ſe dégourdir les mains au feu d'une bonne bourée, entre ſa femme & ſes enfans! & puis on ſoupe de bon appétit, & on ſe couche; & croyez-vous qu'on ſe ſouvienne du mauvais tems? Quelquefois ma femme me dit : Mon bonhomme, entends-tu le vent & l'orage? Ah, ſi tu étois dans les champs! — Je n'y ſuis pas, je ſuis avec toi, lui dis-je; & pour l'en aſſurer, je la preſſe contre mon ſein. Allez, Monſieur, il y a bien du beau monde qui ne vit pas auſſi content que nous. — Et les impôts? — Nous les payons gaiement : il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne & celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre beſogne, nous faiſons la leur; & chaque état, comme on dit, a ſes peines. Quelle équité, dit le Miſanthrope! voilà en deux mots toute l'économie de la ſociété primitive. O nature!

il n'y a que toi de juſte : c'eſt dans ton inculte ſimplicité qu'on trouve la ſaine raiſon. Mais en payant ſi bien le tribut, ne donnez-vous pas lieu de vous charger encore ? — Nous en avions peur autrefois ; mais, dieu-merci, le Seigneur du lieu nous a ôté cette inquiétude. Il fait l'office de notre bon Roi : il impoſe, il reçoit lui-même, & au beſoin il fait les avances. Il nous ménage comme ſes enfans. — Et quel eſt-il ce galant homme ? — Le Vicomte de Laval. Il eſt aſſez connu : tout le pays le conſidere. — Réſide-t-il dans ſon Château ? — Il y paſſe huit mois de l'année. — Et le reſte ? — A Paris, je crois. — Voit-il du monde ? — Les Bourgeois de Bruyeres, quelquefois auſſi nos vieillards qui vont manger ſa ſoupe & cauſer avec lui. — Et de Paris, n'amene-t-il perſonne ? — Perſonne que ſa fille. — Il a bien raiſon. Et à quoi s'occupe-t-il ? — A nous juger, à nous accorder, à marier nos enfans, à maintenir la paix dans les familles, à les

aider quand les tems ſont mauvais. Je veux, dit Alceſte, aller voir ſon village : cela doit être intéreſſant.

Il fut ſurpris de trouver les chemins, même les chemins de traverſe, bordés de hayes, & tenus avec ſoin ; mais ayant rencontré des gens occupés à les applanir, Ah, dit-il, voilà les corvées. Les corvées! reprit un vieillard qui préſidoit à ces travaux, on ne les connoît point ici : ces gens-là ſont payés : l'on ne contraint perſonne. Seulement, s'il vient au village un vagabond, un fainéant, on me l'envoie, & s'il veut du pain il en gagne, ou il en va chercher ailleurs. —Et qui a établi cette heureuſe police? — Notre bon Seigneur, notre pere à tous. — Et les fonds de cette dépenſe, qui les fait? — La communauté; & comme elle s'impoſe elle-même, il n'arrive pas ce qu'on voit ailleurs, que le riche s'exempte à la charge du pauvre.

Alceſte redoubla d'eſtime pour l'homme ſage & bienfaiſant qui gouvernoit ce

petit peuple. Qu'un Roi ſeroit puiſſant, diſoit-il, & qu'un Etat ſeroit heureux, ſi tous les grands propriétaires ſuivoient l'exemple de celui-ci! Mais Paris abſorbe & les biens & les hommes: il dépouille, il envahit tout.

Le premier coup d'œil du village lui préſenta l'image de l'aiſance & de la ſanté. Il entre dans un bâtiment ſimple & vaſte, dont la ſtructure a l'apparence d'un édifice public, & il y trouve une foule d'enfans, de femmes, de vieillards occupés à des travaux utiles. L'oiſiveté n'étoit permiſe qu'à l'extrême foibleſſe. L'enfance, preſque au ſortir du berceau, prenoit l'habitude & le goût du travail, & la vieilleſſe au bord de la tombe, y exerçoit encore ſes tremblantes mains. La ſaiſon où la terre ſe repoſe raſſembloit à l'attelier les hommes vigoureux, & alors la navette, la ſcie & la hache donnoient aux productions de la nature une nouvelle valeur. Je ne m'étonne pas, dit Alceſte, que

ce peuple ſoit exempt de vices & de beſoins : il eſt laborieux & ſans ceſſe occupé. Il demanda comment l'attelier s'étoit établi. Notre bon Seigneur, lui dit-on, en a fait les avances. C'étoit peu de choſe d'abord, & tout ſe faiſoit à ſes riſques, à ſes frais & à ſon profit ; mais après s'être bien aſſuré qu'il y avoit de l'avantage, il nous a cédé l'entrepriſe : il ne ſe mêle plus que de la protéger ; & tous les ans il donne au village les inſtrumens de quelqu'un de nos arts : c'eſt le préſent qu'il fait à la premiere nôce qui ſe célebre dans l'année. Je veux voir cet homme-là, dit Alceſte, ſon caractere me convient.

Il s'avance dans le village, & il remarque une maiſon où l'on va & vient avec inquiétude. Il demande la cauſe de ces mouvemens ; on lui dit que le chef de cette famille eſt à l'extrémité. Il entre, & il voit un vieillard qui d'un œil expirant, mais ſerein, ſemble dire adieu à ſes enfans, qui fondent en lar-

mes autour de lui. Il diſtingue au milieu de la foule un homme attendri, mais moins affligé, qui les encourage & qui les conſole. A ſon habit ſimple & ſérieux, il le prend pour le Médecin du village. Monſieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de voir ici un inconnu. Ce n'eſt point une oiſive curioſité qui m'amene. Ces bonnes gens peuvent avoir beſoin de ſecours dans un moment ſi triſte; & je viens.... Monſieur, lui dit le Vicomte, mes payſans vous rendent grace; j'eſpere, tant que je vivrai, qu'ils n'auront beſoin de perſonne; & ſi l'argent pouvoit prolonger les jours d'un homme juſte, ce digne pere de famille ſeroit rendu à ſes enfans. Ah, Monſieur, dit Alceſte, en reconnoiſſant M. de Laval à ce langage, pardonnez une inquiétude que je ne devois point avoir. Je ne m'offenſe point, reprit M. de Laval, qu'on me diſpute une bonne œuvre; mais puis-je ſçavoir qui vous êtes & ce qui vous amene ici?

Au nom d'Alceſte il ſe rappella ce cenſeur de l'humanité dont la rigueur étoit connue ; mais ſans en être intimidé, Monſieur, lui dit-il, je ſuis fort aiſe de vous avoir dans mon voiſinage, & ſi je puis vous être bon à quelque choſe, je vous ſupplie de diſpoſer de moi.

Alceſte alla voir M. de Laval, & il en fut reçu avec cette honnêteté ſimple & ſérieuſe qui n'annonce ni le beſoin, ni le deſir de ſe lier. Voilà, dit-il, un homme qui ne ſe livre pas. Je l'en eſtime davantage. Il félicita M. de Laval ſur les agrémens de ſa ſolitude. Vous venez vivre ici, lui dit-il, loin des hommes, & vous avez bien raiſon de les fuir ! — Moi, Monſieur ! je ne fuis point les hommes. Je n'ai ni la foibleſſe de les craindre, ni l'orgueil de les mépriſer, ni le malheur de les haïr. Cette réponſe tomboit ſi juſte qu'Alceſte en fut déconcerté. Mais il voulut ſoutenir ſon début, & il commençoit la ſatyre du monde. J'ai vécu dans le monde

comme un autre, lui dit M. de Laval, & je n'ai pas vu qu'il fût ſi méchant. Il y a des vices & des vertus, du bien & du mal, je l'avoue; mais la nature eſt ainſi mêlée : il faut ſçavoir s'en accommoder. Ma foi, dit Alceſte, dans ce mélange le bien eſt ſi peu de choſe, & le mal domine à tel point, que celui-ci étouffe l'autre. Hé, Monſieur, reprit le Vicomte, ſi l'on ſe paſſionnoit ſur le bien comme ſur le mal; qu'on mît la même chaleur à le publier, & qu'il y eût des affiches pour les bons exemples, comme il y en a pour les mauvais, doutez-vous que le bien n'emportât la balance ? Mais la reconnoiſſance parle ſi bas, & la plainte déclame ſi haut, qu'on n'entend plus que la derniere. L'eſtime & l'amitié ſont communément modérées dans leurs éloges : elles imitent la modeſtie des gens de bien en les louant; au lieu que le reſſentiment & l'injure exagerent tout à l'excès. Ainſi l'on n'entrevoit le bien que par

un milieu qui le diminue, & l'on voit le mal à travers une vapeur qui le grossit.

Monsieur, dit Alceste au Vicomte, vous me faites desirer de penser comme vous; & quand j'aurois pour moi la triste vérité, votre erreur seroit préférable. — Hé, oui sans doute : l'humeur n'est bonne à rien. Le beau rôle à jouer pour un homme, que de se dépiter comme un enfant, & que d'aller seul dans un coin, bouder tout le monde; & pourquoi? Pour les démêlés du cercle où l'on vit : comme si la nature entiere étoit complice & responsable des torts dont nous sommes blessés! — Vous avez raison, dit Alceste : il seroit injuste de rendre les hommes solidaires; mais combien de griefs n'a-t-on pas à leur reprocher en commun? Croyez, Monsieur, que ma prévention a des motifs sérieux & graves. Vous me rendrez justice quand vous me connoîtrez. Permettez-moi de vous voir souvent. Souvent,

cela eſt difficile, dit le Vicomte : je ſuis fort occupé ; & ma fille & moi nous avons nos études qui nous laiſſent peu de loiſirs ; mais quelquefois, ſi vous voulez, nous jouirons du voiſinage, à notre aiſe & ſans nous gêner : car le privilége de la campagne c'eſt de pouvoir être ſeul quand on veut.

Cet homme-ci eſt rare dans ſon eſpece, diſoit Alceſte en s'en allant. Et ſa fille, qui nous écoutoit avec l'air d'une vénération ſi tendre pour ſon pere? Cette fille élevée ſous ſes yeux, accoutumée à une vie ſimple, à des mœurs pures & à des plaiſirs innocens, fera une femme eſtimable, ou je ſuis bien trompé ; à moins, reprit-il, qu'on ne l'égare dans ce Paris où tout ſe perd.

Si l'on ſe peint la délicateſſe & le ſentiment perſonnifiés, on a l'idée de la beauté d'Urſule. (C'étoit ainſi qu'on appelloit Mademoiſelle de Laval.) Sa taille étoit celle que l'imagination donne à la plus jeune des Graces. Elle avoit

dix-huit ans accomplis; & à la fraîcheur, à la régularité de ses charmes, on voyoit que la nature venoit d'y mettre la derniere main. Dans le calme les lys de son tein dominoient sur les roses; mais à la plus légere émotion de son ame les roses effaçoient les lys. C'étoit peu d'avoir le coloris des fleurs, sa peau en avoit la finesse & ce duvet si doux, si velouté que rien encore n'avoit terni. Mais c'est dans les traits du visage d'Ursule que mille agrémens variés sans cesse, se développoient successivement. Dans ses yeux, tantôt une langueur modeste, une timide sensibilité sembloit émaner de son ame & s'exprimer par ses regards; tantôt une sévérité noble, & imposante avec douceur, en modéroit l'éclat touchant ; & l'on y voyoit dominer tour à tour la sévere décence, la craintive pudeur, la vive & tendre volupté. Sa voix & sa bouche étoient de celles qui embellissent tout; ses levre ne pouvoient se remuer sans déceler de

nouveaux attraits ; & lorſqu'elle daignoit ſourire ſon ſilence même étoit ingénieux. Rien de plus ſimple que ſa parure, & rien de plus élégant. A la campagne elle laiſſoit croître ſes cheveux d'un blond cendré de la plus douce teinte, & des boucles que l'art ne tenoit point captives, flottoient autour de ſon coup d'ivoire, & ſe rouloient ſur ſon beau ſein.

Le Miſanthrope lui avoit trouvé l'air le plus honnête, & le maintien le plus décent. Ce ſeroit dommage, diſoit-il, qu'elle tombât en de mauvaiſes mains : il y a de quoi faire une femme accomplie. En vérité, plus j'y penſe, & plus je m'applaudis d'avoir ſon pere pour voiſin : c'eſt un homme droit, un galant homme : je ne lui crois pas l'eſprit bien juſte ; mais il a le cœur excellent.

Quelques jours après, M. de Laval en ſe promenant lui rendit ſa viſite ; & Alceſte lui parla du plaiſir qu'il devoit avoir à faire des heureux. C'eſt un bel

exemple, ajouta-t-il, & à la honte des hommes, un exemple bien rare ! Combien de gens plus riches & plus puiſſans que vous, ne ſont qu'un fardeau pour les peuples ! Je ne les excuſe ni ne les blâme tous, répondit M. de Laval. Pour faire le bien, il faut le pouvoir, & quand on le peut il faut ſçavoir s'y prendre. Et ne croyez pas qu'il ſoit ſi facile de parvenir à l'opérer. Il ne ſuffit pas d'être aſſez habile ; il faut encore être aſſez heureux ; il faut trouver à manier des eſprits juſtes, ſenſés, dociles ; & l'on a ſouvent beſoin de beaucoup d'adreſſe & de patience pour amener le peuple, naturellement défiant & craintif, à ce qui lui eſt avantageux. Vraiment, dit Alceſte, c'eſt l'excuſe qu'on donne ; mais la croyez-vous bien ſolide ? & les obſtacles que vous avez vaincus, ne peut-on pas auſſi les vaincre ? J'ai été, dit M. de Laval, ſollicité par l'occaſion & ſecondé par les circonſtances. Ce peuple, nouvellement con-

quis, se croyoit perdu sans ressource; & dès que je lui ai tendu les bras, son désespoir l'y a précipité. A la merci d'une imposition arbitraire, il en avoit conçu tant d'effroi, qu'il aimoit mieux souffrir les vexations que d'annoncer un peu d'aisance. Les frais de la levée aggravoient l'impôt; ces bonnes gens en étoient excédés; & la misere étoit l'asyle où les jettoit le découragement. En arrivant ici j'y trouvai établie cette maxime désolante & destructive des campagnes: *Plus nous travaillerons, plus nous serons foulés.* Les hommes n'osoient être laborieux, les femmes trembloient de devenir fécondes. Je remontai à la source du mal. Je m'adressai à l'homme préposé pour la perception du tribut. Monsieur, lui dis-je, mes vassaux gémissent sous le poids des contraintes: je ne veux plus en entendre parler. Voyons ce qu'ils doivent encore de l'imposition de l'année; je viens ici pour les acquitter. Monsieur, me répondit le Receveur,

cela ne ſe peut pas. Pourquoi donc, lui dis-je? — Ce n'eſt pas la regle. — Quoi! la regle n'eſt-elle pas de payer au Roi le tribut qu'il demande? de le payer au moins de frais poſſible, & avec le moins de délai? — Oui, dit-il, c'eſt le compte du Roi; mais ce n'eſt pas le mien. Et où en ſerois-je ſi l'on payoit comptant? Les frais ſont les droits de ma charge. A une ſi bonne raiſon je n'avois point de réplique; & ſans inſiſter, j'allai voir l'Intendant. Je vous demande deux graces, lui dis-je: l'une, qu'il me ſoit permis tous les ans de payer la taille pour mes vaſſaux; l'autre, que leur rôle n'éprouve que les variations de la taxe publique. J'obtins ce que je demandois.

Mes enfans, dis-je à mes payſans que j'aſſemblai à mon arrivée, je vous annonce que c'eſt dans mes mains que vous dépoſerez à l'avenir le juſte tribut que vous devez au Roi. Plus de vexations, plus de frais. Tous les dimanches, au

banc

banc de la paroiſſe, vos femmes viendront m'apporter leurs épargnes, & inſenſiblement vous ſerez acquittés. Travaillez, cultivez vos biens, faites-les valoir au centuple; que la terre vous enrichiſſe; vous n'en ſerez pas plus chargés : je vous en réponds, moi qui ſuis votre pere. Ceux qui manqueront, je les aiderai; & quelques journées de la morte ſaiſon, employées à mes travaux, me rembourſeront mes avances.

Ce plan fut agréé, & nous l'avons ſuivi. Nos ménageres ne manquent pas de m'apporter leur petite offrande. En la recevant je les encourage, je leur parle de notre bon Roi; elles s'en vont les larmes aux yeux: ainſi, j'ai fait un acte d'amour de ce qu'ils regardoient avant moi comme un acte de ſervitude.

Les corvées eurent leur tour, & l'Intendant qui les déteſtoit & qui ne ſçavoit comment y remédier, fut enchanté du moyen que j'avois pris pour en exempter mon village,

Enfin, comme il y avoit ici bien du tems ſuperflu & des mains inutiles, j'ai établi l'attelier que vous avez pu voir. C'eſt le bien de la communauté; elle l'adminiſtre ſous mes yeux; chacun y travaille à la tâche; mais ce travail n'eſt pas aſſez payé pour détourner de celui des campagnes. Le cultivateur n'y employe que le tems qui ſeroit perdu. Le profit qu'on en tire eſt un fond qui s'employe à contribuer à la milice & aux frais des travaux publics. Mais un avantage plus précieux de cet établiſſement, c'eſt d'avoir fait naître des hommes. Lorſque les enfans ſont à charge, on n'en fait qu'autant qu'on en peut nourrir; mais dès qu'au ſortir du berceau, ils peuvent ſe nourrir eux-mêmes, la nature ſe livre à ſon attrait ſans réſerve & ſans inquiétude. On cherche des moyens de population; il n'en eſt qu'un: c'eſt la ſubſiſtance, l'emploi des hommes. Comme ils ne naiſſent que pour vivre, il faut leur aſſurer de quoi vivre en naiſſant.

Rien de plus ſage que vos principes, rien de plus vertueux que vos ſoins; mais avouez, reprit le Miſanthrope, que ce bien, tout important qu'il eſt, n'eſt pas d'une difficulté qui décourage ceux qui l'aiment; & que s'il y avoit des hommes comme vous...... — Dites plutôt s'ils étoient placés. J'ai eu pour moi les circonſtances, & c'eſt de-là que tout dépend. On voit le bien, on l'aime, on le veut; mais les obſtacles naiſſent à chaque pas. Il n'en faut qu'un pour l'empêcher; & au lieu d'un il s'en éleve mille. J'étois ici fort à mon aiſe: pas un homme en crédit n'étoit intéreſſé au mal que j'avois à détruire; & combien peu s'en eſt-il fallu que je n'aie pu y remédier? ſuppoſez qu'au lieu d'un Intendant traitable, il m'eût fallu voir, perſuader, fléchir un homme abſolu, jaloux de ſon pouvoir, entier dans ſes opinions, ou dominé par les conſeils de ſes Prépoſés ſubalternes; rien de tout ceci n'avoit lieu: on m'eût dit de ne

pas m'en mêler, & de laiſſer aller les choſes. Voilà comme la bonne volonté reſte ſouvent infructueuſe dans la plûpart des gens de bien. Je ſçais que vous n'y croyez guere; mais il y a dans vos préventions plus d'humeur que vous ne penſez.

Alceſte vivement affecté de ce reproche, de la part d'un homme dont l'eſtime étoit pour lui d'un ſi grand prix, tâcha de ſe juſtifier. Il lui parla du procès qu'il avoit perdu, de la coquette qui l'avoit trahi, & de tous les ſujets de plainte qu'il croyoit avoir contre l'humanité.

En effet, lui dit le Vicomte, voilà bien de quoi ſe fâcher! Vous allez choiſir entre mille femmes une étourdie qui s'amuſe & qui vous joue, comme de raiſon; vous prenez au plus grave cet amour dont elle fait un badinage; à qui la faute? & quand elle auroit tort, toutes les femmes lui reſſemblent-elles? Quoi! parce qu'il y a des fripons parmi les

hommes, en ſommes-nous pour cela moins honnêtes gens vous & moi? Dans l'individu qui vous unit vous haïſſez l'eſpece! Il y a de l'humeur, mon voiſin, il y a de l'humeur, convenez-en.

Vous avez perdu un procès que vous croyiez juſte; mais un plaideur, s'il eſt de bonne foi, ne croit-il pas toujours avoir la bonne cauſe? Êtes-vous ſeul plus déſintéreſſé, plus infaillible que vos juges? Et s'ils ont manqué de lumieres, ſont-ils criminels pour cela? Moi, Monſieur, quand je vois un homme ſe dévouer à un état qui a beaucoup de peines & très-peu d'agrémens, qui impoſe aux mœurs toute la gêne des plus auſteres bienſéances, qui demande une application ſans relâche, un recueillement ſans diſſipation, où le travail n'a aucun ſalaire, où la vertu même eſt preſque ſans éclat; quand je les vois environnés du luxe & des plaiſirs d'une ville opulente, vivre retirés, ſolitaires, dans la frugalité, la ſimplicité, la modeſtie

des premiers âges, je regarde comme un ſacrilége l'injure faite à leur équité. Or, telle eſt la vie de la plûpart des juges que vous accuſez ſi légerement. Ce ne ſont pas quelques étourdis, que vous voyez voltiger dans le monde, qui reglent la balance des loix. En attendant qu'ils ſoient devenus ſages, ils ont du moins la pudeur de ſe taire devant des ſages conſommés. Ceux-ci ſe trompent quelquefois ſans doute, parce qu'ils ne ſont pas des anges; mais ils ſont moins hommes que nous; & je ne me perſuaderai jamais qu'un vieillard vénérable, qui dès le point du jour, ſe traîne au palais d'un pas chancelant, y va commettre une injuſtice.

A l'égard de la Cour, il y a tant d'intérêts, ſi compliqués & ſi puiſſans, qui ſe croiſent & ſe combattent, qu'il eſt naturel que les hommes y ſoient plus paſſionnés & plus méchans qu'ailleurs. Mais ni vous ni moi n'avons paſſé par ces grandes épreuves de l'ambition &

de l'envie ; & il n'a tenu peut-être qu'à très-peu de chose que nous n'ayons été, comme tant d'autres, de faux amis & d'indignes flatteurs. Croyez-moi, Monsieur, peu de gens ont le droit de faire la police du monde.

Tous les honnêtes gens ont ce droit-là, dit Alceste ; & s'ils venoient à se liguer, les méchans n'auroient pas dans le monde tant d'audace & tant de crédit. Quand cette ligue se formera, dit M. de Laval en s'en allant, nous nous y enrôlerons tous deux. Jusques-là, mon voisin, je vous conseille de faire sans bruit, dans votre petit coin, le plus de bien que vous pourrez, en prenant pour regle l'amour des hommes, & en réservant la haine pour de tristes exceptions.

C'est bien dommage, dit Alceste, quand M. de Laval fut parti, que la bonté soit toujours accompagnée de foiblesse, tandis que la méchanceté a tant de force & de vigueur ! C'est bien

dommage, dit M. de Laval, que cet honnête homme ait pris un travers qui le rend inutile à lui-même & aux autres! Il a de la droiture, il aime la vertu; mais la vertu n'eſt qu'une chimere ſans l'amour de l'humanité. Ainſi tous deux en s'eſtimant, étoient mécontens l'un de l'autre.

Un incident aſſez ſingulier mit Alceſte encore plus mal à ſon aiſe avec M. de Laval. Le Baron de Blonzac, franc Gaſcon, homme d'honneur, mais avantageux, & Miſanthrope à ſa maniere, avoit épouſé une Chanoineſſe de Remiremont, parente du Vicomte. Sa garniſon étoit en Lorraine. Il vint voir M. de Laval; & ſoit pour s'amuſer, ſoit pour corriger deux Miſanthropes l'un par l'autre, M. de Laval voulut les mettre aux priſes. Il envoya prier Alceſte à dîner.

Entre hommes, les propos de table roulent aſſez ſouvent ſur la politique; & le Gaſcon, dès la ſoupe, ſe mit à fron-

der & à boire d'autant. Je ne m'en cache point, disoit-il: j'ai pris le monde en aversion. Je voudrois être à deux mille lieues de mon pays, & à deux mille ans de mon siecle. C'est le pays des comperes & des commeres; c'est le siecle des passe-droits. L'intrigue & la faveur ont fait les parts, & n'ont oublié que le mérite. Qui fait sa cour obtient toutes les graces, & qui fait son devoir n'a rien. Moi, par exemple, qui n'ai jamis sçu que marcher où l'honneur m'appelle & me battre comme un soldat, je suis connu de l'ennemi; mais au diable si le Ministre ni la Cour sçavent que j'existe. S'ils entendoient parler de moi, ils me prendroient pour un de mes ayeux; & quand on leur dira qu'un boulet de canon m'aura escamoté la tête, ils demanderont, je gage, s'il y avoit encore des Blonzacs. Que ne vous montrez-vous, lui dit M. de Laval? Il ne faut pas se laisser oublier. — Hé vraiment, Monsieur le Vicomte, je me mon-

tre un jour de bataille. Eſt-ce à Paris que ſont les drapeaux?

Comme il parloit ainſi, on apporte à M. de Laval des lettres de Paris. Il demande à les lire, pour ſçavoir, dit-il, s'il y a quelque choſe de nouveau; & l'une de ces lettres lui annonce que le commandement d'une Citadelle, qu'il ſollicitoit pour M. de Blonzac à ſon inſçu, vient de lui être accordé. Tenez, lui dit-il, voilà qui vous regarde. Blonzac lut, treſſaillit de joie, & vint embraſſer le Vicomte; mais après la ſortie qu'il avoit faite, il n'oſoit dire ce qui lui arrivoit. Alceſte, croyant trouver en lui un ſecond, ne manqua pas de le provoquer. Hé bien, dit-il, voilà un exemple des injuſtices qui me révoltent: un homme de naiſſance, un bon militaire, après avoir ſervi l'Etat, reſte oublié, ſans récompenſe; & qu'on me diſe que tout va bien. Mais, reprit Blonzac, il faut être juſte: tout ne va pas auſſi mal qu'on le dit. Les récompenſes

ſe font un peu attendre; mais elles viennent avec le tems. Ce n'eſt pas la faute du Miniſtere s'il y a plus de ſervices rendus qu'il n'y a de graces à répandre; & dans le fond il y fait ce qu'il peut. Alceſte fut un peu ſurpris de ce changement de langage, & du ton d'apologiſte que prit Blonzac le reſte du dîner. Çà, dit le Vicomte, pour vous mettre d'accord, buvons à la ſanté de M. le Commandant; & il publia ce qu'il venoit d'apprendre. Je demande pardon à Monſieur, dit Alceſte, d'avoir inſiſté ſur ſes plaintes: je ne ſçavois pas les raiſons qu'il avoit de ſe rétracter. – Moi! dit Blonzac, je n'ai point de rancune, & je reviens comme un enfant. Vous voyez, reprit M. de Laval, qu'un Miſanthrope ſe ramene. Oui, réplique Alceſte avec vivacité, quand il regle ſes ſentimens ſur ſon intérêt perſonnel. Hé, Monſieur, dit Blonzac, connoiſſez-vous quelqu'un qui ſe paſſionne pour ce qui ne le touche ni de près ni de loin? Tout ce

qui intéreſſe l'humanité, reprit Alceſte, touche de près un homme vertueux; & ne doutez pas qu'il ne s'en trouve d'aſſez amis de l'ordre, pour haïr le mal comme mal, ſans aucun rapport à eux-mêmes. Je le croirai, répliqua le Gaſcon, quand je verrai quelqu'un s'inquiéter de ce qui ſe paſſe à la Chine; mais tant qu'on ne s'affligera que du mal dont on ſe reſſent, ou dont on peut ſe reſſentir, je croirai qu'on penſe à ſoi-même, en ayant l'air de s'occuper des autres. Pour moi, je ſuis de bonne foi: je ne me ſuis jamais donné pour l'avocat des mécontens. C'eſt à chacun à plaider ſa cauſe. Je me ſuis plaint quand j'avois à me plaindre; je fais ma paix avec le monde, ſitôt que j'ai à m'en louer.

Autant la ſcene de Blonzac avoit impatienté Alceſte, autant elle avoit réjoui M. de Laval & ſa fille. Voilà, diſoient-ils, une bonne leçon qu'a reçue notre Miſanthrope.

Soit confuſion, ſoit ménagement, i-

fut quelques jours ſans les voir. Il revint pourtant une après-midi. Le Vicomte étoit au village : ce fut Mademoiſelle de Laval qui le reçut ; & en ſe voyant ſeul avec elle, il lui prit un ſaiſiſſement qu'il eut peine à diſſimuler.

Nous n'avons pas eu l'honneur de vous voir, lui dit-elle, depuis la viſite de M. de Blonzac ; que dites-vous de ce perſonnage ? – Mais, c'eſt un homme comme un autre. – Pas tant comme un autre : il parle à cœur ouvert, il dit ce que les autres cachent ; & cette franchiſe fait, ce me ſemble, un caractere aſſez ſingulier. – Oui, Mademoiſelle, la franchiſe eſt rare ; & je ſuis bien aiſe de voir qu'à votre âge vous en êtes perſuadée. Vous aurez ſouvent beſoin de vous en ſouvenir, je vous en avertis. Ah ! dans quel monde vous allez tomber ! M. le Vicomte l'excuſe de ſon mieux ; ſa belle ame fait au reſte des hommes l'honneur d'en juger d'après elle ; mais ſi vous ſçaviez combien la plûpart ſont dangereux

& haïſſables! Vous, par exemple, dit Urſule en ſouriant, vous avez bien à vous en plaindre, n'eſt-ce pas? — Epargnez-moi de grace, & ne m'attribuez pas les perſonnalités de M. Blonzac. Je penſe comme lui à certains égards; mais nos motifs ne ſont pas les mêmes. — Je le crois; mais expliquez-moi ce que je ne puis concevoir. Le vice & la vertu, m'a-t-on dit, ne ſont que des rapports. L'un eſt vice parce qu'il nuit aux hommes; l'autre eſt vertu par le bien qu'elle fait. — Précisément. — Haïr le vice, aimer la vertu, ce n'eſt donc que s'intéreſſer aux hommes, & pour s'y intéreſſer il faut les aimer. Comment pouvez-vous à la fois vous y intéreſſer & les haïr? — Je m'intéreſſe aux gens de bien que j'aime; & je déteſte les méchans qui nuiſent aux gens de bien; mais les gens de bien ſont en petit nombre, & le monde eſt plein de méchans. — Nous y voilà. Votre haine au moins ne s'étend pas ſur tous les hommes. Mais

croyez-vous que ceux que vous aimez, ſoient par-tout en ſi petit nombre? Faiſons enſemble un voyage en idée. Le voulez-vous bien? — Aſſurément. — D'abord, dans les campagnes, n'êtes-vous pas perſuadé qu'il y a des mœurs, & ſinon des vertus, au moins de la ſimplicité, de la bonté, de l'innocence? — Il y a auſſi communément de la défiance & de la ruſe. — Hélas, je conçois aiſément ce que mon pere a dit plus d'une fois: que la ruſe & la défiance ſont le partage de la foibleſſe. On les trouve dans les villageois, comme dans les femmes & dans les enfans. Ils ont tout à craindre; ils s'échappent, ils ſe défendent comme ils peuvent; & c'eſt le même inſtinct qu'on remarque dans la plûpart des animaux. Oui, dit Alceſte, & cela même fait la ſatyre des animaux cruels & raviſſans dont ils ont à ſe garantir. — Je vous entends; mais nous ne parlons que du peuple des campagnes, & vous avouerez avec moi qu'il eſt plus

digne de pitié que de haine. — Oh, j'en conviens. — Paſſons aux villes, & prenons pour exemple Paris. — Dieu! quel exemple vous choiſiſſez! — Hé bien, même dans ce Paris, le peuple eſt bon: mon pere le fréquente; il va ſouvent dans ces réduits obſcurs où de pauvres familles entaſſées gémiſſent dans le beſoin; il dit qu'il y trouve une pudeur, une patience, une honnêteté, quelquefois même une nobleſſe de ſentimens qui l'attendrit & qui l'étonne. — Et c'eſt-là ce qui doit révolter contre ce monde impitoyable qui délaiſſe la vertu ſouffrante, & qui environne avec reſpect le vice heureux & inſolent. — N'allons pas ſi vîte: nous en ſommes au peuple. En général convenez qu'il eſt bon, docile, officieux, honnête, & que ſa bonne foi lui donne une confiance dont on abuſe bien ſouvent. — Oh très-ſouvent! — Vous aimez donc le peuple? Et par-tout le peuple fait le plus grand nombre. — Il n'eſt pas le même par-tout. — Nous ne

parlons que de notre patrie : c'eſt avec elle, quant à préſent, que je veux vous réconcilier. Venons au grand monde, & dites-moi d'abord ſi mon pere m'en a impoſé, quand il m'a peint les mœurs des femmes. Comme leurs devoirs, dit-il, ſe renferment dans l'intérieur d'une vie privée, leurs vertus n'ont rien de ſaillant; il n'y a que leurs vices qui éclatent; & la folie d'une ſeule fait plus de bruit que la ſageſſe de mille autres. Ainſi le mal eſt en évidence, & le bien reſte enſeveli. Mon pere ajoute qu'un moment de foibleſſe, une imprudence perd une femme, & que cette tache a quelquefois terni mille excellentes qualités. Il avoue enfin que le vice qu'on reproche le plus aux femmes, & qui leur fait le plus de tort, ne nuit guere qu'à elles ſeules, & qu'il n'y a pas de quoi les haïr. Du reſte, que nous reprochez-vous? un peu de fauſſeté? mais elle eſt toute en agrément. Inſtruites dès l'enfance à chercher à vous plaire, nous

n'avons ſoin de vous cacher que ce qui ne vous plairoit pas. Si nous nous déguiſons, ce n'eſt que ſous des traits que vous aimez mieux que les nôtres. Et ſçavez-vous que rien n'eſt plus gênant, que rien n'eſt plus humiliant pour nous? Je ſuis jeune; mais je ſens bien que le plus bel acte de notre liberté, c'eſt de nous montrer telles que nous ſommes; que trahir ſon ame & ſe déſavouer, c'eſt de tous les actes de ſervitude celui qui dégrade le plus; & qu'il faut faire à l'amour de ſoi-même la plus pénible violence, pour s'avilir juſqu'au menſonge & juſqu'à la diſſimulation? Voilà en quoi je trouve qu'une femme eſt eſclave; & c'eſt un joug qu'on nous a impoſé.—Si toutes les femmes penſoient auſſi noblement que vous, belle Urſule, elles ne ſe feroient pas ſi légerement, & de gaieté de cœur, un jeu de nous tromper.—Si elles vous trompent c'eſt votre faute. Vous êtes pour nous comme des Rois: perſuadez-nous bien que vous

n'aimez rien tant que la vérité, qu'elle ſeule vous plaît & vous touche, & nous vous la dirons toujours. Quelle eſt l'ambition d'une femme? D'être aimable & d'être aimée. Hé bien écrivez ſur la pomme, *A la plus ſincere;* toutes ſe la diſputeront par le naturel & la ſimplicité. Mais vous avez écrit, *A la plus ſéduiſante;* & c'eſt à qui vous ſéduira le mieux. Quant à nos jalouſies, à nos petites haines, à nos caquets, à nos tracaſſeries; tout cela n'eſt qu'amuſant pour vous; & vous conviendrez que vos guerres ſont de toute autre conſéquence. Il n'y a donc plus que la frivolité de nos goûts & de nos humeurs; mais quand il vous plaira nous ſerons plus ſolides; & peut-être même y a-t-il bien des femmes qui ont ſaiſi, comme à la dérobée, des lumieres & des principes que l'uſage leur envioit. Vous en êtes la preuve, lui dit Alceſte, vous dont l'ame eſt ſi fort au-deſſus de votre ſexe & de votre âge. — Je ſuis jeune, reprit

Urſule, & j'ai droit à votre indulgence; mais ce n'eſt pas de moi qu'il s'agit, c'eſt du monde que vous fuyez, que vous haïſſez ſans bien ſçavoir pourquoi. J'ai eſſayé l'apologie des femmes; je laiſſe à mon pere le ſoin d'achever celle des hommes; mais je vous préviens qu'en me faiſant le tableau de leur ſociété, il m'a ſouvent dit, qu'il y avoit preſque auſſi peu de cœurs pervers que d'ames héroïques, & que le grand nombre étoit composé de gens foibles, de bonnes gens qui ne demandoient que paix & aiſe. — Oui, paix & aiſe, chacun pour ſoi, & aux dépens de qui il appartient. Le monde, Mademoiſelle, n'eſt composé que de dupes & de fripons: or, perſonne ne veut être dupe; & pour ne parler que de ce qui vous touche, je vous annonce que tout ce qu'il y a dans Paris d'hommes oiſifs & dans l'âge de plaire, n'eſt occupé du matin au ſoir qu'à tendre des piéges aux femmes. Bon! dit Urſule, elles le ſçavent, & mon pere eſt perſuadé

que ce combat de galanterie d'un côté, & de coquetterie de l'autre, n'eſt qu'un jeu dont on eſt convenu. Se met qui veut de la partie : celles qui n'aiment pas le jeu n'ont qu'à ſe tenir dans leur coin ; & rien, dit-il, n'eſt moins en péril que la vertu quand elle eſt ſincere. — Vous le croyez ? — Je le crois ſi bien, que ſi jamais je ceſſe d'être ſage, je vous déclare d'avance que je l'aurai bien voulu. — Sans doute, on le veut, mais on le veut ſéduite par un enchanteur qui vous le fait vouloir. — C'eſt encore une excuſe à laquelle dès-à-préſent je renonce : je n'ai pas foi aux enchantemens.

Ils en étoient là, quand M. de Laval arriva de la promenade. Mon pere, que dites-vous d'Alceſte, continua Urſule ? Il veut que je tremble d'être expoſée dans le monde à la ſéduction des hommes. Mais, dit le pere, il faut s'en défier : je ne te crois pas infaillible. — Non, mais vous le ſerez pour moi ; & ſi vous me perdez de vue, vous ſçavez

ce que vous m'avez promis. — Je tâcherai de te tenir parole. — Puis-je être de la confidence, demanda Alceste d'un air timide? Il n'y a pas de mystere, reprit Ursule. Mon pere a eu la bonté de m'instruire de mes devoirs; & s'il pouvoit me guider sans cesse, je serois bien sûre de ne pas m'égarer: si je m'oubliois, il ne m'oublieroit pas; accoutumé à lire dans mon ame, il en regleroit tous les mouvemens; mais comme il n'aura pas toujours les yeux sur moi, il m'a promis un autre guide, un époux qui soit son ami & le mien, & qui me tienne lieu d'un pere. — Ajoute encore, & d'un amant; car il faut de l'amour à une jeune femme. Je veux que tu sois sage, mais que tu sois heureuse; & si j'avois eu l'imprudence de te donner un mari qui ne t'aimât point, ou qui n'eût pas sçu te plaire, je n'aurois plus le droit de trouver mauvais que l'envie de goûter le plus grand des biens, celui d'aimer & d'être

aimée, te fît oublier mes leçons.

Alceſte s'en alla charmé de la ſageſſe d'un ſi bon pere, & plus encore de la candeur, de l'honnêteté de ſa fille. On a diſtingué, diſoit-il, l'âge d'innocence & l'âge de raiſon; mais dans cet heureux naturel l'innocence & la raiſon s'uniſſent. Son ame s'épure en s'éclairant. Ah! s'il y avoit encore un homme digne de cultiver des dons ſi précieux, quelle ſource de jouiſſances délicieuſes pour lui! Il n'y a que ce monde rempli d'écueils, dont il faudroit la tenir éloignée. Mais ſi elle aimoit, que ſeroit-il pour elle? Un époux vertueux & tendre, lui ſuffiroit, lui tiendroit lieu de tout. J'oſe croire qu'à vingt-cinq ans j'étois l'homme qui lui convenoit..... A vingt-cinq ans! & que ſçavois-je alors? m'amuſer, m'égarer moi-même? Etois-je en état de remplir la place d'un pere ſage & vigilant? Je l'aurois aimée comme un fou; mais quelle confiance lui aurois-je inſpirée? Ce n'eſt peut-

être pas trop encore de quinze ans de plus d'expérience. Mais de dix-huit à quarante ans, l'intervalle eſt effrayant pour elle. Il n'y a pas moyen d'y penſer.

Il y penſa toute la nuit; le lendemain il ne fit autre choſe; & le jour ſuivant à ſon réveil, la premiere idée qui s'offrit à lui fut celle de ſon aimable Urſule. Ah, quel malheur, diſoit-il, quel malheur, ſi elle prenoit les vices du monde! Son ame eſt pure comme ſa beauté. Quelle douceur dans le caractere! quelle touchante ſimplicité dans les mœurs & dans le langage! On parle d'éloquence; en eſt-il de plus vraie? Il lui étoit impoſſible de me convaincre; mais elle m'a perſuadé. J'ai deſiré de penſer comme elle: j'aurois voulu que l'illuſion qu'elle me faiſoit ne ſe fût jamais diſſipée. Que n'ai-je ſur elle, ou plutôt ſur ſon pere, ce doux empire qu'elle a ſur moi! Je les engagerois à vivre ici dans la ſimplicité des mœurs

de la nature. Et quel beſoin aurions-nous du monde ? Ah ! trois cœurs bien unis, deux amans & un pere, n'ont-ils pas dans l'intimité d'une tendreſſe mutuelle, de quoi ſe rendre pleinement heureux ?

Sur le ſoir, en ſe promenant, ſes pas ſe tournerent comme d'eux-mêmes vers les jardins de M. de Laval. Il le trouva la ſerpette à la main, au milieu de ſes eſpaliers. Avouez, lui dit-il, que ces plaiſirs tranquilles valent bien les plaiſirs bruyants que l'on goûte, ou que l'on croit goûter à Paris. Chaque choſe a ſa ſaiſon, répondit le Vicomte. J'aime la campagne tant qu'elle eſt vivante ; je ſuis inutile à Paris, & mon village a beſoin de moi ; j'y jouis de moi-même & du bien que j'y fais ; ma fille s'y plaît & s'y amuſe ; voilà ce qui m'attire & me retient ici. Ne croyez pas du reſte que j'y vive ſeul. Notre petite ville de Bruyeres eſt remplie d'honnêtes gens qui aiment les lettres & qui les cultivent.

En aucun lieu du monde on n'a des mœurs plus douces. On y eſt poli avec franchiſe ; on y eſt ſimple, mais cultivé. La candeur, la droiture & la gaieté font le caractere de ce peuple aimable : il eſt ſocial, humain, bienfaiſant. L'hoſpitalité eſt une vertu que le pere y tranſmet à ſon fils. Les femmes y ſont ſpirituelles & vertueuſes ; & la ſociété embellie par elles, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté. Mais en jouiſſant d'un ſi doux commerce, je ne laiſſe pas d'aimer encore Paris ; & ſi l'amitié, l'amour des lettres, des liaiſons que je chéris ne m'y rappelloient pas, le ſeul attrait de la variété m'y rameneroit tous les ans. Les plaiſirs les plus vifs languiſſent à la longue, & les plus doux deviennent inſipides pour qui ne ſçait pas les varier. Je conçois pourtant bien, dit le Miſanthrope, comment une ſociété peu nombreuſe, intimement liée, avec de l'ai-

ſance & de la vertu, ſe tiendroit lieu de tout à elle-même ; & ſi un parti convenable à Mademoiſelle de Laval, n'avoit d'autre inconvénient que de la fixer à la campagne ; je ſuis perſuadé que vous-même... Hé vraiment, dit M. de Laval ; ſi ma fille y pouvoit être heureuſe, je ferois mon bonheur du ſien : cela n'eſt pas douteux. Il y a cinquante ans que je vis pour moi ; il eſt bien temps que je vive pour elle. Mais nous n'en ſommes pas réduits-là. Ma fille aime Paris, & je ſuis aſſez riche pour l'y établir décemment.

C'étoit en dire aſſez pour Alceſte ; & de peur de ſe dévoiler il remit l'entretien ſur le jardinage, en demandant à M. de Laval s'il ne cultivoit pas des fleurs ? Elles paſſent trop vîte, répondit le Vicomte. Le plaiſir & le regret ſe touchent, & l'idée de la deſtruction mêle je ne ſçais quoi de triſte au ſentiment de la jouiſſance. En un mot, j'ai plus de chagrin à voir un roſier dépouillé, que

de joie à le voir fleuri. La culture du potager a un intérêt plus gradué, plus soutenu, &, s'il faut le dire, plus satisfaisant, car il se termine à l'utile. Tandis que l'art s'exerce & se fatigue à varier les scenes du jardin fleuriste, la nature change elle-même les décorations du potager. Combien ces pêchers, par exemple, ont éprouvé de métamorphoses, depuis la pointe des feuilles jusqu'à la pleine maturité des fruits! Mon voisin, parlez-moi des plaisirs qui s'économisent & qui se prolongent. Ceux qui, comme les fleurs, n'ont qu'un jour, coûtent trop à renouveller.

Instruit des dispositions du pere, Alceste voulut pressentir celles de la fille; & il lui fut aisé d'avoir avec elle un entretien particulier. Plus je pénétre, lui dit-il, dans le cœur de votre pere, plus je l'admire & le chéris. Tant mieux, dit Ursule : son exemple adoucira vos mœurs; il vous réconciliera avec ses semblables. — Ses semblables! Ah qu'il en

est peu ! C'est pour lui, sans doute, une faveur du ciel d'avoir une fille comme vous, belle Ursule ; mais c'est un bonheur aussi rare d'avoir un pere comme lui. Puisse l'époux que Dieu vous destine être digne de l'un & de l'autre ! Faites des vœux, dit-elle en souriant, pour qu'il ne soit pas Misanthrope : les hommes de ce caractere sont trop difficiles à corriger. Aimeriez-vons mieux, dit Alceste, un de ces hommes froids & légers que tout amuse & que rien n'intéresse ; un de ces hommes foibles & faciles que la mode plie & façonne à son gré, qui sont de cire pour les mœurs du temps, & dont l'usage est la loi suprême ? Un Misanthrope aime peu de monde ; mais quand il aime il aime bien. — Oui, je sens qu'une telle conquête est flatteuse pour la vanité ; mais je suis bonne & je ne suis pas vaine. Je ne veux trouver dans un cœur tout à moi, ni de l'aigreur, ni de l'amertume ; je veux pouvoir lui communiquer la douceur de

mon caractere, & ce ſentiment de bienveillance univerſelle qui me fait voir les hommes & les choſes du côté le plus conſolant. Je ne ſçaurois paſſer ma vie à aimer un homme qui paſſeroit la ſienne à haïr.—Ce que vous me dites-là n'eſt pas obligeaut, car on m'accuſe d'être Miſanthrope.—Auſſi eſt-ce d'après vous-même & d'après vous ſeul que j'ai pris l'idée de ce caractere : car l'humeur de M. de Blonzac n'étoit qu'une bouderie ; & vous avez vu combien peu de choſe il a fallu pour le ramener ; mais une haine de l'humanité réfléchie & fondée en principes, eſt une choſe épouvantable ; & c'eſt ce que vous annoncez. Je ſuis perſuadée que votre averſion pour le monde n'eſt qu'un travers, un excès de vertu : vous n'êtes pas méchant, vous êtes difficile ; & je vous crois auſſi peu indulgent pour vous-même que pour autrui ; mais cette probité trop ſévere & trop impatiente, vous rend inſociable ; & vous m'avouerez

qu'un mari de cette humeur-là ne ſeroit pas amuſant ? — Vous voulez donc qu'un mari vous amuſe ? — Et qu'il s'amuſe, reprit-elle, des mêmes choſes que moi ; car ſi le mariage eſt une ſociété de peines, il faut que ce ſoit en revanche une ſociété de plaiſirs.

Rien de plus clair & de plus poſitif, ſe dit Alceſte après leur entretien : elle ne m'auroit pas dit plus nettement ſa penſée quand elle auroit deviné la mienne. Voilà pour moi & pour mes pareils un congé expédié d'avance. Auſſi de quoi vais-je m'aviſer ? J'ai quarante ans, je ſuis libre & tranquille ; il ne tient qu'à moi d'être heureux... Heureux ! & puis-je l'être ſeul avec un ame ſi ſenſible ? Je fuis les hommes ! ha ! c'étoit les femmes, les jolies femmes qu'il falloit fuir. Je croyois les connoître aſſez pour n'avoir plus à les craindre ; mais qui peut s'attendre à ce qui m'arrive ? Il faut, pour mon malheur, qu'au fond d'une province, je trouve la beau-

té, la jeunesse, les graces, la sagesse, la vertu même réunies dans un même objet. Il semble que l'amour me poursuive, & qu'il ait fait exprès cette enfant pour me confondre & pour me désoler. Et comme elle s'y prend pour troubler mon repos! Je déteste les airs; rien de plus simple qu'elle: je méprise la coquetterie; elle ne songe pas même à plaire: j'aime, j'adore la candeur; son ame se montre toute nue: elle me dit à moi-même en face les plus cruelles vérités. Que feroit-elle de plus si elle avoit résolu de me tourner la tête? Elle est bien jeune; elle changera: répandue dans ce monde qu'elle aime, elle en prendra bientôt les mœurs; & il est à croire qu'elle finira par être une femme comme une autre... Il est à croire! ha! je ne le crois pas; & si je le croyois je serois trop injuste. Elle fera le bonheur & la gloire de son époux, s'il est digne d'elle. Et moi, je vivrai seul, détaché de tout, dans l'abandon & le néant;

car, il faut l'avouer, l'ame eſt anéantie ſitot qu'elle n'aime plus rien. Que dis-je ? hélas ! ſi je n'aimois plus, ce repos, ce ſommeil de l'ame ſeroit-il effrayant pour moi ? Flatteuſe idée d'un plus grand bien, c'eſt toi, c'eſt toi qui me fais ſentir le vuide & l'ennui de moi-même. Ah ! pour chérir toujours ma ſolitude, il eût fallu n'en jamais ſortir.

Ces réflexions & ces combats le plongerent dans une triſteſſe qu'il crut devoir enſevelir. Huit jours écoulés, le Vicomte ſurpris de ne pas le revoir, envoya ſçavoir s'il n'étoit point malade. Alceſte répondit qu'en effet il n'étoit pas bien depuis quelque temps. L'ame ſenſible d'Urſule fut affectée de cette réponſe. Elle avoit eu depuis ſon abſence quelque ſoupçon de la vérité ; elle en fut plus perſuadée, & ſe reprocha de l'avoir affligé. Allons le voir, lui dit le Vicomte : ſon état me fait pitié. Ah ! ma fille ! la triſte & pénible réſolution

que celle de vivre ſeul, & de ſe ſuffire à ſoi-même ! L'homme eſt trop foible pour la ſoutenir.

Lorſqu'Alceſte vit Mademoiſelle de Laval entrer chez lui pour la premiere fois, il lui ſembla que ſa demeure ſe transformoit en un temple. Il fut ſaiſi de joie & de reſpect ; mais l'impreſſion de la triſteſſe altéroit encore tous ſes traits. Qu'eſt-ce donc, Alceſte, lui dit M. de Laval ? Je vous trouve affligé : & vous prenez ce moment pour me fuir ! Nous croyez-vous de ces gens-là qui n'aiment pas les viſages triſtes, & qu'il faut toujours aborder en riant ? Quand vous ſerez tranquille & ſatisfait, reſtez chez vous, à la bonne heure ; mais quand vous avez quelque peine, c'eſt avec moi qu'il faut venir ou vous plaindre ou vous conſoler. Alceſte attendri l'écoutoit, & l'admiroit en ſilence. Oui, lui dit-il, je ſuis frappé d'une idée qui me pourſuit & qui m'afflige : je ne veux ni ne dois vous le diſſimuler. Le ciel m'eſt

témoin qu'après avoir renoncé au monde, je ne regrettois rien, quand je vous ai connu. Depuis, je sens que je me livre à la douceur de votre commerce; que mon ame s'attache à vous par tous les liens de l'estime & de l'amitié; & que lorsqu'il faudra les rompre, hélas! peut-être pour jamais, cette retraite que j'aurois chérie, ne sera plus qu'un tombeau pour moi. Ma résolution est donc prise, de ne pas attendre que le charme d'une liaison si douce, acheve de me rendre odieuse la solitude où je dois vivre; & en vous révérant, en vous aimant l'un & l'autre comme deux êtres dont la nature doit s'honorer & dont le monde n'est pas digne, je vous supplie de permettre que je vous dise un éternel adieu. Alors prenant les mains du Vicomte; & les baisant avec respect, il les arrosa de ses larmes. Je ne vous verrai plus, Monsieur, ajouta-t-il, mais je vous chérirai toujours.

Vous êtes fou, lui dit M. de Laval;

& qui nous empêche de vivre ensemble si ma société vous convient? Vous avez pris le monde en aversion : c'est un travers ; mais je vous le passe : je n'en suis pas moins persuadé que vous avez le cœur bon ; & quoique nos caracteres ne soient pas les mêmes, je n'y vois rien d'incompatible, peut-être même se ressemblent-ils plus que vous n'imaginez. Pourquoi donc prendre une résolution qui vous afflige & qui m'affligeroit ? Vous prévoyez avec douleur le moment de nous séparer ; il ne tient qu'à vous de nous suivre. Rien de plus facile que de vivre à Paris, libre, isolé, détaché du monde. Ma société n'est point tumultueuse ; elle sera la vôtre ; & je vous promets de ne vous faire voir que des gens que vous estimerez. Vos bontés me pénétrent, lui dit Alceste, & je sens tout ce que je dois à des soins si compatissans. Il n'y a rien dans tout cela que de très-simple, reprit le Vicomte : tel que vous êtes, vous

me convenez : je vous eſtime, je vous plains, & ſi je vous livre à votre mélancolie vous êtes un homme perdu. Ce ſeroit dommage; & l'état où vous êtes ne me permet pas de vous abandonner. Dans un mois je quitte la campagne ; j'ai une place à vous donner ; & ſoit à titre d'amitié, ſoit à titre de reconnoiſſance, j'exige que vous l'acceptiez. Ah, dit Alceſte, que ne m'eſt-il poſſible ! Avez-vous, lui demanda le Vicomte, quelque obſtacle qui vous arrête ? Si votre fortune étoit dérangée, je me flatte que vous n'êtes pas homme à rougir de me l'avouer. Non, dit Alceſte ; je ſuis plus riche qu'un garçon n'a beſoin de l'être. J'ai dix mille écus de rente, & je ne dois rien. Mais un motif plus ſérieux me retient ici : je vous en ferai juge. — Venez donc ſouper avec nous, & j'acheverai ſi je puis de diſſiper tous ces nuages.

Vous vous faites une hydre, lui dit-il en chemin, de ce que vous avez vu

de vicieux & de méchant dans le monde. Voulez-vous éprouver à quoi se réduit cette classe d'hommes qui vous effraye ? faites-en ce soir avec moi une liste ; & je vous défie de nommer cent personnes que vous ayez droit de haïr. — O ciel ! j'en nommerois mille. — Nous allons voir. Souvenez-vous seulement d'être juste & de bien établir vos griefs. — Vraiment ce n'est pas sur des faits articulés que je les juge, mais sur la masse de leur mœurs. C'est par exemple l'orgueil que je condamne dans les uns, c'est la bassesse dans les autres. Je leur reproche l'abus des richesses, du crédit, de l'autorité, un amour exclusif d'eux-mêmes, une insensibilité cruelle pour les malheurs & les besoins d'autrui : & quoique ces vices de toute la vie n'ayent pas des traits assez marqués pour exclure formellement un homme du nombre des honnêtes gens, ils m'autorisent à le bannir du nombre de ceux que j'estime & que j'aime. Dès qu'on se

jette dans le vague, dit le Vicomte, on déclame tant que l'on veut; mais on s'expose à être injuste. Notre estime est un bien dont nous ne sommes que dépositaires, & qui appartient de droit à celui qui en est digne: notre mépris est une peine qu'il dépend de nous d'infliger, mais non pas selon nos caprices; & chacun de nous, en jugeant son semblable, lui doit l'examen qu'il exigeroit si c'étoit lui qu'on alloit juger: car en faits de mœurs la censure publique est un tribunal où nous siégeons tous, mais où nous sommes tous cités; or, qui de nous consent qu'on l'y accuse sur de vagues présomptions, & qu'on l'y condamne sans preuve? Consultez-vous, & voyez en vous-même si vous observez bien la premiere des loix.

Alceste marchoit les yeux baissés & soupiroit profondément. Vous avez dans l'ame, lui dit le Vicomte, quelque plaie profonde à laquelle je n'atteins pas. Je ne combats que vos opi-

nions, & c'eſt peut-être à vos ſentimens qu'il eſt beſoin d'apporter reméde.

A ces mots, ils arrivent au château de Laval, & ſoit pénétration, ſoit ménagement, Urſule s'éloigne & les laiſſe enſemble.

Monſieur, dit Alceſte au Vicomte, je vais vous parler comme à un ami de vingt ans : vos bontés m'y engagent & mon devoir m'y oblige. Il n'eſt que trop vrai qu'il faut que je renonce à ce qui faiſoit la conſolation & le charme de ma vie, au plaiſir de vous voir & de vivre avec vous. Un autre uſeroit de détour & rougiroit de rompre le ſilence ; mais je ne vois rien dans mon malheur que je doive diſſimuler. Je n'ai pu voir avec indifférence ce que la nature a formé de plus accompli : je l'avoue au pere d'Urſule, & je le ſupplie de l'oublier après avoir reçu mes adieux. Comment, dit le Vicomte, c'eſt-là ce grand myſtere ! Hé-bien, voyons, vous êtes amoureux : y a-t-il de quoi vous déſoler ? Ah je

voudrois bien l'être encore, & loin d'en rougir je m'en glorifierois. Allons, il faut tâcher de plaire, être bien tendre, bien complaisant : on est encore aimable à votre âge ; peut-être serez-vous aimé. — Ah, Monsieur, vous ne m'entendez pas. — Pardonnez-moi, je crois vous entendre : n'est-ce pas d'Ursule que vous êtes épris ? — Hélas, oui, Monsieur. — Hé bien, qui vous empêche d'essayer au moins si son cœur sera touché des sentimens du vôtre ? — Quoi, Monsieur ! vous m'autorisez !... — Pourquoi non ? vous me croyez bien difficile ! Vous avez de la naissance, une fortune honnête, & si ma fille y consent, je ne vois pas ce qui peut m'arriver de mieux. Alceste tomba confondu aux genoux du Vicomte. Vos bontés m'accablent, lui dit-il, Monsieur, mais elles me sont inutiles. Mademoiselle de Laval m'a déclaré qu'un Misanthrope lui étoit odieux ; & c'est l'idée qu'elle a de mon caractere. — A cela ne tienne : vous en changerez. —

Je ne sçaurois m'abaisser à feindre.
— Vous ne feindrez point ; ce sera tout de bon que vous vous réconcilierez avec les hommes. Vous ne serez pas le premier ours que les femmes auront apprivoisé.

Le soupé servi on se mit à table, & jamais M. de Laval n'avoit été de si belle humeur. Allons, mon voisin, disoit-il, égayez-vous : rien n'embellit comme la joie. Alceste encouragé s'anima : il fit l'éloge le plus touchant du commerce intime des ames qu'unit le goût du bien, l'amour du vrai, le sentiment du juste & de l'honnête. Quel attrait, disoit-il, n'ont-elles pas l'une pour l'autre ! avec quelle effusion elles se communiquent ! quel accord & quelle harmonie elles forment en s'unissant ! Je ne trouve ici que deux de mes semblables ; hé bien, c'est le monde pour moi. Mon ame est pleine, je souhaiterois pouvoir fixer mon existence dans cet état délicieux, ou que ma vie fût

une chaîne d'inſtans pareils à celui-ci. — Je gage, reprit le Vicomte, que ſi le ciel vous prenoit au mot, vous feriez fâché de n'avoir pas demandé davantage. — Je l'avoue, & ſi j'étois digne de former encore un deſir... — Ne l'ai-je pas dit? Voilà l'homme. Il a toujours à deſirer. Nous ſommes trois; il n'y a pas un de nous qui ne ſouhaite quelque choſe: qu'en dis-tu, ma fille? Pour moi, je l'avoue, je demande au ciel avec ardeur un mari que tu aimes, & qui te rende heureuſe. — Je lui demande auſſi, dit-elle, un mari qui m'aide à vous rendre heureux. — Et vous Alceſte? — Et moi, ſi je l'oſois, je demanderois à être ce mari. — Voilà trois vœux, dit M. de Laval, qui pourroient bien n'en faire qu'un.

J'ai déja laiſſé entrevoir qu'Urſule avoit conçu pour Alceſte de l'eſtime & de la bienveillance: le ſoin qu'elle avoit pris d'adoucir ſon humeur l'annonçoit; mais ce ne fut que dans ce moment

qu'elle ſentit combien ce caractere, qu'il faut ou aimer ou haïr, l'avoit ſenſiblement touchée.

Hé quoi ! dit ſon pere après un long ſilence, nous voilà tous trois interdits ! qu'Alceſte à quarante ans, ſoit confus d'avoir fait une déclaration à une demoiſelle de dix-huit ans, cela eſt à ſa place; qu'Urſule en rougiſſe, qu'elle baiſſe les yeux, & qu'elle garde un modeſte ſilence, je trouve encore cela tout naturel ; mais moi qui ne ſuis que ſimple confident, pourquoi ſuis-je auſſi ſérieux? La ſcene eſt aſſez amuſante. Mon pere, dit Urſule, épargnez-moi de grace. Alceſte me donne une marque d'eſtime à laquelle je ſuis très-ſenſible, & il feroit fâché que l'on en fît un jeu. — Tu veux donc que je croie qu'il parle tout de bon? — J'en ſuis perſuadée, & je lui en ſçais gré comme je le dois. — Tu n'y penſes pas. A quarante ans ! Un homme de ſon caractere ! — Son caractere doit l'éloigner de toute eſpece d'engagement ;

& il ſçait bien ce que j'en penſe. —Et ſon âge ! — C'eſt autre choſe ; & je vous prie d'oublier l'âge quand vous choiſirez mon époux. — Hé, mon enfant, tu es ſi jeune ! — C'eſt pour cela que j'ai beſoin d'un mari qui ne le ſoit pas. — Il n'y a donc que cette malheureuſe Miſanthropie qui t'indiſpoſe contre lui ; & je conviens qu'elle eſt incompatible avec l'humeur que je te connois. — Et plus encore avec le plan que je me ſuis fait à moi-même. — Et quel eſt-il ce plan ? — Celui de la nature : de bien vivre avec mon mari ; de lui ſacrifier mes goûts ſi par malheur je n'avois pas les ſiens, de renoncer à toute ſociété plutôt que de me priver de la ſienne, & de ne pas faire un pas dans le monde ſans ſes conſeils & ſon aveu. On peut juger par-là de quel intérêt il eſt pour moi que ſa ſageſſe n'ait rien de farouche, & qu'il ſe plaiſe dans ce monde où j'eſpere vivre avec lui. Quel qu'il ſoit, Mademoiſelle, reprit Alceſte, j'oſe

vous répondre qu'il se plaira par-tout où vous serez. Mon pere, poursuivit Ursule, se fait un plaisir de rassembler à ses soupers un cercle d'honnêtes gens & de la Ville & de la Cour ; je veux que mon mari soit de tous ces soupers, je veux sur-tout qu'il y soit aimable. – Animé du desir de vous plaire, il y sera sûrement de son mieux. – Je me propose de fréquenter les spectacles, les promenades. – Hélas ! c'étoient mes seuls plaisirs : il n'en est point de plus innocens. – Le bal encore est ma folie. Je veux que mon mari m'y mene. – En masque, rien n'est plus aisé. – En masque, ou sans masque, tout comme il me plaira. – Vous avez raison : cela est égal, dès qu'on y est avec sa femme. – Je veux plus, je veux qu'il y danse. – Hé bien, Mademoiselle, j'y danserai, dit Alceste avec transport, en se jettant à ses genoux. Ma foi, s'écria le Vicomte, il n'y a pas moyen d'y tenir ; & puisqu'il consent à danser au bal, il sera pour toi

l'impoſſible. Monſieur me trouve ridicule, dit Alceſte, & il a raiſon ; mais il faut achever de l'être. Oui, Mademoiſelle, vous voyez à vos piés un ami, un amant, & puiſque vous le voulez, un ſecond pere, un homme enfin qui renonce à la vie s'il ne doit pas vivre pour vous. Urſule jouiſſoit de ſon triomphe ; mais ce n'étoit pas le triomphe de la vanité. Elle ramenoit au monde & à lui-même un homme vertueux, un citoyen utile, qui ſans elle eût été perdu. Telle étoit la conquête dont elle étoit flattée ; mais ſon ſilence étoit ſon ſeul aveu. Ses yeux timidement baiſſés, n'oſoient ſe lever ſur les yeux d'Alceſte ; ſeulement une de ſes mains s'étoit laiſſé tomber dans les ſiennes, & la rougeur de ſes belles joues exprimoit le ſaiſiſſement & l'émotion de ſon cœur. Hé-bien, dit le pere, te voilà immobile & muette ! Que lui diras-tu ? — Ce qu'il vous plaira. — Ce qui me plaira, c'eſt de le voir heureux, pourvu qu'il rende

ma fille heureuſe. — Il a de quoi : il eſt vertueux, il vous révere & vous l'aimez. — Embraſſons-nous donc, mes enfans. Voilà une bonne ſoirée ; & j'augure bien d'un mariage qui ſe conclut comme au bon vieux temps. Crois-moi, mon ami, pourſuivit-il, ſois homme, & vis avec les hommes. C'eſt l'intention de la nature. Elle nous a donné des défauts à tous, afin qu'aucun ne ſoit diſpenſé d'être indulgent pour les défauts des autres.

Fin du Tome troiſieme.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier les cinq nouveaux *CONTES MORAUX* de M. MARMONTEL, qui ont pour titre : *LE MARI SYLPHE, LAURETTE, LA FEMME COMME IL Y EN A PEU, L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE,* & *LE MISANTROPE CORRIGÉ* ; & j'ai cru qu'ils ſeroient lus du public avec autant de plaiſir que les premiers. Fait à Paris, ce 14 Décembre 1764.

BRET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le Sieur MARMONTEL, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre : *CONTES MORAUX* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ſondit Ouvrage, & de le faire ven-

dre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit

ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Marly le vingt-neuvieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixante un, & de notre regne le quarante-sixieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 367. fol. 199. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, article XLI, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris, ce 11 Juillet 1761.

Signé, SAUGRAIN, *Syndic.*



